

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE TROUVÈRE

DE VERDI

Prix : 1 franc.

第 一 章 緒 論

1.1 概 論

1.2 研究 的 意 義

1.3 研 究 的 方 法

1.4 研 究 的 內 容

1.5 研 究 的 結 果

1.6 研 究 的 結 論

1.7 研 究 的 啟 示

LE
TROUVÈRE
(IL TROVATORE)

OPÉRA EN QUATRE ACTES

MUSIQUE DE

G. VERDI

TRADUCTION FRANÇAISE PAR **ÉMILIEN PACINI**

DIVERTISSEMENTS DE M. FETIFA

Décora de MM. DESPLÉCHIN, CAMBOY, THIERRY, NOLOT et REBÉ

Représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre
Impérial de l'Opéra, le 12 janvier 1857.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIENNE

1860

— Tous droits réservés —

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MANRIQUE, LE TROUVÈRE	MM. GUEYMARD.
LE COMTE DE LUNA	BONNEHÉE.
FERNAND	DÉRIVIS.
RUIZ	SAPIN.
LÉONORE	M ^{mes} LAUTERS.
AZUCENA, LA BOHÉMIENNE	BORGHI-MAMO.
INÈS	DAMERON.
UN BOHÉMIEN	MM. FRÉRET.
UN MESSAGER	CLÉOPHAS.
UN GEOLIER	

Compagnes de Léonore. Vassaux et affidés du comte de Luna.
Hommes d'armes. Partisans de Manrique. Soldats. Boné-
miens. Bohémiennes, etc.

—

*L'action se passe en partie dans l'Aragon et en partie dans la
Biscaye, vers le commencement du quinzième siècle.*

—

La musique du *Trouvère* est la propriété de M. L. ESCUDIER,
éditeur des opéras de Verdi, 21, rue de Choiseul.

LE TROUVÈRE

ACTE PREMIER

LE DUEL

EN ARAGON. — Vestibule du palais de l'Aljaferia à Saragoase ;
porte latéraux conduisant aux appartements du comte de
Luna.

SCÈNE PREMIÈRE

FERNAND et plusieurs vassaux du comte couchés près de la porte. —
Quelques hommes d'armes se promènent au fond.

FERNAND.

Alerte! qu'on veille
En attendant l'aube vermeille!
Le comte de Luna,
Notre maître... il est là...
Sous les balcons de sa belle il soupire,
En proie au plus sombre délire.

LE CHOEUR.

D'un amour trop jaloux
Toujours le tourment le dévore.

FERNAND.

Ce Trouvère, qui, dès l'aurore,
Redit ses chants si doux,
Ce rival le trouble encore.

LE CHOEUR.

Pour chasser le sommeil qui s'empare de nous,
Redites donc, sur le frère du comte,
L'histoire qu'on raconte!

FERNAND.

Oui, volontiers! amis, approchez-vous.

LES HOMMES D'ARMES.

Quel conte?

LES VASSAUX.

Silence ! vous tous !

FERNAND.

RECIT.

De mon maître le père avait
 Deux fils, seul espoir de sa vie.
 Près du berceau du plus jeune rêvait
 La nourrice endormie.
 Un jour, aux feux
 De l'aurore nouvelle,
 Lorsqu'elle ouvre les yeux,
 Près du lit de l'enfant soudain qu'aperçoit-elle ?

LE CHOEUR.

Quoi ? qu'était-ce ?... grands dieux !

FERNAND.

Paraît à ses regards
 Une sorcière
 Roulant des yeux hagards
 Sous sa paupière.
 Sur le pauvre ange, avec furie,
 La vieille attache un œil d'envie...
 D'horreur saisie,
 Quand la nourrice appelle et crie,
 En hâte, dans l'ombre,
 Surviennent en nombre,
 Des gardes, des valets,
 En grand émoi courant dans le palais.
 Avec colère, avec menace,
 Chacun s'agite et veut qu'on chasse
 Cette sorcière, esprit du mal.
 On chasse du château ce démon infernal !

LE CHOEUR.

Juste colère,
 Pour la sorcière,
 Pour la mégère,
 Démon fatal !

FERNAND.

Elle venait, dit-elle, de l'enfant,
 Dévoiler l'horoscope...
 Dans son berceau voilà qu'au même instant
 La fièvre l'enveloppe...
 En cet accès ardent,
 Pâle, débile, et de maux accablée,

La pauvre créature, à l'Enfer immolée,
 Était ensorcelée!!...
 La bohémienne un jour fut prise;
 Au bûcher même elle fut mise.
 Mais à sa fille étaient d'avance
 Légus le crime et la vengeance!...
 Vengeance horrible!... et qui fut prompte.
 Sa fille enlève un jour le fils du comte!
 Puis, à la place où le supplice,
 De la mère avait fait justice,
 Parmi la cendre, au jour naissant,
 Des gens du peuple, ont, en passant,
 Trouvé sur leur chemin les restes d'un enfant.

LE CHOEUR.

Pauvre victime!
 Horrible crime
 Qui légitime
 Le châtement!!...
 —Son père?...

FERNAND.

Accablé par sa peine amère,
 Il avait cependant comme un instinct secret
 Que ce fils respirait,
 Sauvé peut-être...
 Au moment de mourir, il manda notre maître;
 De rechercher son frère il lui fallut promettre.
 Mais vains efforts!...

LE CHOEUR

De ces forfaits
 L'auteur ne revint jamais?

FERNAND.

Point de nouvelle!...
 Infâme! cruelle!
 Ah! si je la trouvais!...

LE CHOEUR.

Pourriez-vous la reconnaître?

FERNAND.

C'est un espoir qu'en mon cœur je sens naître,
 Oui... peut-être!

LE CHOEUR.

Que l'Enfer
 L'engloutisse,
 Comme sa mère auteur du maléfice!...

LE TROUVÈRE.

FERNAND.

Qui? sa mère?... Son âme ici plane dans l'air,
 Son spectre affreux souille ce monde;
 Et dans la nuit profonde,
 Changeant de forme, elle apparaît souvent.

LE CHOEUR.

Vraiment!

LES HOMMES D'ARMES.

Dans les murs funèbres,
 Oiseau des ténèbres,
 Lorsque tout est sombre,
 On l'entend dans l'ombre.

LES VASSAUX.

Un cri de chouette
 Est son chant de fête;
 Brûlante son aile
 Aux fleurs est mortelle.

FERNAND.

Passant, prends bien garde,
 Que le ciel te garde!
 Pour qui se hasarde,
 Pour qui la regarde
 La mort!...
 C'est le sort!

LE CHOEUR.

La mort!

FERNAND.

Le passant timide,
 Regarde livide
 L'oiseau funéraire
 Sortant de son aire.
 L'effroi qui le glace
 Trahit son audace;
 Il tombe sur place,
 Et meurt à l'instant.
 Alors minuit sonne...

(On entend sonner minuit.)

FERNAND et LE CHOEUR.

Ah! que la foudre tonne!...
 Malheur au suppôt de Satan!!!

(On entend quelques coups de tambour. Les hommes d'armes se précipitent vers le fond, les vassaux se retirent du côté de la porte.)

SCÈNE II

Les jardins du palais ; à droite, un escalier de marbre blanc conduisant aux appartements ; la nuit est avancée ; clair de lune voilé.

LÉONORE, INÈS.

INÈS.

Qui vous arrête ? il est temps, hâtons-nous,
La reine vous réclame,
C'est l'heure.

LÉONORE, à part.

O rêve de mon âme,
Rêve si doux,
Ne viens-tu pas?...

INÈS.

Ah ! quel malheur, madame,
Nous menace ! funeste flamme !...
Maudit le jour
Où naquit un tel amour.

LÉONORE.

Dans la lice, superbe,
Sous son haubert de noir acier,
Il m'apparut... puis, bondissant dans l'herbe,
Vint arrêter sous mes yeux son coursier ;
De ses rivaux il hâta la défaite,
Et par ma main fut couronné vainqueur !

Ah ! j'ai depuis ce jour de fête

La mort au cœur !...

Comme un rayon céleste,

Sa douce image en vain me reste.

Écoute...

INÈS.

Achevez !

LÉONORE.

Sort funeste ! ! —

La nuit calme et sereine
Couvrait l'immense plaine.

La lune encor lointaine
Au ciel montait à peine...

Soudain l'écho soupire
Sur l'aile du zéphyre,
Qui semble me redire

LE TROUVÈRE.

Les plaintes d'une lyre
 Et les refrains d'amour
 D'un jeune troubadour.
 Pour moi céleste ivresse!...
 Ce chant plein de tendresse
 Disait avec tristesse
 Mon nom... mon nom... sans cesse.
 A cet accent suprême,
 J'accours... ô joie extrême!
 C'est le héros que j'aime!...
 Mes sens ravis, mes yeux
 Voyaient s'ouvrir les cieux!!

INÈS.

Pour vous, madame! oh! que de peine
 Oui je frémis! ma crainte...

LÉONORE.

est vaine!

INÈS.

Ah! je redoute un noir présage
 Qui nous annonce un long orage,
 Cédez aux vœux de l'amitié!
 Oubliez tout.

LÉONORE.

Le puis-je encore?

INÈS.

De grâce!

LÉONORE.

L'oublier, lui que mon cœur adore!...
 De moi n'as-tu donc pas pitié!
 L'amour ardent, l'amour sublime et tendre
 A des accents que tu ne peux comprendre...
 Ma voix l'appelle... au loin je crois l'entendre...
 Divin transport! mon cœur est enivré.
 Je lui donnai mon âme tout entière,
 Je l'aimerai jusqu'à l'heure dernière,
 Si je ne puis être à lui sur la terre
 Heureuse au ciel du moins je le suivrai.

INÈS.

Que le ciel nous délivre
 D'un malheur assuré!
 Pourrais-je lui survivre?...
 Comme elle je mourrai.

REPRISE.

L'amour ardent, etc.

(Elles montent au palais).

SCÈNE III

LE COMTE.

La nuit est calme. Au loin tout dort dans le silence.
Chez notre reine auguste, on sait ma vigilance...

O Léonore! tes beaux yeux,
Ainsi qu'un soleil radieux,

Brillent dans mon ombre,
Alors que tout est sombre

Ah! grands dieux!...

Quelle ardente flamme

A pénétré mon âme!...

O Léonore! oui tu viendras,
Cruelle, et, malgré toi, bientôt tu m'entendras!

(Les accords d'une lyre résonnent dans le lointain.)

Qu'entends-je!... le Trouvère!...

LE TROUVÈRE, en dehors.

I

Exilé sur la terre.
Je lagnis solitaire...
Ecoutez un instant
Le troubadour chantant.

LE COMTE.

O rage! ô jalousie!

LE TROUVÈRE.

II

Ah? que l'amour fidèle
Touche ton cœur ma belle.
Et reconnais l'accent
Du Troubadour passant.

SCÈNE IV

LE COMTE, LÉONORE.

LE COMTE.

C'est bien elle... oui, c'est elle!...

LÉONORE, prenant le Comte pour le Trouvère dont elle a entendu la voix

Est-ce lui que je voi?...

Quand je t'attends, que l'heure est lente,

LE TROUVÈRE.

Mon âme, chancelante,
T'appelle impatiente...
Enfin c'est toi!
Plus de pleurs, plus d'effroi,
Mais le bonheur pour moi!

LE TROUVÈRE, de loin,
'Infidèle!

LÉONORE, stupéfaite,
Qu'entends-je!...

(La lune se montre à travers les nuages et éclaire un autre personnage qui apparaît tout à coup. — C'est le Trouvère.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE TROUVÈRE.

LÉONORE, reconnaissant le Trouvère.

Ah! quelle erreur! ô ciel! et quel mystère étrange,
Je t'ai cru seul en cet instant!
Ta voix, j'ai cru l'entendre,
Et je venais t'attendre
Ici, dans ce moment.
Je n'aime que toi seul! ah! crois à mon serment!

LE COMTE.

Perfide!

LE TROUVÈRE, près de Léonore.

O bien suprême!

LE COMTE.

Redoute mon courroux!

LÉONORE, au Trouvère.

Je t'aime!

LE COMTE.

Fais-toi connaître ici de tous!

LÉONORE, à part.

Hélas!

LE COMTE.

Ton nom! ton nom!

LÉONORE.

C'est fait de nous!...

LE TROUVÈRE.

Mon nom? je suis Manrique!

LE COMTE.

Ah! tremble, indigne!

O folie! audace insigne!
 proscrit, partisan d'Urgel, notre ennemi,
 Oser paraître ici!...
 La mort est là... regarde!

LE TROUVÈRE.

Courage! appelle donc ta garde!
 Pour tes rivaux,
 La hache des bourreaux
 Et l'infamie!

LE COMTE.

Eh bien! pour ces affronts nouveaux,
 Je veux, j'aurai ta vie!...

Viens!

LÉONORE

Comte!...

LE COMTE.

Vil félon, redoute ma furie

LÉONORE.

De terreur mon cœur bat...

LE COMTE.

Au combat!

LE TROUVÈRE.

LÉONORE.

Grand Dieu! mon sang se glace!
 Grâce!!!

LE COMTE.

Non! — De fureur, de jalousie!
 L'ardente frénésie
 Dont mon âme est saisie
 Te présage ton sort.
 Quand ta bouche lui dit : je t'aime;
 Ah! crains tout de mon transport!
 Cet aveu, c'est l'anathème,
 La sentence de sa mort!

ENSEMBLE.

LÉONORE, au Trouvère.

Ah! méprise ce téméraire!
 Un tel combat me désespère!
 Ah! de grâce, entends ma prière!
 Cède à la voix de mon amour.

(Au Comte.)

Vois mes larmes! vois ma souffrance!

LE TROUVÈRE.

Mais ne garde plus d'espérance!
S'il succombe, crains ma vengeance!
Oui, crains ma haine, et sans retour!

LE TROUVÈRE, à Léonore.

Dans mon glaive mon âme espère.
Sans peur j'affronte sa colère.
Plus d'alarmes! plus de prière!
Je suis sauvé par ton amour!

(Au Comte.)

De combattre l'instant s'avance,
Oui, c'est l'heure de la vengeance!
Ah! perfide, crains ma vaillance,
Tu vois luire ton dernier jour.

LE COMTE, accompagnant.

Tremble! vengeance!
Crains ma vaillance!

LE COMTE, seul.

Vil félon, oui, j'aurai ta vie!
Ah! redoute ma jalousie!
Ton audace impie
A dû te présager ton sort.
Tremble! tremble! car c'est ta mort...

ENSEMBLE.

LÉONORE, au Comte.

Vois mes larmes! vois ma souffrance!
Pour toi plus d'espérance!...
S'il succombe, crains ma vengeance!
Crains ma colère, et sans retour!

(Au Trouvère.)

De mon ardeur vois le transport!
Mon cœur à toi jusqu'à la mort!!!

LE TROUVÈRE, au Comte.

De combattre l'instant s'avance,
Redoute ma vaillance!
Tu vois briller ton dernier jour!
De mon courroux crains le transport!
Tremble, félon!... car c'est ta mort.

LE COMTE.

De mon courroux crains le transport!
Déjà ton cœur pressent ton sort!
Tremble, félon!... car c'est ta mort!!!

(Les deux rivaux, l'épée nue, sortent en se menaçant. Léonore cherche en vain à les retenir. Elle tombe évanouie.)

ACTE II

LA BOHÉMIENNE

EN BISCAYE. — Montagnes escarpées et arides sous un ciel enflammé ; un grand feu brûle au milieu du théâtre. — Le point du jour.

SCÈNE PREMIÈRE

AZUCENA, assise près du feu, MANRIQUE LE TROUVÈRE est assis auprès d'elle, couché dans son manteau ; une troupe de BOHÉMIENS, dispersés çà et là.

LES BOHÉMIENS.

Le jour renaît... Admirez ce coup d'œil !
Le manteau de la nuit s'est levé de la terre.
Comme une veuve abandonnant son deuil,
La nature dépouille un funèbre mystère !
Vite à l'ouvrage !
Courage !

(Ils prennent des marteaux et frappent en cadence sur des enclumes.)

Au bohémien joyeux
Qui fait braver la peine?...
Un regard de deux beaux yeux,
Doux rayon venu des cieux !
Qui de son cœur bannit la peine?...
La bohémienne !

(Les hommes tendent leurs coupes aux femmes, qui leur versent à boire.)

Versez, versez à tasse pleine
Le vin généreux !...
Trinquons gaiement et soyons tous heureux !
Au lever d'un beau jour redoublons de courage !
Vite, à l'ouvrage !
Au bohémien joyeux
Qui fait braver la peine?...
Qui toujours plaît à ses yeux?...
La bohémienne !...

(Les Bohémiens se groupent autour d'Azucena.)

LE TROUVÈRE.

AZUCENA.

CHANSON.

I

La flamme brille... Au loin la foule
 Accourt, semblable au flot qui roule.
 Passe une femme, humble, enchaînée,
 Vers le supplice elle est traînée....
 Le glas résonne... Et du bûcher cruel
 La flamme immense
 S'élance
 Au ciel!...

II

La flamme brille, et la captive
 Pâle, mourante, enfin arrive.
 Un cri s'élève, un cri de fête...
 L'écho l'emporte et le répète...
 Le glas résonne... et du bûcher cruel
 La flamme immense
 S'élance
 Au ciel!...

LES BOHÉMIENS.

Que ta chanson est triste...

AZUCENA.

Encor moins que l'histoire
 Dont je garde la mémoire...

(Bas, se tournant vers Manrique.)

Vengeance! vengeance!

LE TROUVÈRE, à part.

Toujours

Cet étrange discours!..

UN BOHÉMIEN.

Amis! que l'on m'écoute!...

Il faut gagner son pain,

Allons!... ce chemin

Mène à la ville... En route!...

(Ils prennent leurs outils et descendent dans le vallon sur la reprise du
 cœur :)

Au bohémien joyeux, etc.

(Les chants se perdent dans l'éloignement.)

SCÈNE II

AZUCENA, LE TROUVÈRE.

LE TROUVÈRE, se levant.

Nous voilà seuls... Quelle est cette histoire terrible?

AZUCENA.

Tu l'ignores aussi?

Oui... ta jeunesse à la gloire sensible,
N'eut pas d'autre souci.

De ton aïeule, hélas! c'était l'histoire.

O mon fils, pourras-tu me croire?

Un seigneur orgueilleux l'accusa faussement
D'avoir osé sur un enfant
Jeter un sortilège !...

LE TROUVÈRE.

O sacrilège!...

AZUCENA.

RÉCIT.

C'est là qu'ils l'ont traînée,
En larmes, enchaînée,
Victime infortunée,
Aux flammes condamnée !
De loin par moi suivie,
A l'heure d'agonie,
Ma mère tant chérie
M'a vue et m'a bénie...
Une horde sauvage
Me ferme le passage ;
Et puis des cris de rage
L'accablent sous l'outrage...
A cette dernière heure,
« Vengeance!... » a-t-elle dit...
— Maudite que je meure
Si ma haine faiblit!...

LE TROUVÈRE.

Et ta vengeance?

AZUCENA.

Un jour je prends le fils du comte...
Je l'emmène avec moi... Déjà la flamme monte...

LE TROUVÈRE.

La flamme!... ô ciel!... un crime!...

LE TROUVÈRE.

AZUCENA.

Comme il pleurait!... Pauvre victime!...

Mon cœur brisé, palpitant,

S'attendrit un instant...

Soudain, scène effroyable!...

Un spectre lamentable

A mes regards se lève...

Il me poursuit sans trêve...

Bélie... horrible rêve...

Je vois l'affreux bûcher... Ma pauvre mère avance.

J'entends encor ce mot fatal : Vengeance!

J'étends ma main tremblante... Aussitôt, dans le feu

La victime lancée a satisfait mon vœu...

La vision se passe et disparaît rapide...

La flamme seule brille, et le bûcher est vide...

Là... de mes yeux hagards

Se tournent les regards.

Que vois-je? ô ciel!...

LE TROUVÈRE.

Effroi suprême!...

AZUCENA.

C'était mon fils que moi j'avais brûlé moi-même!!!

LE TROUVÈRE.

O Terreur!

Jour de crime et de fureur!...

AZUCENA.

Ah! trop fatale erreur!...

Mes cheveux se dressent d'horreur!..

LE TROUVÈRE.

Je ne suis pas ton fils!... eh bien, qui suis-je?...

AZUCENA.

C'est toi, mon fils!

LE TROUVÈRE.

C'est toi, ma mère...

AZUCENA.

Oui, moi, te dis-je.

Quand je sens revenir

Ce fatal souvenir,

Mon esprit rêve encore une folle chimère.

Ah! dis, ne sais-tu pas tout mon amour de mère?

LE TROUVÈRE.

Oui, je vous croi

AZUCENA.

C'est moi,

Moi qui protégeai ton jeune âge.
 Un soir, t'en souvient-il? dans les champs du carnage
 Sur tes pas j'allai sans effroi.
 Pour te sauver j'avais tout mon courage.
 On disait que la mort avait frappé sur toi..
 Mes tendres soins te rendirent la vie,
 Je sauvai ta jeunesse à mon amour ravie.

LE TROUVÈRE.

Il est vrai que je fus blessé...
 Avec honneur en face !
 Seul, au milieu de mon camp dispersé,
 De l'ennemi j'affrontai la menace.
 Le comte de Luna, mon terrible rival,
 En poussant son cheval,
 Sur moi s'élança,
 Je tombe alors frappé d'un coup de lance.

AZUCENA.

Le comte en duel,
 Un jour te dut la vie.
 Ton bras d'un coup mortel
 Menaçait le cruel.
 Tu lui fis grâce... oh ! pourquoi donc? l'impie!..

LE TROUVÈRE.

Ma mère... je ne sai.

AZUCENA.

Insensé!
 (A part.) Étrange pitié!...

LE TROUVÈRE.

Au milieu de la carrière
 Il tomba dans la poussière.
 Sous ma dague meurtrière
 Je tenais mon ennemi...
 Lorsque soudain d'une terreur secrète
 Je suis saisi...
 Mon bras s'arrête...
 Je frissonne... fatal instant!...
 Un froid mortel glace mon sang.
 Puis une voix plaintive et tendre
 Du haut du ciel me fait entendre
 Ce cri :
 Pitié pour lui!...

AZUCENA.

Ah ! le cœur du noble comte

Serait-il si généreux ?
 Non ! pour lui je veux la honte
 Du trépas le plus affreux !
 S'il t'osait encor combattre,
 A tes pieds il faut l'abattre.

ENSEMBLE.

Que { ta } dague vengeresse
 { ma }
 Frappe cet infâme au cœur !
 Point de grâce ! de faiblesse !
 Frappe-le d'un fer } vainqueur.
 De lui je serai }

LE TROUVÈRE.

Un messager vers nous s'avance.
 Qu'est-ce donc ?

AZUCENA, à part.

Vengeance ! vengeance !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MESSAGER.

LE TROUVÈRE.

De nos combats

Quelle nouvelle !

LE MESSAGER, présentant une lettre.

Lis... lis, et tu le sauras.

LE TROUVÈRE, lisant.

« Accours dans Castellor ! la ville s'est livrée !

» Mais le bruit de ta mort a suivi nos exploits.

» Léonore éplorée

» Aujourd'hui prend le voile au couvent de la Croix. »

O juste ciel !...

AZUCENA.

Mon fils...

LE TROUVÈRE, au messager.

Va vite... oui, cours, sur l'heure.

Que mon coursier soit prêt là-bas.

LE MESSAGER.

C'est bien.

AZUCENA, l'arrêtant.

Demeure !

LE TROUVÈRE.

Pars... le temps presse... cours!
Va m'attendre... pars vite...

AZUCENA.

Quel trouble t'agite ?

LE TROUVÈRE, à part.

Faut-il la perdre et pour toujours!...

AZUCENA.

Pourquoi partir ?

LE TROUVÈRE.

Adieu!...

AZUCENA.

Non ! reste!...

LE TROUVÈRE.

Ordre funeste !

AZUCENA.

Te le veux ! obéis-moi!...

O mon fils ! toi

Que j'adore,

Au péril courir encore !

Vois l'effroi qui me dévore,

Veux-tu fuir quand je t'implore ?

C'est la mort qui te menace !

De terreur mon sang se glace.

Mets un frein à ton audace !

Peux-tu voir couler mes pleurs ?

Prends pitié de mes douleurs !

LE TROUVÈRE.

Cet instant pour moi suprême

Me ravit celle que j'aime.

Ah ! du ciel, du ciel lui-même

Que je brave l'anathème !

Laisse-moi partir, ma mère !

Cède enfin à ma prière,

Ah ! tu vois ma peine amère !

Je succombe à mes douleurs

ENSEMBLE.

AZUCENA.

C'est la mort qui te menace !

Mets un frein à ton audace.

De terreur

Mon sang se glace,

LE TROUVÈRE.

Prends pitié de ma douleur.
 Reste mon fils ! cède à mon vœu.
 Mon fils, jamais adieu !

LE TROUVÈRE.

Laisse-moi partir de grâce !
 Le malheur
 Qui nous menace
 Double encore mon audace,
 Ah ! j'ai foi dans ma valeur.
 Grand dieu !
 Il faut partir... ma mère, adieu!!!

Le Trouvère s'éloigne malgré les efforts d'Azucena qui veut le retenir.

SCÈNE IV

Un cloître ; arbres au fond ; il fait nuit.

LE COMTE, FERNAND, QUELQUES AFFIDÉS s'avancant
 mystérieusement, enveloppés dans des manteaux.

LE COMTE.

Tout est désert, et l'hymne accoutumée
 Ne s'entend pas encor. J'arrive à temps.

FERNAND.

Quelle entreprise avez-vous donc formée?...

LE COMTE.

Courage ! et cette femme aimée
 Deviendra ma conquête : en ce lieu je l'attends.
 Loin d'un rival, mon cœur enivré d'espérance,
 Brûle d'avance.
 C'est en vain qu'elle cherche un refuge à l'autel
 Non ! non ! sois à moi, Léonore !
 Viens, je t'adore
 D'un amour éternel !
 Son regard, son doux sourire
 Tout ajoute à mon délire,
 Et dans l'air qu'elle respire
 Je respire le bonheur.
 Quand pour elle je soupire,
 Qu'elle épargne mon martyre !
 Car le trait qui me déchire
 Me pénètre au fond du cœur.

Les cloches sonnent.

Qu'entends-je ! ô ciel !

FERNAND.

Voici l'instant du sacrifice,

LE COMTE.

mais avant qu'il ne s'accomplisse,
 Avant
 Qu'elle n'ait pris le voile, qu'on l'enlève!

FERNAND.

Soyez prudent !

LE COMTE.

Cet amour est mon rêve !
 Cachez-vous tous dans ces détours secrets.

Désormais,
 Elle est à moi pour jamais !

FERNAND ET LES AFFIDÉS s'éloignant.

Allons, amis, et cachons-nous !
 Sachons tromper les yeux jaloux,
 Gagnons le prix promis pour tous !

LE COMTE.

Cruelle impatience !
 Heure trop lente, avance !
 Fuyez, périls, souffrance !
 Je vois s'ouvrir le ciel !
 En vain un Dieu sévère
 L'entraîne à son autel.
 Te perdre, ô toi si chère,
 Serait pour moi le coup mortel !

FERNAND ET LES AFFIDÉS dans l'ombrage.

Allons, amis, et cachons-nous, etc.

LE COMTE.

Je veux braver un Dieu sévère,
 A moi ce cœur, ces traits si doux !
 Tu m'appartiens, beauté trop fière,
 Et le bonheur luira pour nous !

CHŒUR DE RELIGIEUSES, en dehors.

L'exil est sur la terre :
 Pour un divin mystère,
 Une voix salutaire
 T'appelle parmi nous.
 En ce lieu solitaire
 Brille un soleil plus doux.
 Dans ce séjour paisible,
 Au mal inaccessible,

Dieu, pour les cœurs visible,
 Prodigue sa faveur,
 Et sa bonté sensible
 Couronne la ferveur.

Les religieuses entrent en scène et viennent au devant de Léonore.

SCÈNE V

LÉONORE, INÈS, QUELQUES SUIVANTES.

LÉONORE.

Pourquoi pleurer ?

INÈS.

Hélas ! nous perdons une amie !

LÉONORE.

Ah ! ne me plaignez pas. Pour moi,
 Dans cette vie,
 L'espoir n'est plus... funeste loi !...
 Je me consacre au Seigneur,
 Consolateur
 Des maux de ce monde !
 Je vais goûter la paix profonde
 Que le ciel garde à ses élus
 Sur la terre.

Pour moi ne pleurez plus.
 Inès, ô toi qui m'es si chère,
 Adieu donc désormais !

(Elle va pour sortir ; le Comte paraît tout à coup.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE, FERNAND, LES

LE COMTE s'avançant.

Non ! jamais !

INÈS ET LE CHŒUR.

Le Comte !... !...

LÉONORE.

Dieu puissant !... !...

LE COMTE.

Al ! sur ma vie,
 Je brise tes liens !

INÈS ET LE CHŒUR.

Audace impie !... !...

LÉONORE.

Et de quel dr it?...

LE COMTE.

Tu m'appartiens!

(Le Comte veut pour saisir Léonore... Le Trouvère parait. Cri

TOUS.

Ah!!!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE TROUVÈRE.

LÉONORE.

O ciel! Manrique! est-ce bien lui!...

Il vit! il vit encore!...

Un Dieu clément t'envoie ici?...

O toi... toi que j'adore!...

Quel feu divin rayonne en moi!...

Dieu cede à ma prière...

Descends-tu sur la terre?

Au ciel suis-je avec toi?

LE COMTE.

De leur tombeau les morts parfois

Quittent donc la poussière!

LE TROUVÈRE.

Pour te punir, tu vois,

Un Dieu vengeur m'a laissé sur la terre.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

L'Enfer vomit pour mon malheur

Sa proie et ma victime.

LE TROUVÈRE.

Un chevalier, par sa valeur,

Déjoue ainsi le crime.

LE COMTE.

Ah! si de tes jours odieux

Rien n'a rompu la trame,

Sur mon âme!

Tu vas quitter ces lieux,

Spectre mystérieux!

LE TROUVÈRE.

Du ravisseur audacieux

Dieu vient briser la trame;

LE TROUVÈRE.

Et c'est lui, sur mon âme!
Qui me guide en ces lieux.

LÉONORE.

Ah! pour moi s'entr'ouvrent les cieux!

ENSEMBLE.

LÉONORE.

Oh! n'est-ce pas du ciel un rêve
Offert à moi dans ce moment!
Merci, mon Dieu! fais qu'il s'achève,
Et mets un terme à mon tourment!
Transport d'amour! sublime extase!
Par qui mon cœur reprend espoir;
Rayon divin, ton feu m'embrase...
Et je succombe à ton pouvoir!

LE TROUVÈRE.

Non, ce n'est pas une ombre, un rêve
Qui s'offre à toi dans ce moment :
Un doux rayon au ciel s'élève,
Et Dieu pour nous est plus clément.
Transport d'amour! sublime extase!
Par qui mon cœur reprend espoir,
Rayon divin, ton feu m'embrase,
Il faut céder à ton pouvoir!

LE COMTE ET FERNAND.

Oh! n'est-ce pas une ombre, un rêve
Qui m'apparaît en ce moment!
Mais quel orage ici s'élève
Et vient causer tant de tourment!
Transport d'amour! brûlante extase!
Faudra-t-il donc perdre l'espoir!
Quand cette ardeur, hélas! {^{m'}_{l'}} embrase,

Elle n'est plus en {^{mon}_{son}} pouvoir.

INÈS ET LE CHOEUR DE FEMMES.

Oui, dans ce jour le ciel clément
A pris pitié de son tourment!
Son cœur enfin reprend espoir,
Et Dieu nous montre son pouvoir.

LES AFFIDÉS.

Le sort cruel, en ce moment,
Trahit les vœux d'un tendre amant;
Hélas, il doit perdre l'espoir!
Elle n'est plus en son pouvoir!

ACTE II.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RUIZ, à la tête d'une troupe d'hommes armés.

LIZ ET LES SIENS, accourant.

Vive Manrique!

LE TROUVÈRE.

Ah! mes amis!

RUIZ.

Viens! viens!

LE TROUVÈRE, à Léonore.

Il faut me suivre!

LE COMTE, s'opposant.

Téméraire!

RUIZ ET LES SIENS.

Aux armes!

LE TROUVÈRE, au Comte.

Arrière!...

LE COMTE.

Tu veux me la ravir?... Non!

(Il tire l'épée et est désarmé par les gens de Ruiz.)

FERNAND ET LES AFFIDÉS.

Nous sommes trahis!

LE COMTE.

Ah! la fureur a troublé mes esprits!

ENSEMBLE.

LÉONORE ET INÈS.

Je tremble! Je frémis!

LE TROUVÈRE, au Comte.

Misérable! tes jours, oui, tes jours sont maudits!

RUIZ ET LES SIENS.

Oui, maître, par le ciel nos efforts sont bénis!

LE COMTE.

Oh! colère! Oh! fureur! tous deux, soyez maudits!

FERNAND ET LES AFFIDÉS.

Nos efforts sont trahis!

LES RELIGIEUSES.

Ah! l'effroi trouble nos esprits!...

LÉONORE ET LE TROUVÈRE, seuls.

D'espoir, d'amour, d'ivresse,

LE TROUVÈRE.

Cette heure enchanteresse
 Transporte nos esprits!

ENSEMBLE FINAL.

LÉONORE ET LE TROUVÈRE.

Tous deux soyons unis!!

RUIZ ET LES SIENS.

Tous deux soyez unis!!

LE COMTE ET FERNAND.

Tous deux qu'ils soient maudits!!...

INÈS ET LES RELIGIEUSES.

Tous deux qu'ils soient bénis!!

LES AFFIDÉS.

Nos efforts sont trahis!!...

(Le Trouvère emmène Léonore. — Le Comte est repoussé. Les femmes effrayées se retirent vers le cloître.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

LE FILS DE LA BOHÉMIENNE

Un camp sous les murs de Castellor; à droite, la tente du comte de Luna sur laquelle flotte une bannière, signe du commandement.

SCÈNE PREMIÈRE

Des sentinelles de toutes parts; quelques soldats jouent fourbissent leurs armes; d'autres se promènent, etc.

CHOEUR DE SOLDATS, puis FERNAND.

QUELQUES SOLDATS, jouant.

Les dés ont pour nous des charmes,
 A bientôt le jeu des armes!

D'AUTRES SOLDATS, fourbissant leurs armes.

Essuyons
 Le sang du glaive,

Et n'ayons
Ni paix ni trêve!

QUELQUES-UNS.

Que le siège enfin s'achève!

QUELQUES AUTRES.

Nous faut-il attendre encor?

TOUS.

Que demain le jour se lève
Pour l'assaut de Castellor!

FERNAND, sortant de la tente du Comte.

Chers compagnons! votre vaillance
N'attendra pas longtemps.

Ou garde à votre impatience

Un butin magnifique, et des faits éclatants.

Pour vos travaux la gloire est prête.

LES SOLDATS.

A quand donc la fête?

CHOEUR.

Que la trompette aux accents belliqueux

Fasse éclater la fanfare guerrière!

Nos ennemis nous verront avec eux

Nous mesurer dans la noble carrière.

Le signal des combats

En champ-clos nous appelle,

Courage, soldats!

Dieu qui guide nos pas

Nous promet un beau trépas,

C'est la palme la plus belle!

Nous partons tous joyeux à la voix de l'honneur,

Trop heureux de mourir sous un signe vainqueur.

DIVERTISSEMENTS.

Pas de caractères; boléros; etc.

Après les ballets tout le monde s'éloigne à la suite des bohémiens; la scène reste vide un instant.

SCÈNE III

LE COMTE sortant de sa tente et jetant vers Castellor un regard inquiet.

Dans les bras d'un rival! oh! funeste pensée
Qui poursuit mon âme oppressée!

LE TROUVÈRE.

Rage insensée!
 Dans les bras d'un rival!
 Qu'il tremble! Au lever de l'aurore
 Lura l'instant fatal...
 O Léonore!!!

SCÈNE IV

LE COMTE, FERNAND.

FERNAND accourant.

Autour du camp,
 Sous les yeux de la sentinelle,
 Rôdait mystérieusement
 Une bohémienne... Vers elle
 Un soldat s'élançait, et l'appelle
 Elle a fui...

LE COMTE.

L'a-t-on prise?

FERNAND.

Oui.

Elle est sur ma trace.

(Le bruit se rapproche.)

C'est elle...

SCÈNE V

LES MÊMES, AZUCENA les mains attachées et amenée par des soldats

LES SOLDATS entraînant Azucena.

Allons! avance! avance!

AZUCENA.

A l'aide! grâce!

Plus de menace!

Quel est mon crime?

LE COMTE.

Approche, aurais-tu donc l'audace

De mentir?

AZUCENA.

Parle.

LE COMTE.

Où vas-tu?

AZUCENA.

Dieu le sait!

LE COMTE.

En quoi!

AZUCENA.

La bohémienne erre au loin sans projet,
Tremblante, poursuivie,
J'ai pour abri le ciel, le monde pour patrie.

LE COMTE.

D'où viens-tu?...

AZUCENA.

De Biscaye, où la terre flétrie
Au pauvre refuse la vie.

LE COMTE.

De Biscaye?

FERNAND à part.

Ah!... ce nom!...

Dieu! quel soupçon!

AZUCENA.

Je vivais pauvre et sans peine,
Comme une humble bohémienne,
Et ma vie était joyeuse...
Par mon fils j'étais heureuse.
Mais l'ingrat, hélas! m'oublie.
Je suis seule et je mendie
En cherchant, dans ma folie,
Ce fils chéri
Qui m'est ravi!
Ah! jamais sur cette terre
La tendresse d'une mère
Ne fut égale à cet amour!

FERNAND, à part.

Cette femme...

LE COMTE.

En Biscaye as-tu fait long séjour?

AZUCENA.

Oui! oui!

LE COMTE.

Te souvient-il? voilà vingt ans, un jour,
Le fils d'un comte fut ravi dans son berceau,
Et transporté loin du château!

LE TROUVÈRE.

AZUCENA.

Qui donc es-tu ? Toi ?

LE COMTE.

Je suis frère
De cet enfant.

FERNAND, à part.

C'est elle !...

AZUCENA.

Eh quoi !...

Prenez pitié de ma douleur amère,
Soyez clément ! cédez à ma prière !
En liberté laissez la pauvre mère
Chercher l'enfant
Qu'elle aime tant !

FERNAND.

Arrête !

AZUCENA.

Mon Dieu !...

FERNAND, à part.

C'est bien elle !...

(Haut.)

Devant nos yeux voilà la criminelle...

LE COMTE.

Ciel ! achève !

AZUCENA.

Silence !

FERNAND.

Oui... tu brûlas l'enfant !..

LE COMTE.

Toi, malheureuse !

AZUCENA.

Il ment !

LE COMTE.

La mort t'attend.

Tremble !

AZUCENA.

Ah !

LE COMTE.

Pour toi le châtement !

AZUCENA.

Grâce !

LE CHŒUR.

La mort t'attend!!..

AZUCENA.

Défends ta mère! ô toi mon fils! Manrique! accours!
Ah! viens, mon fils! à mon secours!

LE COMTE.

Toi! mère de Manrique! à moi ton sang, tes jours!

AZUCENA.

Barbares! laissez-vous toucher!
Pitié pour mon martyr!
L'angoisse me déchire,
Dans la douleur j'expire!...
Qui donc peut m'arracher
À leur cruel délire!

(Au Comte.)

Tremble! le ciel me vengera!
Le ciel un jour te punira!

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Eh quoi! ce traître
C'était ton fils! démon d'Enfer!
Tous deux vous allez être
Frappés du même fer.
Plaisir de la vengeance,
Je te goûte d'avance!
Frère, tes mânes outragés,
Seront enfin vengés!

FERNAND et LES SOLDATS.

Vengeance!
Vers le bûcher
Tu vas marcher
Frémis d'avance!
Tu vas mourir, démon d'Enfer!
Ton fils et toi, soyez frappés du même fer.

AZUCENA, accompagnée, par tous.

REPRISE.

Barbares, laissez-vous toucher, etc.

LE COMTE, FERNAND et les chœurs accompagnés:

Eh! quoi, ce traître.
C'était ton fils! démon d'Enfer!
Tous deux vous allez être
Frappés du même fer.

Le ciel te punira
Le ciel nous vengera !

(Sur un geste du Comte les soldats emmènent Azucena. — Il rentre dans sa tente suivi le Fernand.)

SCÈNE VI

Une salle dans le château de Castellor ; au fond une fenêtre avec un balcon.

LE TROUVÈRE, LÉONORE, RUIZ.

LÉONORE, écoutant.

Quel est ce bruit lointain?... — Le bruit des armes!

LE TROUVÈRE.

Tout nous menace en cet instant d'alarmes :
Au lever du soleil nous serons assaillis.

LÉONORE.

Faut-il y croire!...

LE TROUVÈRE.

Mais sur nos ennemis
Nous aurons la victoire,
Car je suis sûr de nos amis,
De leur courage! (à Ruiz) et toi qui les conduis,
Va, pendant mon absence
Redouble encor de vigilance!

(Ruiz sort.)

LÉONORE.

Ah! quelle triste aurore a lui sur notre hymen!

LE TROUVÈRE.

Non! bannis, chère idole, un noir présage!

LÉONORE.

Le puis-je, hélas!

LE TROUVÈRE.

Ta main

Est mon partage ;
De ma tendresse à jamais c'est le gage!

O toi! mon seul espoir,
Sois à la crainte inaccessible!

Tes yeux par leur pouvoir
Me rendront invincible.

Mais si le sort mystérieux

Veut que ma triste vie

Bientôt me soit ravie,

Dans ce combat devant tes yeux

S'il faut que je succombe...

Console mes adieux!

Pour nous reste la tombe,
J'irai t'attendre aux cieux!

(On entend l'orgue dans la chapelle voisine.)

LÉONORE.

Entends ces chants religieux,

TROUVÈRE.

Du ciel écho mystérieux!

ENSEMBLE.

Que Dieu bénisse
Nos serments en ce jour!
Et que l'hymen unisse
Nos deux cœurs unis par l'amour!

(Ruiz accourt.)

RUIZ.

O maître!

LE TROUVÈRE.

Quoi...

RUIZ, indiquant du côté de la fenêtre.

La bohémienne...

Regarde... en prison on l'emène.

LE TROUVÈRE.

Que vois-je!

RUIZ.

Et les bourreaux cruels
Préparent le supplice.

LE TROUVÈRE.

O Dieu! tourments mortels!

Ah! je respire à peine!...

LÉONORE.

O Manrique!

LE TROUVÈRE.

Écoute et frémis!

Je suis...

LÉONORE.

Qui donc?...

LE TROUVÈRE.

Son fils!!!

LÉONORE.

Ah!...

LE TROUVÈRE.

Barbares! affreux délire!...

Hélas!... je le sens,

J'expire.....

(A Ruiz.)

Va! cours, conduis nos gens.

(Ruiz sort en courant.)

LE TROUVÈRE.

Bûcher infâme
 Qui la réclame!...
 L'horrible flamme
 Va, mugissant.
 Prête à m'atteindre
 Ah ! sans rien craindre,
 Je veux l'éteindre
 Avec leur sang !
 Ma pauvre mère!...
 O peine amère!...
 En Dieu j'espère
 C'est trop souffrir!...
 Ma mère appelle
 Mon bras fidèle...
 Je vais près d'elle
 Vaincre ou mourir!!

LÉONORE.

Douleur extrême!
 Jour d'anathème!
 Funeste sort!
 Mieux vaut la mort

LE TROUVÈRE.

REPRISE

Bûcher infâme! etc., etc.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RUIZ revient suivi de SOLDATS.

RUIZ et LE CHOEUR, accourant.

Aux armes! compagnons!...
 Accourons!
 Pour ta défense
 Avec vaillance,
 S'il le faut, nous mourrons!

LE TROUVÈRE.

Aux armes!

TOUS.

Courons!...

Le Trouvère sort suivi de Ruiz et des soldats qui brandissent leurs
 Léonore paraît accablée par la plus grande douleur.

ACTE IV

LE SUPPLICE

Une aile du palais de l'Aljaferia; dans l'angie une tour avec des fenêtres grillées par des barreaux de fer; nuit profonde.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX PÉPERSONNES s'avancent enveloppées dans leurs manteaux. Ce sont LÉONORE et RUIZ.

RUIZ, à voix basse, indiquant la tour.

C'est là!... Voici la tour où, sous sa chaîne,
Victime de la haine,
Le prisonnier subit sa peine.

LÉONORE.

Va! laisse-moi.
Ne crains rien pour moi-même, et je sauve sa tête.

Ruiz sort.

Non, plus d'effroi!

Indiquant la bague qu'elle porte.

La mort est là toujours certaine et prête! —
Dans cette nuit profonde, oui je suis près de toi,
Mon bien aimé! — Léger zéphyre,
Tendres échos, allez lui dire
Que maintenant près de lui je soupire!...

Brise d'amour fidèle,
Vers sa prison cruelle
Emporte sur ton aile
Les soupirs de mon cœur!
Sommeil, sur sa paupière
Etends ta main légère,
Et calme sa misère
Par un rêve enchanteur,
Douce erreur!

Mon Dieu, veuillez lui taire
L'excès de ma douleur!—

On entend la cloche des morts.

LE TROUVÈRE.

CHOEUR en dehors.

*Miserere !!..*Pitié pour notre frère
Qui va quitter la terre!*Miserere !!..*Des cieus bonté sublime,
Sauve un mortel de l'éternel abîme!...

LÉONORE.

Ces voix en prière,
Ce chant funéraire
Remplissent la terre
De sombre terreur.....
Cette heure est maudite!
Mon âme palpite....
L'effroi qui m'agite
Me brise le cœur!.,.

LE TROUVÈRE dans la tour.

Dieu que ma voix implore,
Fais-moi bientôt mourir!
C'est trop longtemps souffrir...
Adieu, ma Léonore!!...

LÉONORE

Dieu, je t'implore!

REPRISE DU CHOEUR.

Miserere !... etc.

LÉONORE.

La mort m'environne!...
Déjà l'heure sonne....
Mon âme frissonne...
Il meurt sous mes yeux!
S'il faut qu'il succombe,
Eh bien! que je tombe!
Dormons dans la tombe,
Vivons dans les cieus!...

LE TROUVÈRE dans la tour.

Je meurs heureux encore
Si ton cœur est à moi!—
Un souvenir de toi!...
Adieu, ma Léonore!!..

LÉONORE.

O toi, toi que j'adore,
Je veux te voir encore!..
L'angoisse me dévore...

LE CHOEUR.
Miserere!...

LÉONORE.

Moi,
T'oublier! jamais, non! non! mes jours sont à toi!
Cet amour, mon bien, ma vie,
Au ciel même a fait envie.
La lumière t'est ravie,
Et ta tombe va s'ouvrir.
Ne crains pas qu'un sort barbare
Sur la terre nous sépare!
Si de toi la mort s'empare,
Moi je veux aussi mourir!

A ce moment le comte parait suivi de quelques hommes d'armes. Léonore se tient à l'écart.

SCÈNE II

LÉONORE, LE COMTE.

LE COMTE, aux hommes d'armes.

C'est l'ordre : que le fils soit puni par la hache,
Puis, la mère au bûcher!

(Les hommes d'armes entrent dans la tour.)

Sur ce félon que la honte s'attache!
Qu'il meure ainsi qu'un lâche!

A ma fureur rien ne peut l'arracher!
Léonore!... oh! cruelle!...

Castellor est repris, mais je ne sais rien d'elle!
En vain partout je l'ai fait rechercher...
Où donc est la rebelle?...

LÉONORE, s'avançant.

En ta présence !

LE COMTE.

O ciel! quoi! dans ces lieux?...
Que veux-tu donc?

LÉONORE.

Il va mourir, et tu demandes
Ce que je veux!...

LE COMTE.

Et se peut-il que tu prétendes...

LÉONORE.

Ah! pitié pour lui! Voi
C'est moi
Qui te supplie!

LE TROUVÈRE.

LE COMTE.

O folie!

LÉONORE.

Pitié!

LE COMTE.

Pour lui,

Ni grâce, ni merci!

LÉONORE.

Ah! sois clément!... Que Dieu t'inspire!

LE COMTE.

Non! la vengeance est mon seul Dieu.

LÉONORE.

Grâce pour mon martyr!

LE COMTE.

Non! je dois accomplir mon vœu!

C'est le seul but auquel j'aspire!

LÉONORE.

Pitié! pitié! j'expire...

Grâce! Contemple mes douleurs!...

Grâce pour ma souffrance!

Je suis en ta puissance!

A tes genoux je tombe en pleurs.

Ah! plutôt prends mon sang! et lève

Sur moi ton glaive!

Oui, que ce jour soit pour moi le dernier,

Mais sauve le prisonnier!

LE COMTE.

Rien ne peut le sauver d'un supplice effroyable!

C'est toi qui le livras à ma haine implacable,

A son funeste sort.

Plus grande est ta tendresse

Et plus dans mon transport

Je songe avec ivresse

Aux tourments de sa mort.

Tu l'aimes!... Pour lui la mort!...

ENSEMBLE.

LÉONORE.

Ah! que ce jour soit pour moi le dernier,

Mais sauve le prisonnier!...

LE COMTE.

Pour lui ce jour est le dernier...

Périssent le prisonnier!...

(Le Comte veut s'éloigner, Léonore le retient.)

LEONORE.

Comte!

LE COMTE, la repoussant.

Arrière!

LÉONORE.

Grâce!

LE COMTE.

Rien ne saurait le sauver sur la terre!

Rien!...

LÉONORE.

Il est pourtant un prix... Eh bien,
Je te l'offre!

LE COMTE.

Et lequel?...

LEONORE.

Moi-même!...

LE COMTE.

Que dit-elle?

LÉONORE.

Qu'il vive! et moi... je t'appartien!

LE COMTE.

Toi!... qu'il aime!...

LÉONORE.

Qu'un seul moment
Il puisse au moins m'entendre!
Qu'il parte, et mon cœur va se rendre,
J'en fais serment!

LE COMTE.

Tu jures!

LÉONORE.

Par le Dieu qui me voit et m'entend!

LE COMTE, appelant.

Holà!...

Un geôlier parait. Le Comte lui parle bas. Pendant ce temps, Léonore avale le poison contenu dans sa bague.)

LÉONORE, à part.

Mais il n'aura qu'un cadavre!...

LE COMTE, revenant près de Leonore.

Il vivra!

LÉONORE, à part.

Sauvé ! sauvé ! bonheur divin !
 Merci, bonté céleste !
 Mon cœur respire enfin...
 Plus de terreur funeste !
 Espoir longtemps par moi rêvé !
 Heureuse au moins j'expire...
 Je peux lui dire :
 C'est moi qui t'ai sauvé !

LE COMTE.

Un mot, un seul, moins inhumain,
 D'amour écho céleste !
 Tu m'appartiens enfin.
 Plus de rigueur funeste !
 Que ton regard, sur moi levé,
 De feux plus doux s'inspire !
 Rends-moi, dans un sourire,
 Le ciel que j'ai rêvé !

(A part.)

Elle est à moi !

LÉONORE, à part.

Non ! plus de crainte, plus d'effroi !...

(Haut.)

Partons ! je t'ai juré ma foi !

(Ils entrent dans la tour.)

SCÈNE III

Un cachot ; d'un côté une fenêtre grillée ; au fond ; à droite une porte ; une lampe à demi éteinte est suspendue à la voûte.

AZUCENA, couchée sur un grabat, LE TROUVÈRE, assis près d'elle.

LE TROUVÈRE.

Mère ! tu dors !

AZUCENA.

Sous ces voûtes de pierre,
 Le sommeil fuit ma brûlante paupière,
 Je prie...

LE TROUVÈRE.

Ah ! par le froid, tes membres engourdis
 Languissent...

AZUCENA.

Non, ces murs maudits,
 Cette tombe,
 Où je sens que j'étouffe... ah! je veux en sortir,
 Car je succombe...

LE TROUVÈRE, avec désespoir.

Et comment fuir?

AZUCENA.

Mais non! plus de tristesse.
 Mon corps résiste au fourment qui l'opresse.

LE TROUVÈRE à part.

O douleur!

AZUCENA.

Vois si la mort, sur mon front,
 A mis sa froide empreinte!
 Réponds, réponds sans crainte.

LE TROUVÈRE.

Ciel!

AZUCENA.

Ils n'auront
 Qu'un cadavre glacé, muet dans son suaire.

LE TROUVÈRE.

Mère!...

AZUCENA.

Écoute..., on approche..., ah! ce sont les bourreaux!
 On me traîne au bûcher!... Défends, défends ta mère!...

LE TROUVÈRE.

Personne... ces cachots
 Se taisent. . Rien!... tout dort dans le mystère...

AZUCENA, avec épouvante.

Le bûcher! le bûcher!... horrible! horrible!!! — Un jour,
 Par des barbares ton aïeule
 Fut traînée au bûcher! ah! vois... la flamme seule
 Brille en ce noir séjour..

Vois... la victime... aux flammes on la livre..
 Tout son corps se consume... elle a cessé de vivre...

O terreur!!!

Loin de mes yeux ce spectacle d'horreur!...

LE TROUVÈRE.

Ah! que d'un fils une tendre parole
 Touche ton âme et te console!

Enfin

A l'effroi qui t'agite impose
 Un frein.

Dors en paix et repose
 Sur mon sein.

LE TROUVÈRE.

AZUCENA.

La fatigue à la fin m'excède ;
 Au sommeil, malgré moi, je cède
 Mais qu'à la mort je te précède !
 Si le feu brille, éveille-moi !

LE TROUVÈRE.

Repose en paix dans le calme d'un songe !
 Qu'un doux mensonge
 Plane sur toi !

AZUCENA, qui s'est presque assoupie.

O ma patrie ! ô chère Espagne !
 Mon fils m'emmène à ma montagne,
 Et, sur sa lyre, il s'accompagne,
 Chantant le soir, le jour,
 Un chant d'amour.

LE TROUVÈRE.

Viens, ô ma mère !
 Dors près de moi !
 Que ma prière
 Veille sur toi !

(Azucena s'endort. Le Trouvère reste à genoux auprès d'elle.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉONORE.

LE TROUVÈRE, voyant entrer Léonore.

Quoi ! qu'ai-je vu !... Rêvé-je encore !...

LÉONORE.

C'est moi ! c'est moi !

ENSEMBLE.

{ ta
 ma } Léonore !

Dans { tes
 mes } bras !..

LE TROUVÈRE.

Dieu clément pour nous, Dieu lui-même
 Ici t'envoie à mon heure suprême.

LÉONORE.

Mais je te sauve, et tu vivras !

LE TROUVÈRE.

Moi ! vivre !...

LÉONORE.

Je te délivre...
Va, va... hâte-toi de partir!

LE TROUVÈRE.

Et toi?

LÉONORE.

Non! je ne dois pas fuir...

LE TROUVÈRE.

Pourquoi?

LÉONORE.

Va-t'en!

LE TROUVÈRE.

Non!

LÉONORE.

Tes fers, je les brise!

LE TROUVÈRE.

Non!

LÉONORE.

Ta vie!...

LE TROUVÈRE.

Ah! je la méprise!...

Mais qu'un regard, qu'un mot me dise...

La vie... à quel prix

Viens-tu donc me l'apporter? Dis!

Je t'en conjure!

Eclair funeste!... C'est mon rival!... Ah! parjure!

LÉONORE.

Fuis!!

ENSEMBLE.

LE TROUVÈRE.

Ah! cette infâme a vendu sa tendresse!

Je te maudis pour ce lâche forfait!

LÉONORE.

Jour de détresse!

Si tu savais quelle angoisse m'opprime!

Pour cet espoir que Dieu te laisse,

Oui, le temps presse...

La mort se dresse...

Une heure encore et c'en est fait!

Pendant cet ensemble, AZUCENA murmure dans son sommeil son refrain :

O ma patrie! ô chère Espagne, etc.

(Léonore est tombée aux pieds du Trouvère.)

LE TROUVÈRE.

LE TROUVÈRE.

Arrière!

LÉONORE.

Quel martyre!...

Grâce! je souffre. Ah! vois... j'expire!

LE TROUVÈRE.

Va!

Je te déteste.

LÉONORE.

Quel mot funeste

As-tu dit là!...

Il faut prier pour moi... Mon heure sonne

LE TROUVÈRE.

Ah! je frissonne...

Mon sang se glace!...

LÉONORE.

Hélas! Manrique!...

LE TROUVÈRE.

Parle enfin!

LÉONORE.

La mort est dans mon sein.

LE TROUVÈRE.

La mort!

LÉONORE.

Oui... de ma main.

L'effet de ce poison devait tarder encore...

LE TROUVÈRE.

Ciel! Léonore!...

LÉONORE.

Ma main est froide... et là... c'est un feu qui dévore.

LE TROUVÈRE.

Dieu tout-puissant!

LÉONORE.

Plutôt que vivre et te trahir,

Pure, j'ai voulu mourir!

LE TROUVÈRE.

Qu'entends-je!

Tu meurs pour moi, cher ange!

Et moi je t'accusai!

Insensé!

LÉONORE.

Ce feu me brûle, ah! l'horrible souffrance!...

LE TROUVÈRE.

Malheur!...

LÉONORE.

Pardon, mon Dieu, si mon amour t'offense!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE, DES HOMMES D'ARMES.

LE COMTE, voyant Léonore expirante.

Ah!!!...

ENSEMBLE.

LÉONORE, au Trouvère.

Moi, te trahir!... toi que j'aimais!...

Plûtôt te perdre et pour jamais!

Adieu pour jamais!...

(Elle expire.)

LE TROUVÈRE.

O noble cœur! je blasphémais!

Tu meurs pour moi, toi que j'aimais!

Adieu pour jamais!

LE COMTE, à part.

Ah! la perfide que j'aimais,

Il faut la perdre... et pour jamais!

LE COMTE désignant le Trouvère aux hommes d'armes.

Que l'arrêt s'accomplisse!..

LE TROUVÈRE emmené par des soldats.

Adieu, ma mère! adieu!

CHOEUR en dehors.

Miserere!

AZUCENA s'éveillant peu à peu.

O ciel! ce chant de mort!.. En quoi!... seule en ce lieu.

Mon fils! où donc est-il, grand Dieu!

LE TROUVÈRE en dehors.

Ma mère! sois bénie à l'heure du martyre!...

O Léonore, hélas! j'expire.

Je vais te suivre au ciel!

AZUCENA poussant un cri en voyant le comte.

tuer mon fils!... l'ami pour moi! cruel!

LE COMTE.

Il va mourir... la hache est prête...

Oui, ma vengeance est satisfaite!

(Coup de tantam.)

AZUCENA, éperdue.

Ah!...

LE COMTE.

Regarde...

(A ce moment le fond du théâtre s'ouvre. On aperçoit l'échafaud entouré de pénitents. Le bourreau se tient appuyé sur sa hache. Près du billot un drap rouge recouvre le corps de la victime.)

AZUCENA.

Il est mort!...

(Avec une ironie féroce.)

Eh! bien... c'était ton frère!!

LE COMTE.

Mon frère!.. Horreur!!...

AZUCENA.

Oui! le ciel a vengé ma mère!...

(Elle tombe expirante.)

LE COMTE, épouvanté.

Ô terreur!!!...

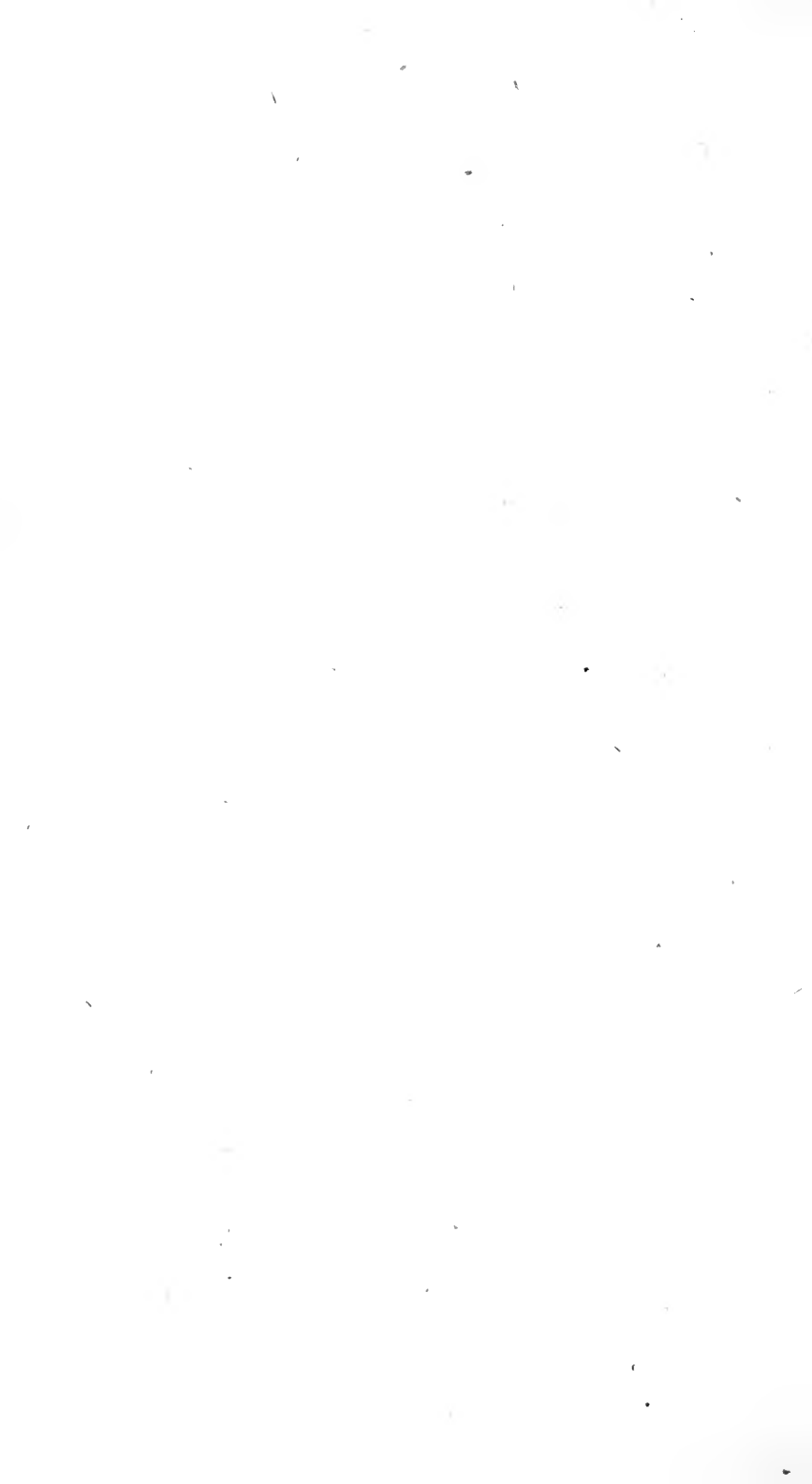
FIN.





LA

FANCHONNETTE



LA

FANCHONNETTE

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. DE SAINT-GEORGES ET A. DE LEUVEN,

MUSIQUE

DE M. LOUIS CLAPISSON

(de l'Institut).

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Lyrique,
le 1^{er} mars 1856.



PARIS,

N. TRESSE, ÉDITEUR,

Successeur de J.-N. Barba,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES Nos 2 ET 3,
derrière le Théâtre-Français.

1856

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

<i>Personnages.</i>	<i>Artistes.</i>
LE PRINCE GASTON DE LISTENAY, officier au régiment de Royal- Champagne.....	MM. MONTJAUZE.
LE MARQUIS DON JOSE D'APUNTA- BOR, grand d'Espagne.....	HERMANN-LÉON.
M. BOISJOLY, banquier.....	CABEL.
CANDIDE, écrivain public.....	PRILLEUX.
UN VIEILLARD.....	GIRARDOT.
LE CHEVALIER DE SOYECOURT, ami de Gaston.....	GRIGNON.
UN OFFICIER.....	LEGRAND.
UN MARCHAND DE COCO.....	QUINCHÉZ.
UN MARCHAND DE GÂTEAUX.....	ADAM.
UN MAJORDOME.....	BEAUCÉ.
FANCHONNETTE.....	ANDRIEU.
HÉLÈNE, nièce de Boisjoly.....	Mmes MIOLAN-CARVALHO.
UNE MARCHANDE DE FLEURS.....	MARIE BRUNET.
UNE MARCHANDE DE PLAISIRS....	VADÉ.
UNE MARCHANDE DE FRUITS.....	CARLINE VADÉ.
GENTILSHOMMES, OFFICIERS, DA- MES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, VALETS, ETC.	EMMA.

La scène se passe à Paris, pendant la Régence (1720).

Les auteurs se réservent le droit de représentation, de tra-
duction et de reproduction, quelle qu'elle soit, à l'étranger.

*AVIS ESSENTIEL. — S'adresser pour la mise en scène à
M. ARSÈNE, régisseur au Théâtre-Lyrique.*

LA

FANCHONNETTE

ACTE PREMIER.

LE BOULEVARD DU TEMPLE EN 1739.

A gauche, une maison avec tonnellé de verdure au premier plan. — Sous la tonnelle, une petite table et des chaises. — Cette maison a un balcon et une entrée principale sur le côté et porte pour enseigne : *Bancelin, Traiteur*. — En face de cette maison, une échoppe d'écrivain, sur laquelle on lit : *Candide, écrivain public*. — La fenêtre de cette échoppe s'ouvre vis-à-vis du public, et l'on voit dans l'intérieur une table chargée de papiers. — Boutiques au fond. — Théâtres forains avec tableaux, tréteaux de charlatans. — Cette décoration est plantée d'arbres et d'un riant aspect.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, le boulevard est envahi par une foule de marchands de toute espèce. — Les bateleurs et les forains ont paru sur leur tréteaux ; ils appellent la multitude, et les cris des marchands éclatent aussi de tous côtés. — CANDIDE est dans son échoppe. — On le voit assis devant son pupitre et témoigner son impatience d'être sans cesse interrompu. — La scène offre le tableau le plus vif et le plus animé.)

Introduction.

CHŒUR DES BATELEURS.

Au théâtre forain,
La gaité nous appelle !

LA FANCHONNETTE,

Vivent Polichinelle,
Colombine, Arlequin !
Venez, entrez soudain
Au théâtre forain !

LE MARCHAND DE COCO.

Qui veut boire ? A la fraîche ! à la fraîche !

UN AUTRE MARCHAND.

Des gâteaux, des gâteaux
Tout chauds !

UNE MARCHANDE DE FRUITS.

Ach'tez, ach'tez la bell' pêche !

UNE BOUQUETIÈRE.

Bouquets tout frais pour vous fleurir !

UNE MARCHANDE DE PLAISIR.

Voilà l' plaisir, Mesdam's, voilà l' plaisir !

CHŒUR GÉNÉRAL.

(Tous les cris se mêlent.)

LES FORAINS.

Au théâtre forain, etc.

LE MARCHAND DE COCO.

Qui veut boire ? A la fraîche ! A la fraîche !

UN AUTRE MARCHAND.

Des gâteaux tout chauds !

LA MARCHANDE DE FRUITS.

Ach'tez d' la bell' pêche !

UNE BOUQUETIÈRE.

Bouquets tout frais pour vous fleurir !

LA MARCHANDE DE PLAISIR.

Voilà l' plaisir, Mesdam's, voilà l' plaisir !

LES FORAINS.

Entrez, entrez soudain
Au théâtre forain!

(Candide, au comble de l'impatience, trépigne et se bouche les oreilles. Le peuple se disperse. Les marchands disparaissent par différents côtés. Les bateleurs rentrent dans leurs théâtres).

SCÈNE II.

CANDIDE, seul.

Ah!... enfin... ils s'éloignent!... et le boulevard du Temple va redevenir un peu tranquille jusqu'à ce soir, où ça recommencera de plus belle... Profitons du calme pour songer à mes écritures... l'encre est limpide, les plumes sont taillées, et les clients peuvent arriver quand ils voudront... les clientes surtout... quelles bonnes pratiques pour un écrivain public!... des présidentes, des danseuses de l'Opéra... C'est un poulet à un petit cousin mousquetaire... un rendez-vous à un jeune cheval-léger... C'est étonnant, ce que j'ai donné de rendez-vous à des cheval-légers!... et ce que j'ai fait de déclarations à des mousquetaires!... A propos de déclaration... et la mienne, que je dois remettre au net... ça sera la treizième du mois... (Soupirant)... Mais toujours le même à la même... toujours à la beauté que j'adore... à la fée des chansons, comme on appelle cette ravissante créature qui fait tourner la tête à tout Paris... (Tirant un papier de sa poche et lisant.): *A Mademoiselle Fanchonnette :*

ACROSTICHE.

Phœbus se lève et sur ma lyre,
 Accordant mon cœur et ma voix...

(On entend du bruit).

On vient!... Serait-ce déjà ce grand seigneur mystérieux, qui m'a commandé hier trois copies d'un écrit dans une langue baroque dont je ne sais pas un mot?... Oh! non... ce sont les pratiques ordinaires de M. Bancelin, le traiteur à la mode du boulevard du Temple... (Montrant la maison à gauche) cet homme pervers chez qui tous les mauvais sujets de Paris vont faire leurs parties fines. Quel voisinage pour un naturel aussi pudibond que le mien!... (Il rentre dans son échoppe.)

SCÈNE III.

CANDIDE, écrivant dans son échoppe, **GASTON DE LISTENAY**, **LE CHEVALIER DE SOYECOURT**, **JEUNES SEIGNEURS** et **JEUNES OFFICIERS.**

CHŒUR.

Vive Bancelin !
 Chez lui le bon vin,
 Plaisir et folie
 Vont de compagnie !
 Et, sous ses bosquets,
 Toujours verts et frais,
 L'amour en cachette
 Guette sa conquête...
 Vive Bancelin !
 Le roi du bon vin !...

ACTE I, SCÈNE III.

7

GASTON, gaiement.

Oui, mes amis, mes bons amis,
Dans une joyeuse partie,
Une dernière fois nous serons réunis...
Et nous nous griserons... avec philosophie !

TOUS.

Une dernière fois nous serons réunis,
Et nous nous griserons... avec philosophie !

GASTON.

COUPLETS.

C'est mon dernier jour de folie ;
Mes amis, vive le plaisir !
Sachons le guetter dans la vie,
Et, dès qu'il paraît, le saisir !
En fait de sagesse,
Amis, ici-bas,
La seule sagesse,
C'est, pour la jeunesse,
De n'en avoir pas.

CHŒUR, répétant.

Laissons la sagesse
Aux fous d'ici-bas ! etc.

GASTON.

2^e Couplet.

Garder de l'or, eh ! pourquoi faire ?
Moissonnons les fleurs au printemps...
Le Temps de sa faux meurtrière,
Vent nous frapper, tuons le Temps !...
Moissonnons les fleurs au printemps.
Laissons la sagesse

LA FANCHONNETTE,

Aux fous d'ici-bas !
 La seule sagesse,
 C'est, pour la jeunesse,
 De n'en avoir pas.

CHŒUR, répétant.

Laissons la sagesse
 Aux fous d'ici-bas !... etc.

CANDIDE, écrivant.

Ils font tant de bruit que ça me donne des distractions... je viens de faire un pâté sur Phébus... (se levant)
 rentrons dans mon administration.

(Il disparaît dans l'intérieur de l'échoppe.)

GASTON, aux jeunes gens.

Oui, mes amis... (Aux officiers) oui, mes chers camarades,
 nous allons faire, aujourd'hui, notre déjeuner d'adieux!...
 notre dernière partie de lansquenet ! Et demain, Louis-
 Théodore-Gaston de Listenay...

LE CHEVALIER.

Prince de Listenay...

GASTON, d'un air indifférent.

Prince de Listenay, si tu veux.... lieutenant au régiment de Royal-Champagne, quitte sa bonne ville de Paris, et s'embarque, dans huit jours, pour les colonies!... La Havane... le bout du monde peut-être!...

LE CHEVALIER.

S'expatrier! avec un si beau nom!

GASTON.

Eh pardieu ! c'est précisément pour cela. Si je me nom-

mais M. Thomassin ou M. Loiseau, je me ferais clerc de procureur, et je vivrais avec vingt-quatre sous par jour... mais un Listenay!... un prince de Listenay! Comme dit le chevalier de Soyecourt... avec cent pistoles par mois, ne paie pas même les dentelles de ses manchettes... alors, on ne porte pas son nom, on le traîne!... ou plutôt on le cache... on s'appelle le lieutenant Gaston, et l'on mange en un jour le quartier de sa pension, pour se persuader qu'on a cent mille livres de rente...

LE CHEVALIER.

Mais ton oncle, ce vieux prince de Listenay, si riche, et dont tu étais l'unique héritier?...

GASTON.

Certainement... mes créanciers y comptaient!... et moi aussi... mais, mon cher oncle, à soixante-dix ans, avait encore les passions vives... et puis, vous savez, le bois sec, ça s'enflamme si vite... Le fait est que le vieux don Juan s'amouracha de je ne sais quelle femme qu'il emmena dans ses terres, et qui eut l'art de lui faire croire qu'un cœur de vingt ans pouvait battre encore pour ses rhumatismes!... aussi, dans la foi de cet amour vénal, mourut-il un beau jour, en laissant toute sa fortune à son Ariane éplorée...

LE CHEVALIER.

Et tu fus dépouillé?...

GASTON.

Complètement!... mais le plus plaisant, c'est qu'il ne tenait qu'à moi de ne pas l'être!...

TOUS.

Comment cela ?

GASTON.

Figurez-vous que l'héritière du défunt, touchée de la grâce, ou craignant plutôt sans doute que messieurs du Châtelet ne se mêlassent de cette affaire, eut l'audace de me faire offrir d'annuler le testament de mon oncle, et de me rendre ses biens !

UN OFFICIER.

Que tu refusas ?...

GASTON.

Je le crois bien !... cet or-là eût terni celui de mon blason... et je me contentai d'écrire ces mots :

« Mademoiselle, vous avez trop bien gagné votre fortune pour ne pas en jouir !... Quand le printemps donne ses fleurs à l'hiver, l'hiver ne paie jamais trop cher les fleurs du printemps !... »

TOUS.

Bravo ! un madrigal !...

GASTON.

Un madrigal qui me coûte deux cent mille pistoles... ceux de M. Benserade n'ont jamais été tant payés !...

TOUS.

Mais qui vient là ?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON JOSÉ, ensuite CANDIDE.

GASTON, reconnaissant don José.

Un ami, messieurs !... son Excellence don José, duc

d'Apuntador... un noble étranger !... le confident, l'âme damnée du prince de Cellamare, l'ambassadeur d'Espagne près la cour de M. le Régent...

DON JOSÉ, saluant gravement.

Messieurs !... (Apart.) Quel contre-temps !... j'espérais trouver le boulevard encore désert à cette heure ! (D'un air riant.) Ravi de vous voir, Monsieur de Listenay.

GASTON.

Eh bien ! don José, quelles nouvelles de la cour de M. le duc du Maine... du petit Louvre de Choisy-le-Roi ?...

DON JOSÉ.

Mais d'excellentes, Monsieur de Listenay... le duc se porte à merveille... la duchesse est chaque jour plus fraîche... et les courtisans sont, chaque jour aussi, plus courtisans que jamais.

LE CHEVALIER, à don José.

On dit que le prince de Cellamare est trop des amis de M. le duc du Maine pour être beaucoup de ceux de M. le Régent ?...

DON JOSÉ, gravement.

Je l'ignore, Messieurs... d'ailleurs, je ne parle jamais politique... (Regardant autour de lui.) En plein air surtout !...

GASTON, gaîment.

C'est juste !... ça n'est pas sain... on s'enrhume si vite... Oh ! M. le duc soigne sa santé... infiniment mieux que celle de ses connaissances... j'en sais quelque chose...

DON JOSÉ.

M. de Listenay !...

GASTON, désignant don José.

Messieurs, je vous présente la meilleure lame de France et d'Espagne... j'ai eu l'honneur de lui servir de fourreau, il y a quelques mois !...

UN OFFICIER.

M. le duc t'a blessé?...

GASTON.

Dans le côté, à trois pouces du cœur... c'est de cette façon piquante que j'ai fait sa connaissance.

DON JOSÉ.

Quand on a eu pour ancêtres les plus illustres guerriers de l'Europe...

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ce duel?...

DON JOSÉ.

Un enfantillage !... une querelle à l'orchestre de l'Opéra... à propos des jambes de je ne sais quelle danseuse... M. de Listenay les trouvait trop longues, moi je les trouvais trop courtes... bref, un défi...

GASTON.

Et un coup d'épée, que je reçus, le soir même, sous un réverbère...

DON JOSÉ.

Je l'ai regretté...

GASTON, riant.

Et moi donc !... un mois au lit... il est vrai que cela m'a valu la plus touchante aventure !...

TOUS.

Une aventure!...

GASTON.

Je venais de tomber sous le fer de ce compatriote du Cid, quand le guet se fait entendre... les amis de M. le duc l'entraînent... et, lorsque je revins à moi, je me trouvai dans la chambre et sur le lit d'une jeune fille qui veillait à mon chevet...

TOUS.

C'est délicieux!...

LE CHEVALIER.

Un début de roman!

GASTON.

ROMANCE.*1^{er} Couplet.*

Elle était là, tremblante, émue,
 Guettant sur ma lèvre un soupir!
 Grâce aux soins de mon inconnue,
 Je sentis mes yeux se rouvrir! -
 Me montrant alors sa chambrette,
 Elle me dit : « Excusez-la ;
 Monsieur, une pauvre fillette
 Ne peut donner que ce qu'elle a... »

2^e Couplet.

En partant, un baiser de frère
 Tendrement effleura son front ;
 Puis, elle s'enfuit noble et fière,
 En m'en refusant un second.

« — Un baiser, c'est peu, Fanchonnette!...
 — Non, non, dit-elle, assez comme cela...
 Quand elle est sage, une fillette,
 Ne donne pas tout ce qu'elle a!... »

DON JOSÉ, cherchant.

Fanchonnette, dites-vous?... serait-ce donc cette chanteuse de vos boulevards, de vos jardins publics... la coqueluche de Paris en ce moment?...

GASTON.

Elle-même, qui, me trouvant blessé, mourant à sa porte, en rentrant chez elle, m'y fit monter par les voisins, me soigna comme eût fait une sœur, et, enfin, Messieurs, me sauva la vie...

DON JOSÉ.

Mais on dit que, maintenant, la chambrette de la belle sirène est un charmant hôtel... qu'elle a sa livrée, ses laquais, ses flatteurs... et son cuisinier...

CANDIDE, qui s'est glissé hors de son échoppe, écoutant.
 Qu'est-ce qu'ils disent donc?...

LE CHEVALIER.

Fanchonnette a des yeux qui valent bien tout cela...

CANDIDE, à part.

Ah! si j'osais!... mais je n'ose pas!...

GASTON.

Eh bien! vrai, chevalier, tu as tort... Fanchonnette est une honnête fille, qui ne vend que ses chansons... et que nos grands seigneurs et nos mugnets couvrent d'or, parce qu'il est de mode d'aller entendre sa jolie voix et

ses piquantes chansons, le soir, au Palais-Royal ou au boulevard du Temple... Mais je répondrais de sa vertu...

LE CHEVALIER, riant.

Comme de la tienne?...

GASTON.

On ne répond que de ce qu'on a!... et, d'ailleurs, je me fais son champion et son défenseur!

CANDIDE, s'avancant.

C'est bien, ce que vous faites là, Monsieur de Listenay!.. aussi, désormais, vous avez mon estime!...

TOUS, riant et montrant Candide.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

CANDIDE.

Ça!... (Fièrement.) Candide Babilot, écrivain public patenté, connu pour sa discrétion et son orthographe.

GASTON, riant.

J'y suis... M. Candide, un ami de la belle Fanchonnette... un aspirant à sa main!...

DON JOSÉ, à part.

Mon copiste amoureux!

CANDIDE, tristement à Gaston.

Oui, Monsieur, j'aspire! je soupire! je désire... et voilà tout...

LE CHEVALIER.

Pardieu! mon cher, tu n'es pas le seul! la plus jolie fille et la plus jolie voix de Paris... et puis, une chanteuse avec des laquais et des falbalas, comme une duchesse... c'est neuf!...-c'est piquant!

GASTON.

Et quelle verve ! quel entrain ! que de malice et d'esprit !... Elle chausonne tout le monde, les grands et les petits, moi-même, qu'elle traite souvent fort mal, quand je ne suis pas sage, comme elle dit... et jusqu'au Régent, qui en rit beaucoup, à ce qu'on assure.

DON JOSÉ, avec ironie.

M. le Régent est si gai !... quand les caprices de Madame de Parabère ou de Madame de Prie ne l'attristent pas...

GASTON, riant.

Prenez garde, Monsieur le duc ! vous parlez politique...

DON JOSÉ.

Je parle de belles dames...

GASTON.

A propos du Régent, c'est la même chose... Mais le lansquenct nous appelle, Messieurs, et le déjeuner ensuite... (A don José.) Monsieur le duc nous fera-t-il l'honneur d'en être ?

DON JOSÉ.

Impossible en ce moment... J'attends ici quelqu'un... (Lui montrant Candide, à part.) Vous connaissez ce garçon ?...

GASTON.

Très bien !... simple et bête...

DON JOSÉ, à part.

C'est mon affaire...

CANDIDE, à Gaston, voyant qu'on le désigne.

Vous parliez de moi ?...

GASTON.

Je faisais ton éloge...

CANDIDE.

Merci, Monsieur de Listeday...

REPRISE DU CHŒUR D'ENTRÉE.

Vive Bancelin!
 Chez lui, le bon vin,
 L'amour, la folie
 Vont de compagnie.
 Vive Bancelin!
 Le roi du bon vin!

(Gaston, les seigneurs et les officiers entrent chez Bancelin,
 par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

DON JOSÉ, CANDIDE.

DON JOSÉ, à Candide.

Approche!... Me reconnais-tu?...

CANDIDE, l'examinant.

Attendez donc... Monseigneur est ce seigneur étranger
 qui est venu me trouver hier à la brune...

DON JOSÉ, regardant autour de lui.

Mes copies sont-elles prêtes?...

CANDIDE.

Vos copies?... ah! ce n'est pas sans peine... j'ai trans-
 crit cela mot à mot, lettre par lettre... Oh! Monseigneur,
 quel grimoire que cette langue-là!...

DON JOSÉ.

Silence! et va les chercher...

CANDIDE, rentrant dans son échoppe.

J'y vais.

DON JOSÉ, à lui-même.

Boisjoly tarde bien à venir!... ce roi des financiers nous fermerait-il sa caisse?... mais, alors, adieu nos projets... adieu mon mariage! Et, comme nos projets doivent amener le mariage... et le mariage rétablir les finances du duc le plus ruiné de l'Espagne, je suis d'une inquiétude!...

BOISJOLY, au dehors.

Bien, bien, que ma voiture m'attende ici près...

DON JOSÉ, écoutant.

C'est lui!...

CANDIDE, revenant des papiers à la main.

Voilà la besogne demandée!...

DON JOSÉ, à Candide.

Et voilà trente pistoles pour ta copie...

CANDIDE, avec joie.

Oh!...

DON JOSÉ, tirant encore de l'argent.

Attends... dix pour ton silence... Attends... et dix pour que tu t'en ailles le plus vite possible!...

CANDIDE, à part.

Cet homme-là possède un fleuve d'or dans sa poche.

DON JOSÉ.

Ah!... et mon brouillon?...

CANDIDE.

C'est juste!... il est là parmi mes paperasses... (Il rentre dans l'échoppe, où on le voit bouleverser des papiers.)

DON JOSÉ.

Allons! dépêche-toi!...

CANDIDE.

Le voici!... Le voici!... (Il remet au duc un papier plié.)

DON JOSÉ, le serrant vivement.

C'est bien, laisse-moi!... va-t'en!...

CANDIDE, à lui-même.

Voilà l'heure où Fanchonnette chante au Palais-Royal, je vas lui porter mon acrostiche... (Il sort.)

SCÈNE VI.

DON JOSÉ, BOISJOLY, donnant le bras à HÉLÈNE, et suivi de quatre valets richement galonnés.

BOISJOLY, aux valets.

Que mon carrosse m'attende à deux pas d'ici... allez, mes laquais... sortez, mes laquais... (Les valets sortent, — saluant le duc, qu'il montre à Hélène.) Monseigneur le duc d'Apuntador...

HÉLÈNE, avec une révérence.

Monsieur...

DON JOSÉ, s'inclinant.

Mademoiselle... (Bas à Boisjoly). Eh! quoi! vous n'êtes pas seul?...

BOISJOLY, de même.

C'est cette enfant qui n'a pas voulu me quitter... (A Hélène.) Mais quelle idée avez-vous, ma belle nièce, de m'accompagner jusqu'ici, où j'ai à causer avec Monseigneur?...

HÉLÈNE, à Boisjoly.

Écoutez donc, je veux voir Paris, moi! sœur Agnès m'a dit que c'était si beau!...

BOISJOLY.

Sœur Agnès ne sait ce qu'elle dit...

HÉLÈNE.

Oh! que si! oh! que si!... à peine, depuis trois ans, suis-je sortie de mon couvent, dont vous m'avez retirée tout à fait, il y a un mois... je ne quitte jamais votre grand hôtel... c'est magnifique!... mais c'est ennuyeux!...

DON JOSÉ, à Boisjoly.

Elle est naïve!...

BOISJOLY, à don José.

C'est une enfant gâtée...

DON JOSÉ, bas à Boisjoly.

Je vous attendais... mais cette jeune fille...

BOISJOLY, de même.

Tant mieux!... ça évitera le tête-à-tête, j'ai si peur qu'on me soupçonne...

DON JOSÉ, de même.

Vous tremblez toujours...

BOISJOLY, de même.

Écoutez donc!... un banquier... conspirateur!... ça le sort de ses habitudes... et de sa caisse.

HÉLÈNE, qui a regardé autour d'elle.

Ah! mon oncle, que tout cela est joli!... ces boutiques foraines... ces spectacles en plein vent... ces riches magasins... et, là-bas, de ce côté, ces beaux seigneurs en habits brodés... comme le sien!...

BOISJOLY, surpris.

Comme le sien?...

DON JOSÉ.

Que veut-elle dire?...

HÉLÈNE, avec une finesse naïve.

Oui, oui, je m'entends...

BOISJOLY.

Mais moi, je n'entends pas...

HÉLÈNE.

C'est inutile!... ah! sœur Agnès ne m'avait pas trompée...

BOISJOLY.

Sœur Agnès... toujours sœur Agnès...

HÉLÈNE.

COUPLETS.

Sœur Agnès m'a dit que, pour les coquettes,
 Non, rien ne valait votre beau Paris!...
 Et que, chaque jour, nouvelles toilettes
 En faisaient pour nous un vrai paradis!
 Oui, voilà, voilà ce qu'elle m'a dit,
 Et la sœur Agnès jamais ne mentit.

LA FANCHONNETTE,

BOISJOLY, riant, à don José.

Voyez-vous, ces petites filles!...

HÉLÈNE.

2^e Couplet.

Sœur Agnès m'a dit que la grande ville

Était le séjour des jeux et des ris,

Qu'on y trouvait tout, agréable, utile,

De beaux amoureux et de bons maris...

Oui, voilà, voilà ce qu'elle m'a dit,

Et la sœur Agnès jamais ne mentit.

(Elle se promène au fond, en examinant tout avec curiosité.)

BOISJOLY, à don José.

Mettez donc vos filles au couvent!...

DON JOSÉ.

N'importe, elle est charmante!

BOISJOLY, mystérieusement.

L'affaire marche-t-elle?...

DON JOSÉ, de même.

A merveille! grâce aux fonds que vous avez fournis...
 J'ai pris, hier, à Choisy-le-Roi, les ordres du prince de
 Cellamare... Dans huit jours, nous enlevons le Régent
 sur la route de Chelles, et nous faisons un roi de France
 de M. le duc du Maine.

HÉLÈNE, regardant un tableau forain.

Voilà qui est comique!...

BOISJOLY, avec effroi.

O ciel!... a-t-elle entendu?...

DON JOSÉ, à demi-voix.

Rien... un tableau de bateleurs qui l'occupe...

BOISJOLY, de même, à don José.

Et, en cas de succès, je suis anobli, titré ?...

DON JOSÉ, de même.

C'est convenu !...

BOISJOLY, avec enthousiasme.

Oh ! voilà toute mon ambition, don José !... Depuis que je suis millionnaire, ce nom de Boisjoly tout court me donne sur les nerfs...

DON JOSÉ.

J'ai fait copier en espagnol la circulaire que voici pour nos trois principaux associés, et je vais la leur faire tenir.

BOISJOLY.

Mais si ce papier tombait dans les mains de M. le Régent !...

DON JOSÉ.

Je réponds de tout... une écriture étrangère, inconnue... (Baissant la voix.) D'ailleurs, ne courons-nous pas les mêmes dangers ?... Ne signous-nous pas, demain soir, mon contrat de mariage avec votre jolie nièce ?...

BOISJOLY.

Silence, don José !... c'est un secret jusque-là... je n'en préviendrais ma nièce qu'au dernier moment .. pour ne pas lui donner le temps de la réflexion.

HÉLÈNE, accourant.

Mon oncle, mon oncle, j'ai une idée...

BOISJOLY.

Vous êtes bien heureuse, ma nièce !

HÉLÈNE.

Je veux revoir tout ce beau boulevard, à la nuit... illuminé... en sortant de la visite d'adieu que nous allons faire à mon couvent...

DON JOSÉ.

Impossible, Mademoiselle; c'est ici que chante, chaque soir, la belle Fanchonnette, entourée de tous les mugets de la cour... et vous comprenez...

HÉLÈNE.

Fanchonnette, dont on m'a tant parlé, que je brûle d'entendre!...

BOISJOLY.

Une petite capricieuse, qui ne veut chanter chez aucun grand seigneur... pas même chez moi, un millionnaire!... (Tumulte au fond.)

HÉLÈNE

Quel est ce bruit?...

BOISJOLY.

Une querelle!...

DON JOSÉ, qui est allé regarder à la porte à gauche

Oui, de jeunes mauvais sujets de ma connaissance, qui se disputent au jeu, chez Bancelin!

BOISJOLY, entraînant Hélène.

Venez, venez, ma nièce...

HÉLÈNE, sortant et montrant son oncle.

Oh! je le ramènerai ici, malgré lui; je l'ai mis dans ma tête. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

DON JOSÉ, GASTON, LE CHEVALIER, OFFICIERS.

(Le tumulte augmente dans le cabaret, et, sur une bruyante musique, on voit sortir Listenay, le Chevalier, les jeunes seigneurs et les jeunes officiers, des cartes à la main.)

CHŒUR ANIMÉ.

Messieurs, Messieurs, oui, c'est indigne,
J'ai fait banco !...

D'AUTRES.

Non, non, c'est nous !

D'AUTRES.

C'est moi, vous dis-je, et je le signe.

D'AUTRES.

Un démenti ! c'est fait de vous !...

TOUS, mettant l'épée à la main.

En garde ! allons, défendez-vous !

DON JOSÉ.

Messieurs, Messieurs, apaisez-vous !...

TOUS, plus irrités.

En garde ! allons défendez-vous !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FANCHONNETTE, paraissant par le fond.

FANCHONNETTE, au milieu des jeunes gens.

Et d'où vient donc ce grand courroux ?...

Au jeu toujours on se querelle...

Mes chers seigneurs, vous êtes fous !

LA FANCHONNETTE,

TOUS.

Fanchonnette!... que nous veut-elle?

FANCHONNETTE.

Je veux, mes brillants étourdis,
Empêcher que vos têtes folles
S'en aillent, pour quelques pistoles,
Risquer un autre bien sans prix!

AIR.

Jouer sa vie,
Quelle folie!
Quand l'avenir
Est le plaisir!
Quand à l'aurore,
A peine encore,
Naîtront pour vous
Des jours si doux!
Belle jeunesse,
Garde sans cesse
Tous tes beaux jours
Pour les amours!...

N'avez-vous plus à tromper quelque belle,

A faire enrager des maris,
A vous venger d'une infidèle,
A défendre votre pays?...
N'avez-vous pas la bonne mère
Dont vous êtes le seul trésor...
Peut-être une amante bien chère
Qui pleure et vous attend encor?...
Allons, allons, plus de courroux,
Vivez pour vous, vivez pour nous!

TOUS.

Elle a raison, nous étions sous...

Non, plus de querelle entre nous!...

(Ils remettent les épées aux fourreaux.)

FANCHONNETTE, reprenant le motif de l'air accompagné par les jeunes gens.

Jouer sa vie,
Quelle folie !
Quand l'avenir
Est le plaisir.
Belle jeunesse,
Garde sans cesse
Tous tes beaux jours
Pour les amours !

LES JEUNES SEIGNEURS

Jouer sa vie,
Quelle folie !
Quand l'avenir
Est le plaisir,
Avec ivresse
Gardons sans cesse
Tous nos beaux jours
Pour les amours !

FANCHONNETTE.

Croyez-moi, Messieurs, le plus beau coup de lansquenet ne vaut pas la vie d'un gentilhomme!...

LE CHEVALIER, riant.

Messieurs, Fanchonnette a prêché comme le père Pascal...

LA FANCHONNETTE,

FANCHONNETTE.

Qu'en savez-vous, chevalier?... vous n'allez jamais au sermon!...

DON JOSÉ.

Cette fille-là parle d'or!...

FANCHONNETTE.

C'est la langue que vous aimez le mieux, don José!...

LE CHEVALIER.

Messieurs, je propose vingt louis pour la leçon de morale de Fanchonnette.

FANCHONNETTE.

Donnez-les à mon laquais, chevalier; vous vous ruinez à payer toute la morale dont vous avez besoin.

GASTON, riant.

Allons, allons, Fanchonnette n'a pas fait ses griffes ce matin...

FANCHONNETTE.

C'est que j'ai à causer avec vous, Monsieur Gaston!

GASTON, à part.

Gare aux égratignures!...

LE CHEVALIER.

Retournons à table, Messieurs.... viens-tu, Listenay?...

GASTON.

Je vous suis dans l'instant!...

DON JOSÉ, à part.

Allons retrouver nos amis... et leur porter notre manifeste.

(Il s'éloigne par le fond à gauche.)

LE CHEVALIER ET LES JEUNES GENS, *rentrant gaîment.*
chez Bancelin.

A table! à table!

SCÈNE IX.

FANCHONNETTE, GASTON.

FANCHONNETTE.

Pardon de vous retenir, Monsieur Gaston,... mais je voudrais vous parler...

GASTON.

Bien volontiers, ma jolie prêcheuse...

FANCHONNETTE.

Oh! l'on prêche souvent dans le désert avec vous... Et dites-moi d'abord, Monsieur, qu'est-ce que vous avez fait depuis trois jours qu'on ne vous a rencontré nulle part?

GASTON, *avec embarras.*

Des visites... des rendez-vous!...

FANCHONNETTE.

Non, Monsieur, vous avez joué; car voilà deux nuits que vous n'êtes rentré chez vous...

GASTON, *riant.*

Ah! çà, mais c'est un lieutenant de police que cette fille-là!...

FANCHONNETTE.

C'est une amiè, Monsieur, qui vous en veut beaucoup, car vous l'avez trompée... Si j'étais votre maîtresse, passe encore!

GASTON.

Je t'ai trompée?...

FANCHONNETTE.

Ne m'aviez-vous pas promis de ne plus toucher une carte!.. de ne plus fréquenter des mauvais sujets... fi ! c'est indigne d'un officier... d'un gentilhomme !

GASTON, sévèrement.

Fanchonnette!...

FANCHONNETTE.

Oh! vous avez beau prendre vos grands airs, ça ne me fait pas peur! d'ailleurs, vous m'appartenez un peu, car, sans moi, ce vilain coup d'épée...

GASTON, avec sensibilité.

C'est vrai, c'est vrai... aussi, vois-tu, j'ai pour toi l'amitié d'un frère, et, si j'étais riche, si mon oncle ne m'avait pas dépouillé pour son aventurière...

FANCHONNETTE.

Eh bien, Monsieur?..

GASTON.

Eh bien! je ne te laisserais pas faire un jour de plus ton singulier métier...

FANCHONNETTE.

Par exemple! qu'est-ce qu'il a donc de si mauvais, mon métier?... j'ai une jolie voix, à ce qu'on dit... je chante!... je chante comme les oiseaux des bois, en plein air et en liberté... je gagne de l'or en honnête fille.... tout le monde m'écoute et je n'écoute personne!.. ça ne vaut-il pas mieux que de passer ses jours et ses nuits

autour d'un tapis vert... à faire sa cour à la dame de pique ou à la dame de cœur, qui se moquent de vous ?

GASTON.

Je t'en réponds...

FANCHONNETTE.

Vous voyez, Monsieur, que mon état vaut mieux que le vôtre!...

GASTON.

Aussi, mon enfant, je vais en finir avec cette vie-là... je ne jouerai plus... j'ai donné ma démission d'officier, et je pars, aujourd'hui même, pour les colonies, pour la Havane!...

FANCHONNETTE, vivement.

Ah! mon Dieu!... et qu'est-ce que vous allez faire là ?

GASTON.

Retrouver une tante, une excellente parente, qui, depuis ma ruine, est ma seule Providence en ce monde!...

FANCHONNETTE.

Vous ne m'en avez jamais parlé...

GASTON.

Je n'en parle à personne, car c'est un roman si étrange...

FANCHONNETTE.

Ah! contez-moi cela... j'aime tant les romans!... quelle est cette vieille tante?..

GASTON.

Une sœur de mon père, dont le nom m'était à peine connu!... une Listenay, qui s'était, il y a quelque cin-

quante ans, mésalliée en épousant un armateur espagnol, nommé Antonio Mendoza... Il paraît que la digne femme apprit dans son île qu'elle avait un neveu déshérité, car, depuis cette époque, je reçois, chaque mois, une somme de cent pistoles... et quelques autres envois encore dans mes moments de détresse...

FANCHONNETTE.

Quand vous avez perdu au jeu?...

GASTON.

Précisément.... et avec un à-propos admirable... mais, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est la manière dont m'arrive les bienfaits de ma tante!...

FANCHONNETTE.

Par la poste?...

GASTON.

Allons donc ! une tante sorcière!... qui devine à mille lieues d'ici l'état du coffre-fort de son neveu!... si c'était à dos d'hippogriffe ou de dragon, je ne dis pas... mais c'est presque aussi surprenant!... Figure-toi qu'à chaque fin de mois, ou dans les mauvais jours, je vois apparaître un bon vieillard, gros, gras et gris-pommelé, muet comme la tombe... ou qui ne parle que par monosyllabes... et me remet les fonds dont j'ai besoin.

FANCHONNETTE.

C'est merveilleux!...

GASTON.

Aussi, ne sachant quel nom donner à cet ange mystérieux de mes finances... je l'ai appelé le père Bonheur!

FANCHONNETTE.

Et d'où vient-il ?...

GASTON.

De là-haut sans doute, car ce météore apparaît toujours, comme l'arc-en-ciel, après les orages du lansquenet ou du pharaon.

FANCHONNETTE.

Et c'est pour retrouver cette tante providentielle que vous allez partir... quitter vos amis ?...

GASTON.

Ce matin même, et dès que j'aurai déjeuné...

(Il va pour entrer chez Bancelin).

FANCHONNETTE, le retenant en joignant les mains.

Monsieur Gaston, je vous en prie, ne rentrez pas dans cette maison !...

GASTON, gaîment.

Mais, mon enfant, je suis à jeun ! et ma vertu future ne va pas jusqu'au jeûne et à l'abstinence !...

FANCHONNETTE, avec embarras.

Eh bien ! moi non plus, je n'ai encore rien pris d'aujourd'hui... et si j'osais...

GASTON.

Quoi donc ?...

FANCHONNETTE.

Je vous demanderais de déjeuner avec moi, là, sous cette tonnelle !... tous deux, en tête à tête... comme autrefois... comme au bon temps !... quand vous étiez si malade !...

GASTON, gaîment.

Elle appelle ça le bon temps !... Ma foi, je le veux bien... (A part.) Un prince et une chanteuse en plein-vent, déjeuner ensemble !... ça ne se voit que dans les contes de fées... (Appelant.) Holà ! quelqu'un !... servez-nous sous cette tonnelle...

(Un garçon paraît et dépose un plateau garni sur une petite table, à gauche, devant la maison.)

DUO.

GASTON ET FANCHONNETTE, ensemble.

Ah ! le joli repas
 Sous la verte tonnelle !
 Pour l'amitié fidèle
 Quel repas
 Plein d'appas !...

FANCHONNETTE.

Aux jours de la souffrance,
 On déjeunait ainsi...

GASTON.

Et par la confiance
 On était réuni !...

FANCHONNETTE.

Le repas était mince
 A mon simple couvert !

GASTON, gaîment.

Un vrai repas de prince...

FANCHONNETTE, riant.

De prince... sans dessert !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GASTON, FANCHONNETTE.

Ah! le joli repas
 Sous la verte tonnelle!
 Pour l'amitié fidèle
 Quel repas
 Plein d'appas!...

GASTON, tirant un jeu de cartes de sa poche et l'examinant, à part.

Je crois que je serais en veine...

FANCHONNETTE, qui a surpris ce mouvement.

Ah! Monsieur Gaston, quelle peine!
 Quoi! des cartes sur vous!...

GASTON.

Les cartes qu'à la main
 Je tenais, tout à l'heure, en quittant Bancelin.

FANCHONNETTE, les prenant.

Donnez-les-moi, je suis un peu sorcière...
 Je vas vous dire votre sort!...

GASTON, riant.

Bien volontiers...

FANCHONNETTE, plaçant les cartes sur la table.

Je vous prédis d'abord
 Beaucoup d'argent...

GASTON, riant et frappant sur son gousset.

C'est possible, ma chère,

Mais, assurément,
 Ce n'est pas en ce moment...

FANCHONNETTE, continuant son jeu.

Du trèfle! c'est certain... du cœur! quelqu'un vous aime!..

LA FANCHONNETTE,

GASTON, avec joie.

Ah! si je le savais!...

FANCHONNETTE.

En seriez-vous heureux?

GASTON.

J'en serais ravi!...

FANCHONNETTE, à part.

Moi de même!...

GASTON.

On ne m'a rien prédit de mieux...

ENSEMBLE.

Sorcellerie,
 Douce magie,
 Donne à mon cœur
 Plaisir, bonheur!
 Prédis sans cesse
 Amour, tendresse;
 Fais des heureux,
 Car tu le peux!

GASTON, à Fanchonnette, riant.

Et tu dis donc que l'on m'adore?

FANCHONNETTE, vivement.

Non! non, je n'ai pas dit cela!

GASTON, se reprenant.

Que l'on m'aime?...

FANCHONNETTE.

Mais c'est déjà

Très-gentil!...

GASTON, riant.

Cent fois plus encore
Que je ne mérite...

FANCHONNETTE.

Oui dà,

Vous avez bien raison...

(Faisant les cartes.)

Du pique!

C'est constance...

GASTON.

Mais je m'en pique !...

Et, maintenant, dis-moi le nom...

De celle qui m'aime !...

FANCHONNETTE, vivement.

Non, non...

GASTON, riant, montrant le jeu.

Les cartes ne peuvent le taire,

Et tu dois le découvrir là...

FANCHONNETTE, brouillant le jeu, avec émotion.

Je n'y vois rien...

GASTON, riant,

Une sorcière !...

FANCHONNETTE.

Mon art ne va pas jusque-là...

GASTON, FANCHONNETTE, ensemble.

Sorcellerie,

Douce magie,

Donne à mon cœur

Plaisir, bonheur!

Prédis sans cesse
 Amour, tendresse ;
 Fais des heureux,
 Car tu le peux !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, puis UN VIEILLARD.

LE CHEVALIER, paraissant au balcon de Bancelin, et appelant.

Eh bien !... Listenay !... viens-tu ?... nous t'attendons... (Il disparaît.)

GASTON.

Ah ! mon Dieu ! cette revanche au pharaon que j'avais oubliée !

FANCHONNETTE, avec fermeté.

Non, Monsieur, non, vous n'irez pas retrouver ces mauvais sujets-là !...

GASTON.

Impossible de refuser, mon enfant... j'ai joué sur parole... j'ai perdu, il faut que je me rattrape... et, à moins que le père Bonheur ne me tombe de quelque étoile... (Musique à l'orchestre.)

UN VIEILLARD, paraissant au fond et appelant.

Pst ! pst !

GASTON, sans se détourner d'abord, et comme fasciné.

Oh ! mon Dieu !

FANCHONNETTE.

Qu'avez-vous ?...

GASTON.

C'est lui, c'est lui!... J'ai reconnu son signal!... (Le montrant à Fanchonnette.) Tiens, regarde... le voilà!...

FANCHONNETTE.

Quoi, ce bon vieux si laid?...

GASTON.

Un coffre-fort n'est jamais laid que quand il est vide, mon enfant... et celui-là est toujours plein!...

LE VIEILLARD, qui s'est approché de Gaston.

Argent!

GASTON.

Pour qui?

LE VIEILLARD.

Vous!

GASTON.

Qui me l'envoie?

LE VIEILLARD.

Tante.

GASTON.

Pourquoi faire?

LE VIEILLARD.

Payer...

GASTON.

Ma dette de jeu?

LE VIEILLARD.

Oui...

GASTON.

Tu sais donc ce que je dois?

LE VIEILLARD, lui donnant des billets de caisse.

Voyez...

GASTON.

Trois mille livres!... on n'a pas idée de ça... ce brave homme-là devait être caché sous le tapis vert.

FANCHONNETTE, au vieillard.

Ah ! mon Dieu ! comme il a l'air fatigué, ce bon père Bonheur!... (Elle l'amène près de la table à gauche.)

GASTON.

Parbleu... un esprit errant... toujours sur le chemin de la Havane à Paris... si tu crois.....

FANCHONNETTE, faisant asseoir le vieillard.

Venez vous reposer... dites donc, Monsieur Bonheur, vous qui savez tout... vous savez que M. Gaston veut nous quitter?...

LE VIEILLARD, assis.

Oui...

FANCHONNETTE.

Qu'il va partir ?

LE VIEILLARD.

Non...

GASTON.

Et qui m'en empêchera?...

LE VIEILLARD.

Moi!...

GASTON.

Et comment cela !...

LE VIEILLARD.

Chut!...

GASTON.

Chut! voilà son dernier mot quand il ne veut pas s'expliquer... Mais je partirai!... j'irai retrouver sa généreuse maîtresse... je me ferai colon... planteur... que sais-je?... plutôt que de traîner davantage ici une vie oisive et misérable...

LE VIEILLARD, l'écoutant et d'un air approbatif.

Bon!...

FANCHONNETTE, hésitant, à Gaston.

Mais, pourtant... si vous êtes amoureux, comme vous le dites?...

GASTON.

Amoureux fou... d'une jeune fille charmante.

FANCHONNETTE, à part.

Ah! mon Dieu!...

GASTON,

Dont j'ai fait la connaissance au fond d'un étang... comme un Triton!...

FANCHONNETTE, à part, chancelant.

Que dit-il!...

GASTON.

La nièce d'un banquier richissime... le successeur de Samuel Bernard, M. Boisjoly!... Un jour, en me promenant à Versailles, je vois une légère embarcation, chargée de femmes, parcourir l'étang des Suisses! Le bateau chavire... une des femmes tombe à l'eau... je me précipite et je la sauve!...

FANCHONNETTE, très troublée.

Et elle vous aime?

GASTON.

Elle ne me connaît même pas, car, en la voyant revenir à elle, je m'éloignai pour échapper à sa reconnaissance... et, en apprenant, depuis, qui elle était, en songeant que je ne pouvais jamais aspirer à sa main, j'ai juré de ne plus la revoir... puis, de désespoir, j'ai joué, j'ai perdu, j'ai fait mille folies...

FANCHONNETTE, avec effort.

Ah ! c'est pour cela... mais, avec votre nom... votre rang...

GASTON.

Un pauvre sous-lieutenant!... si j'étais colonel de mon régiment, je ne dis pas... un beau régiment, ma foi, qui est à vendre...

FANCHONNETTE.

Le colonel est mort à l'armée?...

GASTON.

Il est mort en nourrice ! il avait un an et tétait encore!...

FANCHONNETTE.

Ça vaut donc bien de l'argent, un régiment ?

GASTON.

Deux cent mille livres...

LE VIEILLARD.

Cher!...

GASTON.

Deux cent mille fois trop cher... et c'est dommage, car je demanderais la main de celle que j'aime et je de-

viendrais le colonel le plus vertueux de l'armée... et, tenez.... rien que le souvenir de ma charmante naïade, ça m'inspire une bonne résolution.

FANCHONNETTE.

Laquelle?...

GASTON.

Payer mes dettes de jeu, et renoncer aux cartes pour la vie...

FANCHONNETTE, d'un air défiant.

Serment de joueur!...

GASTON.

Serment de gentilhomme, car je te donne ma parole, et je la tiendrai!...

LE VIEILLARD, approuvant.

Bien!... Bien!... (Il s'éloigne par la droite.)

GASTON, le montrant en riant.

Le plaisir de ma conversion l'a rendu bavard... il a dit deux mots!!... au revoir, père Bonheur!... (A Fanchonnette.) Attends-moi, je reviens te faire mes adieux!...

(Il entre chez Bancelin.)

SCÈNE XI.

FANCHONNETTE, seule, avec une vive émotion.

Il aime!... il aime une jeune fille, belle, riche!... digne de lui!... et c'est lui qui me l'apprend.... en riant... avec insouciance!... Eh, bien! tant mieux, ça me donnera du courage!... chaque jour, mon amitié devenait... autre

chose... il m'arrête à temps... je dormais...il m'a réveillée !...

MÉLODIE.

Allons, allons, mon cœur, silence !

Tais-toi !

Tais-toi !

Songe à son rang, à sa naissance,

Et cache surtout ta souffrance,

Tes battements et ton émoi...

Tais-toi !

Tais-toi !

2^e Couplet.

Allons, allons, mon cœur, silence !

Tais-toi !

Tais-toi !

Pour une autre naît l'espérance...

A toi les regrets et l'absence....

Mon pauvre cœur, telle est ta loi...

Tais-toi !

Tais-toi !

SCÈNE XII.

FANCHONNETTE , CANDIDE.

CANDIDE , accourant.

Ah ! vous voilà, Mademoiselle... je vous trouve enfin, et ce n'est pas sans peine !

FANCHONNETTE.

C'est que tu as mal cherché...

CANDIDE.

Mais j'ai fouillé tout Paris, Fanchonnette ; tous les endroits où vous gazouillez d'ordinaire... le Palais-Royal, la foire Saint-Germain, la foire Saint-Laurent... c'est-à-dire que les coureurs de M. le Régent sont des tortues auprès de moi.

FANCHONNETTE, avec distraction.

Que me voulais-tu ?

CANDIDE.

Toujours la même chose... vous dire que je vous aime encore plus aujourd'hui qu'hier, que ce sera encore plus fort demain !... Et vous savez que ça dure comme ça depuis plus d'une année...

FANCHONNETTE.

Oui, oui, je le sais, mon pauvre Candide...

CANDIDE.

C'est déjà ça... Et je venais vous annoncer ensuite que si mes affaires vont longtemps comme ce matin, je serai bientôt en état de mettre ma fortune à vos pieds...

FANCHONNETTE.

Ta fortune!...

CANDIDE.

Cinquante pistoles, gagnées, ce matin, à la pointe de ma plume... Il est vrai que j'étais en verve... Je venais de faire pour vous le plus bel acrostiche... (Déclamant.)

« Phébus se lève et sur ma lyre .. »

FANCHONNETTE, l'arrêtant.

C'est bien, c'est bien ! tu me réciteras ça plus tard.

CANDIDE, présentant ses vers.

Mais je peux vous le donner tout de suite...

FANCHONNETTE, le prenant avec distraction.

Donne donc... je le lirai ce soir en m'endormant.

CANDIDE.

C'est cela... ça vous fera rêver de l'auteur!...

GASTON, appelant de la maison, à gauche.

Fanchonnette ! Fanchonnette !...

FANCHONNETTE.

C'est lui!... c'est sa voix!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Ah! mon enfant!... tout à l'heure, comme j'étais au balcon de Bancelin, je l'ai aperçue qui venait de ce côté...

FANCHONNETTE.

Qui cela?

GASTON.

Elle!... celle que j'adore,... accompagnée de son oncle, M. Boisjoly... (Il va regarder au fond.) Les voici !

FANCHONNETTE, à part, avec un soupir.

Comme il l'aime!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HÉLÈNE, BOISJOLY, donnant le bras à Hélène.

BOISJOLY, à Hélène.

Venez, ma nièce... gagnons notre voiture.

HÉLÈNE.

Puisque vous le voulez, mon oncle... (À part, apercevant Gaston, jetant un cri.) Ah ! mon Dieu !

BOISJOLY.

Que vous arrive-t-il ?...

HÉLÈNE, regardant Gaston.

Je ne sais... une douleur !... un faux pas... je crois !...

GASTON, avançant une chaise, près de la tonnelle, à gauche.

Si Mademoiselle voulait s'asseoir ?...

HÉLÈNE.

Bien volontiers, Monsieur...

FANCHONNETTE, bas à Gaston.

Je crois que le faux pas est à votre intention...

GASTON, de même.

Je n'ose l'espérer...

FANCHONNETTE, de même.

Et moi, j'en suis sûre... Elle vous connaît donc ?

GASTON.

De vue peut-être...

FANCHONNETTE.

Et elle ne sait pas que vous êtes son sauveur ?

GASTON.

Non...

FANCHONNETTE.

Il faut le lui apprendre.

GASTON.

Comment?

FANCHONNETTE.

Je m'en charge... (A part.) Allons, du courage, Fanchonnette... fais encore cela pour lui...

BOISJOLY, apercevant Fanchonnette.

Eh! c'est la fauvette de nos boulevards!... la jolie Fanchonnette!

FANCHONNETTE.

Votre servante, Monsieur Boisjoly!...

HÉLENE, vivement.

Fanchonnette! dont je parlais ce matin, que j'ai tant envie d'entendre!...

BOISJOLY.

Voyons, ma belle sirène... cent louis si tu veux chanter chez moi, demain au soir, dans la fête que je donne à tout Paris.

FANCHONNETTE.

Tout Paris peut m'entendre dans Paris, Monsieur Boisjoly... Mais les oiseaux de mon espèce n'ont plus de voix dès qu'ils sont en cage... Je ne chante chez personne, excepté chez M. le Régent.

CANDIDE, avec importance.

Voilà comme nous sommes!...

HÉLÈNE.

Ah ! Mademoiselle, j'aurais été si heureuse de vous applaudir!...

FANCHONNETTE.

Qu'à cela ne tienne, ma belle demoiselle... Vous m'entendrez ici, sur mon théâtre à moi, en plein air, et en bonne compagnie, je m'en flatte... (Montrant Gaston) avec M. le prince de Listenay...

HÉLÈNE, à part.

Un prince!...

BOISJOLY.

Un prince!... (Le saluant.) Monseigneur... (A Hélène.) Dès qu'il y a un prince, ça ne compromet pas.

QUINTETTE.

FANCHONNETTE.

C'est un fabliau du vieux temps,
Du vieux temps de l'amour fidèle,
Où l'on n'adorait qu'une belle,
Où les amants étaient constants!...

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

Ah! l'heureux temps!

GASTON.

Ah! l'heureux temps!

CANDIDE.

Ah! le bon temps!

LA FANCHONNETTE,

FANCHONNETTE.

FABLIAU.

Pour une châtelaine,
 Belle comme le jour,
 Un page de la reine,
 Brûlait d'un pur amour.
 Mais son ardente flamme,
 Il la taisait !

Ah ! plaignez la pauvre âme
 Qui tant souffrait !

Pour celle que son cœur aimait,
 Las ! sans rien dire, il se mourait !...

(Changeant tout à coup de ton et regardant tour à tour Hélène et Gaston.)

Ces cœurs, dignes qu'on les adore...
 En y mettant un peu de soin,
 On pourrait en trouver encore...
 Peut-être sans chercher bien loin ;
 Il n'est pas besoin
 De chercher bien loin !

HÉLÈNE, à part, regardant Gaston avec émotion.
 Que dit-elle ?...

GASTON, à demi-voix, à Fanchonnette.

Merci, merci ! mais elle ignore
 Que c'est Gaston qui la sauva !

FANCHONNETTE, bas à Gaston,
 Patience ! on le lui dira.

2^e couplet.

Sur sa blanche haquenée,
 La Dame chevauchait,,.

Tout à coup, entraînée

A travers la forêt...

Dans le torrent rapide

Elle tomba !

Mais un bras intrépide

L'en arracha !...

Et quand Berthe se ranima,

Le sauveur discret se cacha...

(Regardant Hélène et Gaston.)

Ces cœurs, dignes qu'on les adore,

En y mettant un peu de soin,

On pourrait en trouver encore...

Peut-être sans chercher bien loin !

Il n'est pas besoin

De chercher bien loin !

(Elle passe à côté de Boisjoly, dont elle occupe l'attention. Les deux jeunes gens se trouvent l'un près de l'autre.)

HÉLÈNE, vivement à Gaston, à demi-voix.

Ah ! si j'ai bien compris... à ma reconnaissance

Pourquoi, Monsieur, échapper si longtemps ?

(Elle lui tend la main.)

GASTON, avec amour.

C'est trop peu de mon existence,

Pour payer de si doux instants !

BOISJOLY, riant à Fanchonnette, en revenant près d'Hélène.

Je le soutiens, mon adorable,

Ton amant... si discret... c'est fort invraisemblable !...

FANCHONNETTE, à Hélène.

La noble dame que voilà

Est-elle de cet avis-là ?

LA FANCHONNETTE,

HÉLÈNE, vivement.

Oh ! non, ma belle Fanchonnette !
 Je crois avec vous,
 Au refrain si doux
 De la chansonnette !

(Regardant Gaston.)

Ces cœurs dignes qu'on les adore...
 En y mettant un peu de soin,
 Oui, l'on peut en trouver encore,
 Et cela, sans chercher bien loin ;
 Il n'est pas besoin
 De chercher bien loin !

GASTON, regardant Hélène avec bonheur.

Ces cœurs dignes qu'on les adore... etc.

FANCHONNETTE.

Ces cœurs dignes qu'on les adore... etc.

CANDIDE, avec une sensibilité comique, en se désignant lui-même.
 Ces cœurs dignes qu'on les adore... etc.

BOISJOLY, riant.

Ces cœurs dignes qu'on les adore,
 Et qu'on cherche avec tant de soin,
 Je doute qu'on en trouve encore
 En Chine... et même bien plus loin ;
 On aurait besoin
 D'aller bien plus loin !

HÉLÈNE, à Fanchonnette.

Merci, Mademoiselle, du plaisir que vous m'avez fait...
 mais je n'ose vous présenter ma modeste offrande...

FANCHONNETTE, avec regret. {

De l'argent !...

HÉLÈNE.

Non pas... un simple souvenir...

(Elle lui donne une bague qu'elle a tirée de son doigt.)

FANCHONNETTE.

Quant à cela, j'accepte... (Bas à Gaston.) J'accepte pour vous, beau paladin... (Elle lui donne la bague.)

GASTON, de même, la prenant.

Ah! ma chère Fanchonnette... que tu es bonne!

FANCHONNETTE.

Et maintenant, adieu, mes beaux seigneurs, voilà l'heure de ma recette!... Fanchonnette se doit à son public!... (A Gaston, en sortant, et montrant Hélène.) Vous voyez bien, Monsieur, que mon métier est bon à quelque chose!... (Elle sort suivie de Candide.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, excepté FANCHONNETTE et CANDIDE.

BOISJOLY, à Gaston.

J'espère, Monsieur le prince, que vous me ferez l'honneur d'assister, demain soir, à la brillante fête que je donne... Tout le monde y sera noble..., excepté moi...

GASTON, avec tristesse.

Impossible, Monsieur; demain je serai loin de Paris... je me rends à la Havane...

HÉLÈNE, à part.

O ciel!

GASTON, indiquant la porte du restaurant de Bancelin, qui s'ouvre.

Et voilà mes camarades qui viennent sans doute me faire leurs adieux !...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, LES JEUNES OFFICIERS
amis de Listenay, sortant tumultueusement de chez Bancelin ; en-
suite LE VIEILLARD.

TOUS.

Vive Gaston !... vive notre colonel !

GASTON.

Que dites-vous ?...

FINAL.

LE CHEVALIER ET TOUS LES OFFICIERS, entourant Gaston.

Honneur ! honneur au nouveau colonel !

Battez, tambours ! sonnez, trompette !

Que tout le régiment s'apprête

A le fêter à votre appel !...

GASTON, aux officiers.

Quelle est cette plaisanterie ?....

LE CHEVALIER,

Notre colonel est nommé !

GASTON, avec humeur.

Vous voulez rire, je parie ?...

CHOEUR.

C'est toi, Gaston !... toi, de nous tous aimé...

Gaston de Listenay !...

HÉLÈNE avec joie, à part.

Lui, lui !

GASTON, avec incrédulité.

Quelle folie!...

LE CHEVALIER DE SOYECOURT, à Gaston.

Rien n'est plus sûr, et notre régiment
Vient, en ton nom, d'être acheté comptant!

GASTON.

Et comment le sait-on?...

TOUS.

Par monsieur le Régent!

REPRISE DU CHŒUR.

Honneur, honneur au nouveau colonel!

Battez, tambours! sonnez, trompette!

Que tout le régiment s'apprête

A le fêter à votre appel!

GASTON, parlant sur la musique qui continue à l'orchestre.

Qu'entends-je!... tout cela n'est-il pas un rêve?... tout
cela serait-il vrai?...

LE VIEILLARD, paraissant tout à coup aux côtés de Gaston

Vrai!

GASTON.

Quoi, ce régiment?

LE VIEILLARD.

Acheté...

GASTON.

Mais par qui?... par qui?...

LE VIEILLARD.

Tante!

GASTON.

Je suis colonel!

LE VIEILLARD.

Colonel !

GASTON.

Et j'ai mon brevet !...

LE VIEILLARD, le lui donnant.

Voilà !...

GASTON, ému.

Mais cette tante est donc mon bon génie ?

LE VIEILLARD.

Oui !

GASTON.

Et ne la verrai-je donc jamais ?...

LE VIEILLARD.

Jamais ! (Il disparaît rapidement.)

GASTON.

Allons, le voilà parti !... disparu selon son habitude !...

(Avec joie.) Mais le brevet me reste... et avec un beau régiment !... Ah ! mes amis, mes camarades... (A Hélène.)

Mademoiselle, pardon... je suis fou de joie !...

COUPLETS.

Colonel !... je suis colonel !
 Il faut enfin le reconnaître ,
 Amis, dans ce jour solennel !
 Ah ! vous me verrez digne d'être
 Colonel,
 Votre colonel !...

2^e Couplet.

Colonel ! je suis colonel !
 A tout ici, je puis prétendre,

(Regardant Hélène.)

Même au bonheur qui vient du Ciel
Et que l'amour seul sait comprendre...

Colonel !

Je suis colonel !!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FANCHONNETTE précédée de CANDIDE et suivie de laquais portant des torches. Les marchands et le peuple de la première scène font irruption de tous côtés; les forains et les bateleurs reparaissent sur leurs tréteaux qui s'illuminent.

CANDIDE.

Place à la belle Fanchonnette,
A la reine de la chanson !

TOUS.

C'est la reine de la chanson !

GASTON, courant à Fanchonnette,

Mon enfant, ma joie est complète !...

(Montrant les officiers.)

Je suis colonel !...

FANCHONNETTE.

Allons donc !

Mes cartes ont toujours raison !...

GASTON, à Boisjoly.

J'accepte pour demain votre invitation...

FANCHONNETTE, à Boisjoly.

J'accepte aussi...

LA FANCHONNETTE,

TOUS.

Quel plaisir!...

FANCHONNETTE, à demi-voix à Gaston.

Car je croi

Que vous aurez besoin de moi!...

GASTON, de même à Fanchonnette.

Que dis-tu?

FANCHONNETTE, de même.

Pas un mot!... vous saurez tout demain...

(A part.)

Sans moi, pour lui, pas d'amour, pas d'hymen!...

BOISJOLY, à Fanchonnette.

Ainsi, tu chanteras chez moi?...

FANCHONNETTE.

Je le promets!...

Et puisqu'il faut que l'oiseau chante

Dans vos hôtels, dans vos palais,

Il vous donnera, je m'en vante,

De bons coups de bec... en couplets!...

CHANSON.

Grands seigneurs, dont la noblesse

Est la seule qualité,

Parvenus, dont la richesse

Fait mieux voir la nullité...

Ah! ah! la Fanchonnette.

Vous chansonnera

Larirette!

Ah! ah! la Fanchonnette

Vous chansonnera

Larira!

2^e Couplet.

(Regardant Boisjoly.)

Toi, financier ridicule,
 Qui veux allonger ton nom
 Avec une particule
 Et le titre de baron...

Ah! ah! la Fanchonnette

Te chançonnera

Larirette!

Ah! ah! la Fanchonnette

Te chançonnera

Larira!

CHŒUR.

Ah! ah! la Fanchonnette

Te chançonnera,

Larira!...

FANCHONNETTE.

3^e Couplet.

Vous, sur le haut de l'échelle,
 Qui faites tant d'embarras,
 Sans donner une parcelle
 Au pauvre qui pleure en bas...

Ah! ah! la Fanchonnette

Vous chançonnera

Larirette!

Ah! ah! la Fanchonnette

Vous chançonnera

Larira!...

CHŒUR.

Ah! ah! la Fanchonnette!...

Vous chansonnera

Larira!...

(Pour écouter Fanchonnette, les gens du peuple et les marchands sont montés sur des bancs ; ils élèvent leurs chapeaux en l'air en criant : Vive la Fanchonnette ! — Sur la reprise du chœur, Boisjoly emmène sa nièce, que Gaston regarde avec amour. Fanchonnette, accompagnée de Candide, sort suivie de ses laquais, et passe au milieu du peuple, qui la salue encore de ses acclamations.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

L'HOTEL BOISJOLY.

Le théâtre représente un riche salon. — Au fond, une vaste galerie ornée de fleurs, avec fenêtres donnant sur le jardin du Palais-Royal. — A gauche, croisée et balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, seule, assise devant un guéridon sur lequel est une corbeille. — Avec tristesse :

Une corbeille!.. des présents!.. des bijoux!.. ah! je ne veux seulement pas les regarder... ils ne viennent pas de lui!...

SCÈNE II.

HÉLÈNE, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Monsieur le prince de Listenay, colonel au Royal-Champagne!..

HÉLÈNE, se levant vivement, avec émotion.

C'est lui!.. mon sauveur!..

SCÈNE III.

HÉLÈNE, GASTON, en riche uniforme.

GASTON.

Daignez me pardonner, Mademoiselle, mon empressement à me rendre à l'invitation de Monsieur Boisjoly... mais je tenais à reconnaître aussi l'honneur qu'il m'avait fait...

HÉLÈNE.

Vous êtes tout pardonné, Monsieur le colonel !

GASTON.

Et puis, s'il faut tout vous dire, après avoir été assez heureux pour vous retrouver...

HÉLÈNE.

Mais je ne crois pas, Monsieur, que vous m'ayez beaucoup cherchée...

GASTON.

C'est vrai, Mademoiselle...

HÉLÈNE, piquée.

Voilà de la franchise au moins... mais, après le service que vous m'avez rendu... moi, dont vous avez sauvé la vie...

GASTON.

Faut-il vous l'avouer, Mademoiselle... j'avais peur de vous...

HÉLÈNE.

Peur de moi!..

GASTON.

Peur de contempler encore ces traits charmants, que quelques instants avaient suffi pour graver dans mon cœur...

HÉLÈNE.

Un colonel devrait être plus brave!...

GASTON.

D'abord, Mademoiselle, je n'avais pas encore ce grade... et mon courage n'eût servi qu'à me rendre plus malheureux, car tout m'éloignait de vous... Et, pourtant, parfois, je faisais un si beau rêve...

HÉLÈNE.

Et ce rêve me montrait reconnaissante envers vous, n'est-ce pas, colonel?..

GASTON.

Jugez-en vous-même, Mademoiselle...

ROMANCE.

1^{er} Couplet.

Chaque nuit, je voyais en songe
 Un ange, au regard enchanteur,
 Qui me disait... divin mensonge!...
 < Attends-moi, je suis le bonheur!
 > De ton cœur bannis la souffrance,
 > Par l'absence il fut éprouvé;
 > L'amour t'en doit la récompense. >
 — Ah! répondez, ai-je rêvé?
 Ai-je rêvé?

2^e Couplet.

A cet ange plein d'innocence,

Je jurais éternel amour,
 Et lui répondait : « Confiance !
 » Va, nous serons heureux un jour...
 » Ce jour, puisque tu m'as revue ,
 » Ne le crois-tu pas arrivé...
 » Quand je suis là, tremblante, émue !.. »
 — Ah ! répondez, ai-je rêvé ?
 Ai-je rêvé ?

HÉLENE, avec embarras.

Certainement, il y a bien un peu de vrai dans ce songe-là.

GASTON, avec joie..

Qu'entends-je!...

HÉLENE.

Mais quand on croit aux bons anges, on ne se contente pas d'en rêver, on les prie, on les implore... de près...

GASTON, vivement.

Et mon bon ange m'aurait écouté?..

HÉLENE, tristement.

Mais pourquoi avez-vous tant tardé à vous présenter à mon oncle?..

GASTON, avec crainte.

N'est-il pas encore temps?...

HÉLENE.

Non, Monsieur, il est trop tard... car mon oncle m'a déclaré, ce matin même, que j'allais épouser un grand seigneur espagnol ! don José... son ami!..

GASTON, avec colère.

Don José!.. ah! mon instinct ne me trompait pas, quand il me disait de le haïr!

HÉLÈNE, pleurant presque.

Aussi, c'est votre faute; il fallait venir plus tôt... car enfin, Monsieur, les gens qui sauvent les pauvres naufragés ont droit à une récompense...

GASTON.

Et cette récompense?

HÉLÈNE, lui tendant la main, en baissant les yeux.

La voilà...

GASTON.

Ah! c'est à en devenir fou de joie et de désespoir!.. hier encore, Mademoiselle, je n'aurais osé prétendre à un tel bonheur!... Tandis qu'aujourd'hui!.. Et ce fatal mariage doit se faire bientôt?..:

HÉLÈNE.

Dès ce soir... mon oncle donne une grande fête pour la signature du contrat...

GASTON.

Que faire, mon Dieu?... et ma Providence qui demeure à deux mille lieues de moi... aussi, que diable, quand on protège les gens, quand on fait profession de veiller sur eux, on ne va pas se loger au bout du monde...

HÉLÈNE.

Silence, colonel!... voici mon oncle...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOISJOLY, en splendide toilette, VALETS.

BOISJOLY, au fond.

Bien!.. très bien!.. allumez partout... Que ce soit brillant, éblouissant!... quand on a l'honneur de recevoir la première noblesse de France... Ah! Larose... Jasmin... Lapierre!... (Des valets l'entourent.) A-t-on prévenu pour ce soir les danseuses de l'Opéra?... Je veux que la fête commence par là!... Le pas des Dryades et des Hamadryades que l'on a exécuté chez M. le duc du Maine!... MM. Bouret et La Popelinière en sécheront de dépit!... Allez, mes laquais!... sortez, mes laquais!...

(Les valets sortent.)

GASTON, saluant.

Permettez-moi, Monsieur...

BOISJOLY.

Que vois-je!... Vous ici, mon prince!... l'un des premiers arrivés dans mon hôtel, dans l'hôtel d'un pauvre millionnaire!... et je n'étais pas là pour vous recevoir!...

GASTON.

Mademoiselle votre nièce a bien voulu s'en charger, Monsieur de Boisjoly...

BOISJOLY.

Certainement... ma nièce est fort gentille... mais enfin, une enfant!... ça ne sait pas son monde... ça ne connaît pas ce qu'on doit au rang... à la naissance... à un

prince... à un grand prince... Asseyez-vous donc, je vous prie?...

GASTON.

Merci... merci... je ne puis rester ici que quelques instants...

BOISJOLY.

Qu'entends-je! Mais vous reviendrez pour la brillante fête que je donne ce soir... une illustration comme vous dans un salon... on ne s'en prive pas, quand on la tient... car j'adore la noblesse, mon prince, parce que la noblesse... voyez-vous, c'est... la noblesse... et ça dit tout!

GASTON.

Assurément; mais la fortune a bien aussi son mérite!...

BOISJOLY.

La fortune!... fi!... pouah!... la fortune, ça se gagne... tandis que la naissance...

GASTON, souriant.

On a ça tout seul...

BOISJOLY.

Et puis ça se transmet... Et voilà pourquoi je marie ma nièce à mon noble ami don José d'Apuntador, qui descend en ligne directe du grand Abdérame, un roi maure très distingué!...

HÉLÈNE.

Mais en êtes-vous bien sûr, mon oncle?...

BOISJOLY.

J'ai vu les titres de famille... en arabe... Je ne lis pas l'arabe, mais les parchemins ont au moins deux mille

ans, tant ils sont jaunis!... ce qui ne m'a laissé aucun doute!...

GASTON, à Boisjoly.

Ainsi, le mariage de mademoiselle votre nièce est définitivement arrêté?...

BOISJOLY.

Irrévocablement, mon prince...

HÉLÈNE, à Gaston, à demi-voix.

Plus d'espoir!...

GASTON, de même, avec résolution.

Non... non!... Maintenant que j'ai votre aveu, je ne renonce pas ainsi à tout le bonheur de ma vie!...

BOISJOLY.

Voici don José, mon futur neveu!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON JOSÉ, en riche costume, avec plaques et cordons.

DON JOSÉ, saluant.

AIR*.

De la splendeur qui m'environne,
De l'éclat qui brille à vos yeux,

* Si cet air est passé à la représentation, la scène commencera ainsi :

DON JOSÉ, saluant.

Monsieur le colonel... ma belle fiancée... (légèrement.)
Bonjour, Boisjoly... bonjour...

BOISJOLY.

Justement nous parlions de vous, etc.

Ne vous étonnez pas... en ma noble personne,
Je représente ici tous mes nobles aïeux.

BOISJOLY, à part, admirant don José.

Quelle rare magnificence !
Dieu ! qu'il est beau, qu'il est brillant !

GASTON, à part.

Que d'orgueil et de suffisance !

HÉLÈNE, à part.

Combien il me déplaît vraiment !

DON JOSÉ.

A vos genoux, charmante fiancée,
Je viens échanger, en ce jour,
Mes hauts faits, ma gloire passée
Contre un regard de votre amour
De l'hymen en prenant le voile
Qui vous rendra plus belle encor,
Vous serez la brillante étoile
Du blason des d'Apuntador;

Ce blason que dore

De nobles exploits ;

Où brillent encore

Des princes, des rois ;

Où je puis inscrire

Plus d'un paladin,

Où chacun admire

Le Cid, mon cousin,

Et même mon cousin germain !..

Eh bien ! de ma race

Vous serez la fleur,

Devant vous s'efface

Toute sa grandeur.

BOISJOLY.

Ah! quelle gloire... ah quel honneur!

DON JOSÉ.

Ce blason que dore, etc., etc., etc.

BOISJOLY.

Tout à l'heure nous parlions de vous, mon beau neveu, et de votre illustre race...

DON JOSÉ, avec impatience.

Ma race, Boisjoly, elle se perd dans la nuit des temps...

BOISJOLY.

A propos, mon beau neveu... M. le colonel... c'est-à-dire Son Excellence le prince de Listenay, veut nous quitter... Une soirée sans lui, ce serait comme un dîner sans dessert!...

DON JOSÉ, prenant Boisjoly par le bras.

Ah! fi! Boisjoly, fi, quelle comparaison! Et puis ce nom : mon beau neveu... ça ne se dit que dans la bourgeoisie... Appelez-moi tout bonnement monseigneur...

BOISJOLY.

Eh bien! monseigneur mon neveu... il faut retenir le prince à tout prix... (A part.) Un prince de plus dans un salon, ça fait bien... ça meuble...

DON JOSÉ, à Gaston,

Monsieur le colonel ne nous quittera pas ainsi... d'ailleurs, notre ambassadeur attend aujourd'hui même des renseignements que Monsieur le colonel m'avait prié de prendre sur certaine parente à lui, qui habite la Havane.

GASTON.

Sur ma tante... ma bonne tante!...

DON JOSÉ.

Précisément.

HÉLÈNE, à Gaston.

Votre providence?...

GASTON.

Elle-même...

DON JOSÉ, continuant.

Et j'espère pouvoir les transmettre, ce soir, à Monsieur colonel...

GASTON.

Grand merci, Monsieur le duc.

BOISJOLY, bas à don José.

Et notre grande affaire?...

DON JOSÉ, bas à Boisjoly.

Tout va bien!... on n'a aucun soupçon... comme Fiesque, nous conspirons au milieu des fêtes ..

BOISJOLY, de même.

Je me fais l'effet d'un Catilina... d'un Brutus!...

DON JOSÉ, de même.

Brutus... pour réussir, feignait d'être imbécile...

BOISJOLY, de même, se rengorgeant.

Moi, je ne feins pas!... (A Gaston.) Ainsi, mon prince, vous nous restez?... C'est convenu...

GASTON.

Eh bien! oui, Monsieur, je reste : car je désire avoir avec M. le duc d'Apuntador un entretien particulier!...

DON JOSÉ.

A vos ordres, colonel...

BOISJOLY.

Oh! pas en ce moment... il faut d'abord que mon beau neveu me fasse reconnaître par mes invités, car, tout à l'heure, en entrant ici, un gros monsieur couvert de cordons m'a pris pour mon maître d'hôtel et m'a demandé des sorbets... que diable, c'est désagréable!... je les paie, mais je ne les offre pas!...

GASTON, riant.

C'est juste!...

UN VALET, annonçant dans la galerie au fond, où l'on voit défile différents personnages.

M. le duc de Villeroy!... M. le marquis d'Escars!... Son Excellence l'ambassadeur d'Espagne!...

BOISJOLY, se frottant les mains.

Des ducs, des comtes, des excellences chez moi!... quel honneur!...

LE VALET, annonçant.

M. Godard, syndic des fourreurs... M. Létourneau, fermier des gabelles... M. Poupinard, procureur... M. Guilledoux, maître-huissier...

DON JOSÉ.

Aïe! aïe!... qu'est-ce que c'est que tout cela?

HÉLÈNE.

Des parents... de vieux amis de mon oncle, qu'il n'a pu se dispenser d'inviter.

BOISJOLY.

Oui, nous n'avons pu nous dispenser...

GASTON, à don José, à demi-voix.

Si cette alliance vous déplaisait, don José, il serait encore temps de refuser.

DON JOSÉ, de même.

Non, par Notre-Dame del Pilar, colonel!... une jolie fille et deux millions de dot!... ça fait passer par-dessus tous les fourreurs et tous les huissiers de Paris!...

GASTON, à part.

Allons, décidément, il faut en finir à tout prix avec cet homme-là!...

BOISJOLY, à don José.

Soyez tranquille; une fois marquis, je mets toute ma famille à la porte!... (A Gaston.) Pardon de vous quitter, colonel, mais vous comprenez... des ducs, des princes, des ambassadeurs à recevoir... (A don José.) Venez, monseigneur mon neveu, venez!...

DON JOSÉ, à Hélène, suivant Boisjoly.

Au revoir, ma belle fiancée, au revoir!...

(Ils sortent par le côté.)

SCÈNE VI.

GASTON, HÉLÈNE, puis FANCHONNETTE.

TRIO.

HÉLÈNE, avec douleur.

fiancée, ô ciel!...

GASTON, à Hélène,

Calmez votre souffrance,

LA FANCHONNETTE,

Pour rompre cet hymen, je pense
Avoir un moyen prompt et sûr.

HÉLÈNE.

Lequel? parlez...

GASTON, avec colère.

Je tuerai le futur!

HÉLÈNE.

Grand Dieu!...

FANCHONNETTE, paraissant au fond et entendant les derniers
mots de Gaston.

Joli moyen!...

GASTON, à Hélène, l'apercevant.

Fanchonnette en ces lieux!

FANCHONNETTE, à Gaston.

J'y viens pour vous, ingrat!.. je vous sais malheureux!...

CHANSONNETTE.

Je suis la fauvette,
Qui soir et matin,
Aux amants répète
Un joyeux refrain :
Confiance,
Espérance!
L'amour rit du sort,
Par l'adresse,
La finesse
Il est le plus fort!

Au printemps la fleur qui s'éveille,
Avant l'hiver ne peut mourir...

Et la main qui sur elle veille,
A bien le droit de la cueillir...

Confiance,
Espérance!

L'amour rit du sort!
Par l'adresse,
La tendresse,
Il est le plus fort!

2^e Couplet.

A l'enfant appartient la vie,
Au bois le ruisseau, doux miroir ;
Aux oiseaux les champs, la prairie ;
Aux jeunes amoureux l'espoir!...

Confiance,
Espérance!

L'amour rit du sort ;
Par l'adresse,
La finesse
Il est le plus fort!

ENSEMBLE.

HÉLÈNE, GASTON, FANCHONNETTE.

Confiance,
Espérance!
L'amour rit du sort.
etc., etc., etc.

GASTON.

Mais enfin qu'espères-tu?...

FANCHONNETTE, montrant Hélène.

Vous unir à cette jolie demoiselle...

GASTON.

Mais comment?

FANCHONNETTE.

C'est mon secret!

HÉLÈNE.

Et ne peut-on savoir?...

FANCHONNETTE.

Rien!...

GASTON.

Mais ce contrat?...

FANCHONNETTE.

On ne le signera pas.

HÉLÈNE.

Ce mariage?...

FANCHONNETTE.

On le rompra...

GASTON.

Et tu ne crains pas?...

FANCHONNETTE.

Je ne crains rien...

GASTON.

Et combien te faut-il de temps pour opérer ce miracle?...

FANCHONNETTE.

Une heure... pas davantage.

GASTON.

Va donc pour une heure... mais si dans une heure, rien n'est changé... je provoque le descendant du grand Abdérame et je l'envoie rejoindre ses aïeux...

FANCHONNETTE.

A moins qu'il ne vous envoie retrouver les vôtres... ce qu'il a presque fait une fois déjà !...

HÉLÈNE, vivement.

Oh ! non, Monsieur Gaston, pas de duel... J'aime mieux retourner au couvent et y prononcer mes vœux...

FANCHONNETTE, à Hélène.

Nous n'en viendrons pas là... En attendant, allez à votre toilette... et faites-vous la plus jolie... On ne sait pas ce qui peut arriver !

GASTON, à Hélène.

Permettez-moi de vous reconduire à votre appartement... (A Fanchonnette.) Une heure!...

FANCHONNETTE.

Une heure !...

GASTON.

Pas une minute de plus!... Ne l'oublie pas...

FANCHONNETTE.

Oh ! j'ai de la mémoire, la meilleure qui soit... celle du cœur !

GASTON.

J'y compte!...

(Hélène et Gaston s'éloignent par le fond, à gauche, au moment où Candide paraît par la droite.)

SCÈNE VII.

FANCHONNETTE, CANDIDE, UN VALET.

CANDIDE, au fond, au valet.

C'est inutile, jè m'annoncerai bien tout seul... Après ça, si vous y tenez absolument... annoncez Candide Babilot de Montargis...

LE VALET, annonçant.

M. le marquis Candide Babilot de Montargis...

CANDIDE, criant au valet qui s'éloigne.

Mais non... mais non... je n'ai pas dit marquis!... Écrivain public, si vous voulez un titre... (Apercevant Fanchonnette.) Ah! quel bonheur!... Fanchonnette!... je vous retrouve, enfin!... J'ai cru que je n'arriverais jamais jusqu'à vous au milieu de tout ce monde... et d'un drôle de monde encore!...

FANCHONNETTE.

Que veux-tu dire?

CANDIDE.

Figurez-vous que, tout à l'heure... comme je cherchais à vous rejoindre dans ce grand hôtel!... j'ai ouvert la porte d'un salon écarté, et je me suis trouvé tout à coup au milieu de dames et de demoiselles très légèrement vêtues, Fanchonnette... habillées d'une peau de tigre... beaucoup trop courte... ce qui m'a fait baisser les yeux... et je ne les ai relevés qu'en me sentant prendre le men-

ton par une de ces demoiselles, qui m'a dit : « Il a l'air un peu bête, mais il est gentil!... »

FANCHONNETTE.

Les danseuses de l'Opéra mandées pour la fête, sans doute!... Et, dis-moi... mes femmes?... ma toilette?...

CANDIDE.

Tout cela est ici... tout cela vous attend. J'ai fait apporter, selon vos désirs, des atours de reine!... Vous serez superbe!... et convenablement habillée, vous!... Aussi, vous ne me ferez pas baisser les yeux!... au contraire... et, comme je vous dis dans mon acrostiche :

« Phébus se lève, et sur ma lyre,.. »

A propos... Fanchonnette, l'avez-vous lu, mon acrostiche?...

FANCHONNETTE, le tirant de sa poche.

Ton acrostiche?... Oui, tiens! le voilà!... Lis-le toi-même...

CANDIDE, le parcourant des yeux.

Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce que c'est que ça?... Eh! mais, parbleu! je le sais... je ne le sais que trop!... C'est ce grimoire en langue barbare que m'a fait copier ce grand seigneur espagnol!...

FANCHONNETTE.

Justement; de l'espagnol... Et, comme je sais un peu cette langue-là...

CANDIDE.

Oh! mademoiselle Fanchonnette, vous savez trop de choses pour moi!...

FANCHONNETTE.

J'ai lu ce papier, et voici ce qu'il dit, en français :
 « Ami, le 10 de ce mois, à la nuit tombante, M. Jean doit
 » traverser le bois de Vincennes, en revenant de l'abbaye
 » de Chelles... Placez vos hommes dans le taillis de l'o-
 » bélique, et, au premier signal, tenez-vous prêts pour
 » l'enlèvement... La caisse du riche Boisjoly, dont j'é-
 » pouse la nièce, paiera les frais de la campagne, et,
 » quant à moi, je me charge du reste... »

CANDIDE, stupéfait, remettant l'écrit dans sa poche.

Qu'est-ce que tout cela signifie?...

FANCHONNETTE.

Tu ne devines pas?...

CANDIDE.

Je ne devine jamais rien, Fanchonnette...

FANCHONNETTE.

Connais-tu M. Jean?...

CANDIDE.

M. Jean?... très bien!... un gros herboriste du carrefour
 Bussy!...

FANCHONNETTE.

Eh! non... M. Jean, c'est le Régent.

CANDIDE.

Est-il possible?

FANCHONNETTE.

C'est lui que ses ennemis appellent ainsi...

CANDIDE, jetant un cri.

O ciel!

FANCHONNETTE.

Qu'as-tu donc?... Est-ce la peur d'être compromis?

CANDIDE.

Oh ! pas du tout... mais je songe à mon acrostiche.

FANCHONNETTE.

Tu m'en feras un autre...

CANDIDE.

Je vous en ferai jour et nuit, Fanchonnette, car vous êtes ma muse et mon idole... car je vous appartiens, moi, mon cœur, mon échoppe et mon génie!...

FANCHONNETTE, à part.

En voilà un qui m'aime ! (Soupirant.) Eh bien ! ce sont justement ceux-là qu'on n'aime pas !...

(On entend la ritournelle du chœur suivant.)

CANDIDE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FANCHONNETTE.

C'est la fête qui va commencer... Viens, suis-moi, j'ai besoin de toi...

CANDIDE, avec passion.

Je vous suivrais au bout du monde, Fanchonnette, et encore plus loin, s'il le fallait !

(Il sort avec Fanchonnette, par la gauche.)

SCÈNE VIII.

(Toutes les portes s'ouvrent à la fois ; on voit les galeries splendidement illuminées.)

BOISJOLY, DON JOSÉ, HÉLÈNE, GASTON et tous les invités de Boisjoly entrant par le fond.

CHŒUR BRILLANT.

Quelle noble et superbe fête !
 Quel riche et splendide séjour !
 On voit bien qu'ici l'on s'apprête
 A célébrer un heureux jour !

DON JOSÉ, avec fatuité.

Un jour d'hymen pour moi !

TOUS, à don José.

Mon compliment sincère !

GASTON, à part.

Rien qu'à ce mot d'hymen, j'étouffe de colère!...

HÉLÈNE, bas à Gaston.

Ne nous a-t-on pas dit d'espérer en ce jour !

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

(Parlé). Mesdemoiselles de l'Opéra!...

GRANDE ENTRÉE DE DANSE.

Ballet des Dryades et Hamadryades. — *Après le ballet :*

REPRISE DU CHŒUR.

Quelle noble et superbe fête !
 Quel riche et splendide séjour...
 On voit bien qu'ici l'on s'apprête
 A célébrer un heureux jour !

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.
Mademoiselle Fanchonnette !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FANCHONNETTE, en brillant costume, arrivant par le fond, suivie de deux petits nègres portant l'un des cahiers de musique et l'autre une mandoline.

BOISJOLY, présentant Fanchonnette à ses invités.

Messeigneurs, la charmante reine
Des gais refrains et des chansons
Daigne venir dans mes salons !...

TOUS, à Fanchonnette.

Vive la belle souveraine
Des gais refrains et des chansons !...

GASTON, à demi-voix à Fanchonnette.
L'heure s'avance et le temps presse...
Souviens-toi bien de ta promesse...

FANCHONNETTE, de même à Gaston.
Comptez sur moi je la tiendrai !...

DON JOSÉ, à Fanchonnette, avec importance.
Que nous chanteras-tu ?...

FANCHONNETTE.

Moi, je vous chanterai
Un Noël tout nouveau !... chanson de circonstance !...

TOUS, à Fanchonnette.

Nous vous applaudissons d'avance...
Écoutons !...

LA FANCHONNETTE,

FANCHONNETTE.

Ecoutez, Messeigneurs, je commence.

(Tout le monde s'assied et forme un cercle autour de Fanchonnette.)

FANCHONNETTE, sur la ritournelle.

(Parlé). Le Noël de M. Jean !

BOISJOLY, bas à don José.

C'est singulier !... le nom que nos amis donnent au
Régent!...

DON JOSÉ, bas à Boisjoly.

Silence donc, vous tremblez toujours!...

BOISJOLY, de même.

Je suis si nerveux depuis que je conspire!...

FANCHONNETTE.

NOEL.

1^{er} Couplet.

Monsieur Jean était un fermier,
 Un fermier de la Brie !
 Des fermiers c'était le premier
 Pour mener bonne vie !
 Il dépensait beaucoup d'argent
 Et n'payait pas toujours comptant ;...
 Aussi, ma fin², le pauvre monde
 Criait bien un brin à la ronde ;
 Mais il se moquait de cela...
 Chantait, buvait... et cætera...
 Disant : la ferme est bonne !
 Après moi, plus personne !...
 Tra la la la ,
 Chacun verra
 Comment tout cela
 Finira...

BOISJOLY, bas, à don José, sur la ritournelle.

Ne trouvez-vous pas, Monseigneur mon neveu, que cette chanson a l'air d'un portrait !...

FANCHONNETTE. parlant.

Deuxième couplet !

Monsieur Jean était le fermier
 De madame la France,
 Qui n'osait pas le renvoyer,
 Craignant son importance ;
 Mais v'là-t-il pas qu'un beau matin
 Des malins se disent soudain :
 De l'ami Jean prenons la place,
 Que maître Charlot le remplace !
 Maître Charlot nous baillera
 Argent, profits... et cætera !...

DON JOSÉ ET BOISJOLY, à part.

O ciel ! que dit-elle donc là ?...

FANCHONNETTE.

Mordié ! la ferme est bonne !
 Après nous, plus personne...
 Tra la la la !
 Chacun verra
 Comment tout cela
 Finira... !

BOISJOLY, à don José, à demi-voix, tremblant.

Cette chanson, c'est notre histoire...

DON JOSÉ, de même.

En effet... je commence à croire...

TOUS, applaudissant.

Bravo, bravo ! ce Noël est parfait !...

LA FANCHONNETTE,

FANCHONNETTE.

Écoutez le dernier couplet!...

3^e *Couplet.*

Voilà qu'un beau soir, nuitamment...

Oyez la triste histoire...

On devait saisir maître Jean

Qui revenait d'Issoire...

Puis, on l'aurait fait capucin...

Buvant de l'eau, mangeant du pain!...

Par bonheur, un cœur charitable

Lui dit son sort épouvantable,

On prit et pendit sans façon

Les deux traîtres...

BOISJOLY, emporté malgré lui et se levant vivement.

Assez, assez! cette chanson...

Me déplait fort!...

TOUS, regardant Boisjoly.

Mais qu'a-t-il donc?...

FANCHONNETTE, riant.

De mon histoire l'on frissonne...

Preuve que la leçon fut bonne...

Tra la la la,

Voilà, voilà,

Ce qu'il advint de tout cela!...

DON JOSÉ, bas à Boisjoly, qui ne peut se maîtriser.

Vous nous perdez!...

BOISJOLY, de même.

Nous sommes tous perdus...

Et je nous vois déjà pendus...

DON JOSÉ, de même.

Peut-être, le hasard !...

(Prenant Fanchonnette à part.)

Voyons, dis-moi, ma chère,
Qui t'apprit ce Noël ?...

FANCHONNETTE, avec indifférence.

Moi, je chante pour tous,
Et, comme à chacun je veux plaire,
J'ai des chansons pour tous les goûts...

DON JOSÉ, à mi-voix.

Bien ! mais dis-moi d'abord...

FANCHONNETTE.

Un refrain d'allégresse ?

DON JOSÉ, de même.

Non pas... non pas !

FANCHONNETTE.

Un chant plein de tendresse ?

DON JOSÉ, avec impatience.

Il ne s'agit pas de tendresse...

FANCHONNETTE, l'interrompant.

Je vais alors vous dire un autre chant,
Du pays de l'Espagne, un bolero brillant.

BOLÉRO.

Danse, fillette !
La castagnette
Suit tous tes pas.
A l'herbe verte
Ton pied alerte
Ne touche pas.
Ton regard brille,

LA FANCHONNETTE,

Sous ta mantille,
 Comme un soleil ;
 Ton teint de rose,
 A peine éclore,
 Est plus vermeil !
 Mais, dans l'espace,
 Un bras t'enlace
 Comme un anneau ;
 Celui qui t'aime !
 Ton bien suprême !
 C'est Pédrigo.

CHŒUR.

Que c'est gai, que c'est beau,
 Un joyeux boléro !
 Bravo !

FANCHONNETTE.

Danse, fillette,
 La castagnette
 Suit tous tes pas.

CHŒUR.

Que c'est gai, que c'est beau,
 Un joyeux boléro !
 Bravo !

FANCHONNETTE.

Celui qui t'aime,
 Ton bien suprême,
 C'est Pédrigo.

CHŒUR.

Que c'est gai, que c'est beau,
 Un joyeux boléro
 Bravo !

BOISJOLY, à don José, à demi-voix.

Je crois qu'ici l'on se moque de nous...

DON JOSÉ, de même.

Mais je le crois tout comme vous...

Eloignez tout le monde ;... ici, j'ai mon dessein...

Allez leur faire à tous les honneurs du festin...

BOISJOLY, à part, tremblant.

Un festin, hélas ! une fête,

Quand de terreur, je perds la tête!...

GASTON, à demi-voix, à Fanchonnette.

L'heure avance, et je ne vois rien...

FANCHONNETTE, de même.

Calmez-vous, ici, tout va bien!...

GASTON et HÉLÈNE, à part.

ENSEMBLE.

Tout va bien,

Tout va bien!

BOISJOLY, aux invités.

Dans mes jardins le souper est servi!...

GASTON, offrant son bras à Hélène.

Je ne vous quitte pas...

HÉLÈNE, à Gaston.

Je l'entends bien ainsi...

Reprise générale du premier Chœur.

Quelle noble et superbe fête !

Quel riche et splendide séjour !

On voit bien qu'ici l'on s'apprête,

A célébrer un heureux jour !

(Boisjoly, Gaston, Hélène, tous les invités s'éloignent par les galeries du fond.)

SCÈNE X.

FANCHONNETTE, DON JOSÉ.

DON JOSÉ, à Fanchonnette.

Çà, petite, tu nous as chanté là une drôle de chanson...

FANCHONNETTE.

N'est-ce pas, Monseigneur?... une chanson qui amusera bien mon ami le Régent, un de ces soirs, à son petit souper.

DON JOSÉ, vivement.

Monsieur le Régent !

FANCHONNETTE.

La morale de ma chanson, surtout... La morale, c'est que les méchants sont quelquefois punis... et les traîtres souvent pendus !...

DON JOSÉ, à part.

Ah ! çà, mais elle tient singulièrement à ce refrain-là !

FANCHONNETTE.

Que voulez-vous ? quand on aime les gens, on ne veut pas qu'on leur fasse du mal... Et j'aime beaucoup M. Jean, moi...

DON JOSÉ, baissant la voix et en confidence.

M. Jean !... Tu sais donc tout ?

FANCHONNETTE, naïvement.

Quoi ?

DON JOSÉ, de même.

La chose...

FANCHONNETTE, de même.

Quelle chose?...

DON JOSÉ.

L'enlèvement?

FANCHONNETTE.

De M. Jean... oh! très bien!...

DON JOSÉ.

Et comment as-tu découvert?...

FANCHONNETTE.

Ah! voilà ce que vous voulez savoir... Eh bien!...
c'est facile... mais à une condition...

DON JOSÉ.

Parle, j'accepte tout!... veux-tu mille pistoles?...

FANCHONNETTE.

Non... ça n'est pas payé!

DON JOSÉ.

Deux mille?...

FANCHONNETTE.

Ça n'est pas encore assez cher!

DON JOSÉ.

Fais toi-même ton prix!

FANCHONNETTE.

Eh! bien, non; j'aime mieux dire la chose gratis!...

DON JOSÉ.

Parle donc, alors!

FANCHONNETTE.

Voici!... Un grand seigneur... un étranger... un Espa-
gnol!!...

DON JOSÉ, s'oubliant.

Chut! le prince de Cellamare ?...

FANCHONNETTE, le regardant en dessous.

Il en est donc ?...

DON JOSÉ, à lui-même.

Elle ne le savait pas! ah! ça mais je me livre,... que devient ma diplomatie ?...

FANCHONNETTE, riant.

Je la crois fort malade...

DON JOSÉ, avec impatience.

Achève!...

FANCHONNETTE, riant.

J'achève... l'Espagnol avait fait copier un écrit, dans son grimoire, par un honnête garçon de mes amis... et celui-ci lui a rendu, par erreur, un superbe acrostiche qui m'était destiné...

DON JOSÉ, tirant un papier de sa poche.

Attends donc... ce papier... (Lisant :)

« Phébus se lève et sur ma lyre...

Ah! le misérable!...

FANCHONNETTE.

Ne l'accusez pas... il regrette assez son acrostiche...

DON JOSÉ.

Et tu as lu mon billet ?...

FANCHONNETTE.

Couramment... je sais un peu votre langue, moi!... et bien d'autres choses encore... allez...

DON JOSÉ, avec menace.

Malheureuse ! remets-moi ce billet !

FANCHONNETTE.

Je ne l'ai pas... oh ! nous avons aussi notre petite diplomatie à nous !...

DON JOSÉ, très agité.

Qu'as-tu fait de cet écrit ?...

FANCHONNETTE.

Que vous importe, puisque je vous le rendrai ?... seulement, ça vous coûtera plus cher que ma confiance de tout à l'heure.

DON JOSÉ.

Et quel prix y mets-tu donc ?

FANCHONNETTE.

Un beau prix !... le bonheur de deux jeunes gens de mes amis !... bien gentils...

DON JOSÉ.

Très bien !...

FANCHONNETTE.

Vous renoncerez aujourd'hui, à l'instant même, à la main de votre belle future !...

DON JOSÉ, vivement.

Jamais !...

(Boisjoly paraît au fond.)

FANCHONNETTE.

Et tenez, voilà votre bel oncle... Il a aussi peur que vous, votre bel oncle... arrangez-vous avec lui, ou sinon écoutez-moi bien...

DON JOSÉ.

J'écoute...

FANCHONNETTE, lui montrant le balcon à droite.

Il y a là, en bas, près de cette fenêtre, quelqu'un qui a en poche le billet en question...

DON JOSÉ.

Eh bien?...

FANCHONNETTE.

Et si je lui fais entendre un couplet du Noël de maître Jean, il court au Palais-Royal, et remet, à l'instant même, votre billet dans les mains de M. le Régent!...

DON JOSÉ, à part, furieux.

Cette fille-là est un petit serpent!...

FANCHONNETTE, avec une grande révérence.

Voilà!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOISJOLY, très ému.

TRIO.

(Pendant le commencement de ce trio, Fanchonnette est allée s'asseoir tranquillement dans un grand fauteuil, et s'évente de l'air le plus indifférent.)

BOISJOLY, à don José, à demi-voix.

Eh bien?

DON JOSÉ, de même, montrant Fanchonnette.

Elle sait tout!...

BOISJOLY.

O ciel!

DON JOSÉ.

Notre projet
Est connu d'elle, hélas! par mon maudit billet
Tombé dans ses mains...

BOISJOLY, avec effroi.

Mais j'espère...

Vous ne m'y nommez pas?...

DON JOSÉ.

Tout au long, au contraire...

BOISJOLY, chancelant.

Je me meurs! Mais il faut la forcer à se taire.
A prix d'or...

DON JOSÉ.

Elle en rit vraiment...

BOISJOLY.

Mais alors, en la menaçant...

DON JOSÉ.

Mauvais moyen...

BOISJOLY.

Essayons-le pourtant...

(S'approchant de Fanchonnette.)

De notre secret, sur ta vie,
Si tu dis un seul mot...

FANCHONNETTE, toujours assise et avec indifférence.

Un seul mot, non vraiment...

Moi, je ne parle qu'en chantant.

REPRISE DU NOEL.

« Monsieur Jean était un fermier,
» Un fermier de la Bric... »

LA FANCHONNETTE,

DON JOSÉ, l'interrompant avec effroi.

Tais-toi ! tais-toi, je t'en supplie...

(A Boisjoly, avec terreur.)

Sous ce halcon, quelqu'un est là, tout prêt
A porter au Régent notre fatal billet,
S'il entend ce noël...

BOISJOLY, hors de lui, à part.

Quel infernal projet !

Je tremble, je tremble !...

Car tous deux ensemble

Nous sommes perdus,

Nous sommes vendus...

Ce serpent femelle

Nous tient, nous harcèle,

Notre sort ici

Est à sa merci !...

ENSEMBLE.

BOISJOLY, DON JOSÉ.

Je tremble, je tremble,

Car tous deux ensemble

Nous sommes perdus... etc., etc.

FANCHONNETTE, riant à part.

Oui, chacun d'eux tremble,

Car tous deux ensemble

Je les vois perdus...

Je les vois pendus...

La terreur cruelle

Trouble leur cervelle,

Et leur sort ici

Est à ma merci !...

DON JOSÉ, à Fanchonnette.

Mais ne peut-on enfin acheter ton silence

A quelque autre prix ?...

FANCHONNETTE, se levant.

Allons donc !...

Je ne surrais jamais...

BOISJOLY, à don José.

Et que veut ce démon ?...

DON JOSÉ.

Elle veut qu'ici je renonce

A votre nièce... à sa noble union...

Mais vous devinez ma réponse...

BOISJOLY, avec explosion.

Non, non, non, non, non ! cent fois non !

FANCHONNETTE.

Alors je reprends ma chanson...

(Chantant très-haut.)

« Monsieur Jean était un fermier,

» Un fermier de la Brie... »

DON JOSÉ, à Fanchonnette.

Arrête !... (Bas à Boisjoly.) Boisjoly, pour vous,

Oui, pour vous, je me sacrifie...

(Montrant Fanchonnette.)

Une note de plus, et c'était fait de nous !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON JOSÉ, **BOISJOLY**, à part.

Je tremble, je tremble,

Car tous deux ensemble...

Nous sommes perdus, etc.

LA FANCHONNETTE,

FANCHONNETTE, à part.

Oui, chacun d'eux tremble, etc.

FANCHONNETTE, à don José.

Très bien, très bien, en homme sage,

Vous avez agi jusqu'ici...

Mais j'exige encor davantage.

DON JOSÉ et BOISJOLY, avec effroi.

Quoi donc?...

FANCHONNETTE, à Boisjoly.

Je vous offre un mari,

Un bon mari pour votre nièce...

(Montrant don José en riant.)

A la place de celui-ci...

BOISJOLY et DON JOSÉ.

Ah! c'est par trop de hardiesse!

BOISJOLY, avec ironie.

Fanchonnette qui daigne ici

Choisir un mari pour ma nièce!...

DON JOSÉ, de même.

En vérité, c'est très joli,

Très joli, mon cher Boisjoly...

TOUS DEUX.

Joli, très joli, très joli!!!

FANCHONNETTE, allant à la fenêtre de gauche, qu'elle ouvre,
en chantant.

«Voilà qu'un beau soir nuitamment,

» Oyez la triste histoire,

» On devait saisir M. Jean,

» Qui revenait d'Issoire... »

BOISJOLY, courant à Fanchonnette, qu'il ramène.

Assez, assez!... ce mari, quel est-il?

FANCHONNETTE.

Il est aimable, il est gentil!...

BOISJOLY.

Riche?...

FANCHONNETTE.

Tout comme vous...

BOISJOLY.

Et noble?

FANCHONNETTE, montrant don José.

Comme lui!...

BOISJOLY.

Et ce billet... dès aujourd'hui,

Tu le rendras...

FANCHONNETTE.

Contre un mari!...

ENSEMBLE.

BOISJOLY, DON JOSÉ, à part.

La maudite affaire!

Faut-il qu'un instant

Vienne ici défaire

Un projet si grand!

Et qu'une fillette

Fasse avec terreur

Trembler pour sa tête

Un noble seigneur!...

FANCHONNETTE.

Oh! la bonne affaire!

O billet charmant!

LA FANCHONNETTE,

Par toi je vais faire
Un heureux amant !

Ta vertu secrète
D'un jour de douleurs
Fait un jour de fête
Pour deux tendres cœurs !

BOISJOLY, à Fanchonnette.

Ah ! çà, mais cet époux, noble et riche, dis-tu, il faudrait encore savoir d'où il vient, ce qu'il est, ce qu'il fait...

FANCHONNETTE, désignant Gaston, qui entre.

Il va vous le dire lui-même... le voici!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GASTON, HÉLÈNE.

BOISJOLY et DON JOSÉ.

Le prince de Listenay !

FANCHONNETTE.

Avec sa charmante fiancée !

GASTON, stupéfait.

Ma fiancée !

HÉLÈNE, avec joie.

Se pourrait-il ?

FANCHONNETTE, aux amants, en leur montrant la pendule du salon.

Ne vous avais-je pas demandé une heure pour vous unir ? Voyez plutôt... votre bonheur avance de cinq minutes...

GASTON, à Boisjoly.

Pardon!... monsieur Boisjoly... mais un tel espoir... et connaissant surtout la parole que vous aviez donnée à Monsieur le duc!

DON JOSÉ.

Je l'ai rendue, Monsieur... en apprenant que vous étiez aimé... les d'Apuntador ne sont pas généreux à demi.

BOISJOLY.

Certainement... certainement... Monsieur le duc est très généreux... et puis des considérations élevées!...

FANCHONNETTE, riant.

Oui très élevées.

(Elle va à la fenêtre de gauche, l'ouvre et fait des signes au dehors.)

GASTON, vivement.

Ainsi vous consentez?...

BOISJOLY, regardant Fanchonnette, puis avec effort.

Je consens!...

GASTON, prenant la main d'Hélène.

Ah! c'est trop de bonheur!

DON JOSÉ, qui est revenu près de Fanchonnette, à voix basse.

Et maintenant le prix du traité?

FANCHONNETTE, de même.

C'est juste... donnant donnant...

DON JOSÉ, de même.

Le billet?...

FANCHONNETTE, montrant Candide qui entre par le fond.

Le billet, le voici...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CANDIDE.

FANCHONNETTE, avec une dignité comique.

Monsieur Candide, remettez à M. le duc d'Apuntador l'écrit que vous aviez copié pour Son Excellence, en échange de celui qu'il va vous rendre...

CANDIDE, avec joie.

Mon acrostiche!... ah! Monsieur le duc!... (Lui remettant le billet.) Avec grand plaisir!...

DON JOSÉ, serrant le billet, à part.

Enfin, je le tiens!

BOISJOLY, de même.

Nous le tenons!

UN VALET, annonçant.

Le notaire demande à être introduit.

DON JOSÉ, à part.

Le notaire! — Oh! ce mariage n'est pas fait encore...

(Il sort en faisant un geste de menace.)

VOIX, au dehors, sous le balcon, à gauche

Fanchonnette! Fanchonnette!

BOISJOLY.

Hein!... quoi!... qu'est-ce que c'est que ça?

CANDIDE, à Fanchonnette.

C'est la foule qui vous appelle... ils vous ont aperçue à cette croisée... et ne veulent pas quitter le jardin du Palais-Royal sans vous avoir entendue ce soir...

FANCHONNETTE.

Mes clients! mes habitués du Palais-Royal!... (A Candide.) Va leur dire que je descends... le temps de quitter ces beaux atours dans la pièce voisine!...

GASTON, à Fanchonnette.

Mais tu es donc une fée?...

FANCHONNETTE.

La fée des chansons.... comme vous dites... rien qu'un petit air et je fais des miracles;... n'est-ce pas, Monsieur Boisjoly?

BOISJOLY, bas à Fanchonnette,

Oui, oui, tu es une méchante fée!...

FANCHONNETTE, sortant en riant.

Que voulez-vous?... il n'y en a pas que de bonnes...

(Candide la suit.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins Fanchonnette et Candide, INVITÉS rentrant en foule.

CHŒUR.

Voici l'heure fortunée
Où deux amants, deux époux
Vont unir leur destinée
Dans les liens les plus doux!...

BOISJOLY, aux invités.

Nos projets sont changés... et l'époux de ma nièce,

(Montrant Gaston,

Le voici!... Le duc y consent...

LA FANCHONNETTE,

Le prince, mon neveu, peut avec sa noblesse,
 Son titre et surtout sa richesse,
 Prétendre à cet hymen brillant.

GASTON.

Mes titres et mon rang sont à moi !... ma fortune,
 Est plus douteuse, car je n'en possède aucune
 Quant à présent... mais on m'en promet une !...

TOUS.

Et qui donc ?...

GASTON.

Un bien noble cœur !...
 Une tante veillant de loin sur mon bonheur,
 Si j'en crois un nouveau message,
 M'assure un million, le jour du mariage !...
 A la Havane, elle habite dit-on...

(Don José paraît au fond et écoute.)

TOUS.

Mais c'est superbe !... un million !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DON JOSÉ.

DON JOSÉ, s'avancant.

Sur cette tante on m'a chargé de prendre
 Quelques renseignements...

BOISJOLY.

Il faudrait les attendre...

DON JOSÉ.

C'est inutile... et je les ai reçus...

BOISJOLY, GASTON et LE CHOËUR.

Parlez ! parlez !...

DON JOSÉ, avec ironie.

La tante prétendue

De monseigneur, est inconnue

A la Havane... on le certifira

Chez notre ambassadeur, Messieurs, quand on voudra !...

GASTON et LE CHOËUR.

O ciel !...

BOISJOLY.

On m'a trompé !...

DON JOSÉ, avec ironie, montrant Gaston.

Fi donc ! un cœur sincère

Ne peut tromper quand il brûle d'amour

Pour une aussi riche héritière !

GASTON, avec colère.

Assez, Monsieur le duc, et ce mot d'héritière

Pour moi sonne mal en ce jour !

En voyant celle que j'adore,

En admirant tant de beauté,

Ah ! Monsieur, qui donc ose encore

M'accuser de cupidité !...

Je me croyais riche sans doute

Quand j'espérais ce noble cœur...

J'y renonce, hélas !... et j'écoute,

Non le monde !... mais mon honneur !...

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

GASTON et HÉLÈNE, à part.

Douleur amère !

Cruel regret !

Pour moi sur terre

LA FANCHONNETTE,

C'en est donc fait !
 Triste souffrance !
 Pour mon amour
 Plus d'espérance,
 Plus de beau jour !

BON JOSÉ, à part, avec joie.

Oui, ce mystère
 Sert à souhait
 Et ma colère
 Et mon projet !
 Leur espérance
 Fuit en ce jour ;
 Et, patience !
 J'aurai mon tour.

BOISJOLY, à part.

Je ne puis taire
 Le triste effet
 Qu'un tel mystère
 Ici me fait...
 Cette alliance
 Fuit sans retour,
 L'autre, je pense,
 Aura son tour !

CHOEUR D'INVITÉS.

D'un tel mystère
 Le triste effet
 Est fort contraire
 A leur projet...
 Cette alliance
 Fuit sans retour,

L'autre, je pense,
 Aura son tour!

(A ce moment, on entend sous le balcon à gauche la voix
 de Fanchonnette, qui reprend le refrain des couplets.)

FANCHONNETTE.

Confiance !
 Espérance !
 L'amour rit du sort !
 Par l'adresse,
 La finesse,
 Il est le plus fort !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD, s'approchant de Gaston et parlant sur une
 musique d'orchestre qui continue en sourdine.

Monseigneur...

GASTON.

O ciel!...

LE VIEILLARD, présentant un billet à Gaston.

Lettre!...

GASTON.

Pour moi?...

LE VIEILLARD.

Oui!...

GASTON.

De qui?

LE VIEILLARD.

Tante...

GASTON.

Mais dites-moi...

LE VIEILLARD.

Adieu!...

(Il disparaît vivement au milieu des invités.)

GASTON, qui a décacheté la lettre.

Que vois-je! (Avec joie.) Écoutez, Monsieur le duc, écoutez, Messieurs; voici ce que l'on m'écrit :

(Lisant.)

« Mon beau neveu, quoique bien vieille, je n'ai pas
 » voulu quitter ce monde avant de vous embrasser!...
 » j'arrive de la Guyane. » (S'interrompant.) De la Guyane...
 et non de la Havane!... voilà l'erreur! vous entendez,
 Monsieur le duc!...

(Reprenant la lecture.)

« J'arrive de la Guyane, d'où je rapporte la fortune
 » que m'a laissée mon pauvre défunt, Jean-Antonio Men-
 » doza... j'apprends que vous allez vous marier, et je
 » n'attendais que ce moment pour vous rendre riche!...
 » je serai, cette nuit même, à Paris, dans l'ancien hôtel
 » de votre famille, place Royale, que je viens de faire
 » racheter pour vous, et je vous y attends demain avec
 » votre belle future, son oncle et tous vos amis.
 » Votre affectionnée tante, Charlotte de Listenay,
 » veuve Antonio Mendoza. »

REPRISE DU CHANT.

TOUS.

Ah! quel heureux événement!

GASTON, avec transport.

Ma chère tante, assurément

Te voilà bien ma providence!...

Car jamais, non jamais, tu ne vins mieux vraiment!...

(A Hélène.)

A demain, à demain, ma belle fiancée!...

(Aux invités.)

A demain, Messieurs...

BOISJOLY.

A demain!...

Cette affaire mal commencée,

Nous la finirons par l'hymen!...

GASTON.

Oui, chez ma bonne tante, on signera demain

Mon bonheur avec mon hymen!

FANCHONNETTE, reprenant son refrain en dehors.

Confiance!

Espérance!

L'amour rit du sort,

Par l'adresse,

La finesse

Il est le plus fort!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Confiance!

Espérance!

L'amour rit du sort...

Par l'adresse,

La finesse

Il est le plus fort!

(Gaston baise la main de sa fiancée, salue tous les invités, qui s'inclinent devant lui et se dirige vers le fond, reconduit par Boisjoly, le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

—

L'HOTEL DE LA PLACE ROYALE.

Un salon décoré avec magnificence. — Vitrage au fond, orné d'écussons et d'armoiries et donnant sur de riants jardins. — Entrée et péristyle au fond. — Portes latérales avec riches tentures.



SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON DE LISTENAY, LE CHEVALIER DE SOYECOUR, JEUNES GENTILSHOMMES ET OFFICIERS, AMIS DE GASTON; ils entrent en regardant tout avec admiration.

CHŒUR.

Oui, d'honneur, c'est magnifique !
On se croirait, en ces lieux,
Dans quelque palais magique,
Dans un séjour merveilleux !

(La musique continue à l'orchestre. — Les portes du fond s'ouvrent, et LE VIEILLARD, en costume d'intendant, entre suivi de valets en brillante livrée et la serviette sur le bras. — Il s'approche de Gaston qu'il salue profondément.)

GASTON.

Que vois-je !... toi ici... au fait, je suis si heureux que le père Bonheur ne pouvait être loin ! (A ses amis, en le

montrant.) Messieurs, vous voyez l'enchanteur Merlin déguisé... ou plutôt un monosyllabe qui s'est fait homme!... je suis sûr qu'il vient encore pour une bonne nouvelle...

LE VIEILLARD, saluant de nouveau jusqu'à terre.

Monseigneur...

GASTON.

Voyons, que viens-tu m'annoncer?...

LE VIEILLARD.

Déjeuner...

GASTON.

Là, quand je disais... nous mourons de faim, et voilà le déjeuner...

LE VIEILLARD.

Servi!

GASTON, vivement.

Et ma chère tante n'en fera-t-elle pas les honneurs?

LE VIEILLARD.

Non!...

GASTON.

Mais elle l'a promis... je la verrai..

LE VIEILLARD.

Aujourd'hui!...

GASTON.

Et je l'embrasserai?

LE VIEILLARD.

Bientôt!

LE CHEVALIER.

En attendant, à table!... je suis sûr que les vins de ta

brave parente sont aussi bons et aussi généreux que son cœur...

LE VIEILLARD.

Vrai !...

(Il rit.)

GASTON.

Il a ri ! chevalier, écris que le monosyllabe a ri !...
Allons, Messieurs, qui m'aime me suive !!!

REPRISE DU CHŒUR.

Oui, d'honneur, c'est magnifique !
On se croirait, en ces lieux,
Dans quelque palais magique,
Dans un séjour merveilleux !...

(Ils s'éloignent par le fond à droite, guidés par les valets, qui s'inclinent devant eux.)

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, FANCHONNETTE, dans son premier costume.

FANCHONNETTE, qui a guetté la sortie de Gaston, entrant par la gauche.

Il est parti !...

LE VIEILLARD.

Oui !...

FANCHONNETTE, au vieillard.

Ah ! j'avais besoin de vous revoir... Il sera riche, heureux, lui !... Etes-vous content ?...

LE VIEILLARD.

Content !

FANCHONNETTE.

Mais ma tâche n'est pas encore terminée... qui soutiendra mon courage?...

LE VIEILLARD.

Devoir!..

FANCHONNETTE.

Et je trouverai ma récompense...

LE VIEILLARD, mettant la main sur son cœur.

Là!...

FANCHONNETTE.

Mais, quand je ne le verrai plus, qui me consolera?...

LE VIEILLARD.

Dieu!

(Il embrasse Fanchonnette sur le front et s'éloigne par la gauche.)

SCÈNE III.

FANCHONNETTE, puis CANDIDE.

FANCHONNETTE, seule.

AIR.

Allons, pauvrete, allons, courage!

Dans mon cœur, cherchons un appui.

Il faut accomplir mon ouvrage;

Que le ciel m'inspire aujourd'hui!

Puissé-je du fond de mon âme

Bannir un trop doux sentiment!

Oh! oui, le devoir me réclame;

Que lui seul me guide à présent!

Allons, pauvrete, etc.

LA FANCHONNETTE,

CABALETTE.

Il faut, comme une amie,
Veiller avec ardeur,
Pour donner à sa vie
Richesse, amour, bonheur.
Si la simple fillette
Obtient son amitié,
Le cœur de Fanchonnette
Se croira bien payé !

(Candide, tout défait, paraît au fond.)

Mais qui vient là?... Candide!... Ah! mon Dieu
comme il est pâle...

CANDIDE, marchant péniblement et s'appuyant contre les meubles.

Pardon... pardon... Mam'zelle... mais c'est que je n'ai
plus de jambes... et c'est tout ce que j'ai pu faire que
d'arriver jusqu'ici...

FANCHONNETTE.

Mais qu'as-tu donc?... Parle... Réponds... Qu'est-ce
que ça signifie?...

CANDIDE.

Ça signifie... que je me sens bien mal... que je n'ai
plus de forces!... Mais, pourvu qu'il m'en reste assez
pour aller me noyer!...

FANCHONNETTE, stupéfaite.

Te noyer!...

CANDIDE.

Au pont Saint-Michel!... c'est le plus près!...

FANCHONNETTE.

Ah! ça es-tu fou?

CANDIDE.

Oui, je suis fou de désespoir!... Ah! mam'zelle Fan-

chonnette, qu'est-ce que vous avez fait là, bon Dieu!...

FANCHONNETTE.

Ce que j'ai fait!... Voyons, que veux-tu dire?

CANDIDE, avec reproche.

Où avez-vous passé la nuit dernière, Mademoiselle?...

FANCHONNETTE.

Malheureux!... tu m'espionnais donc?...

CANDIDE.

Oh! non, Mam'zelle!... mais je vous suivais partout... le jour!... le soir!... et la nuit... comme celle-ci, par exemple, que j'ai passée tout entière, mourant de froid, sur une borne, devant ce grand hôtel... où je vous ai vue entrer, hier au soir, et d'où vous n'êtes pas ressortie.

FANCHONNETTE.

C'est vrai!

CANDIDE, avec désespoir.

Vous en convenez!... Adieu, Mam'zelle; le fleuve m'attend!...

FANCHONNETTE, le retenant.

Arrête!... je te l'ordonne... car je n'entends pas que tu emportes une mauvaise opinion de moi... je veux que tu m'estimes... que tu m'aimes... (A part, soupirant.) ne fût-ce que pour tâcher d'en oublier un autre... (Haut.) Écoute-moi donc, mon bon Candide...

CANDIDE, se contraignant.

J'écoute, Mam'zelle, j'écoute!...

FANCHONNETTE.

C'est toute une histoire... la mienne... J'avais quinze

ans... plus de famille... pas un ami... seule, abandonnée dans une grande ville de province, il me fallait aller chanter par les rues pour gagner le pain de la journée... Oh! ça me coûtait beaucoup... mais, la faim, ça donne du courage...

CANDIDE.

Et de la voix...

FANCHONNETTE.

Pas toujours... Une fois, que je n'avais pas déjeuné... et guère plus dîné... je chantais aux portes de la ville... La nuit venue, je n'avais pas encore étrenné, comme on dit, quand un beau carrosse s'arrête devant moi... un vieillard au noble visage me regarde, m'écoute, me jette un louis d'or et disparaît...

CANDIDE.

Brave homme!...

FANCHONNETTE.

Le lendemain, il revint et me jeta de nouveau la même offrande... Pendant un mois, tous les soirs, même visite et même rente... mais, tout à coup, il ne revint plus... et je rentrai toute triste dans mon pauvre réduit, car j'étais malheureuse de ne plus le voir... Oh! non pas pour son argent... grâce à lui, j'étais pour longtemps à l'abri du besoin... mais il avait l'air si bon, si faible et si triste, que je l'avais pris en pitié et que je l'aimais déjà comme un père...

CANDIDE.

Et vous ne l'avez pas revu?...

FANCHIONNETTE.

Oh! si... Un beau matin, son intendant parut dans ma chambrette... me dit que le prince, son maître... c'était un prince!... était souffrant... qu'il regrettait sans cesse sa petite chanteuse... Des regrets!... mon bienfaiteur!... Vite, vite, je suivis l'intendant dans un riche hôtel... Je revis le noble vieillard... A ma vue, le sourire reparut sur ses lèvres... et, pendant toute une année, je ne quittai plus le pauvre malade...

CHANT.

Près du fauteuil où la souffrance
 Le retenait,
 Toujours, comme sa Providence,
 Il m'appelait.
 Il me disait : « Chante, petite,
 » En t'écoutant,
 » Je sens que la douleur me quitte,
 » Grâce à ton chant... »
 Et je chantais,
 Je lui disais
 Ma chansonnette...
 Ah! ah! ah! ah!...
 Puis, quand cessait,
 Quand s'éteignait
 Ma voix discrète,
 Mon vieil ami
 Doucement s'était endormi!...

2^e Couplet.

Un soir d'hiver, j'étais assise
 A son chevet,

Prête à calmer l'ardente criée
 Qu'on redoutait...
 — « Chante, dit-il, oh! je t'en prie,
 » Et sans retard...
 » Que j'entende ta voix amie...
 » A mon départ! »
 Et je chantai,
 Je répétai
 Ma chansonnette.
 Ah! ah! ah! ah!

(Avec émotion.)

Mais, ce soir-là...
 Quand s'arrêta
 Ma voix discrète...
 Mon vieil ami...
 Pour toujours s'était endormi!

CANDIDE, attendri.

Assez, assez, Mam'zelle... je l'aime aussi, ce bon vieux...
 mais, après lui, vous voilà redevenue seule et pauvre,
 comme avant...

FANCHONNETTE.

Riche, Candide!... Oh! trop riche, au contraire!...

CANDIDE.

Que dites-vous?

FANCHONNETTE.

Le noble vieillard léguait tous ses biens à la petite
 chanteuse!...

CANDIDE.

Est-il possible!...

FANCHONNETTE.

Et j'étais bien embarrassée de cette grande richesse-là,

je t'assure, quand j'appris par l'intendant du prince que son maître avait un neveu...

CANDIDE.

Qu'il déshéritait pour vous... Oh! c'est mal, ça, Mam' zelle..!

FANCHONNETTE.

Qué veux-tu?... on avait noirci le jeune homme à ses yeux... D'ailleurs, il était dissipé, joueur, mauvaise tête... mais il était malheureux aussi... Alors, je me fis un serment!...

CANDIDE.

Un serment?...

FANCHONNETTE.

Je jurai de lui rendre tous ses biens... tout ce que je tenais de son oncle...

CANDIDE.

Ah! voilà une bonne pensée!...

FANCHONNETTE.

Oui, si tu crois que c'est facile, de se débarrasser comme ça d'une grande fortune!... Je fis écrire au jeune gentilhomme...

CANDIDE.

Qui répondit que vous étiez un ange du bon Dieu?...

FANCHONNETTE.

Qui refusa tout... et par la lettre la plus insultante.. Quand je pense à ses odieux soupçons, j'en pleure encore de honte et de douleur!...

CANDIDE.

Et vous ne pouviez pas le détromper, Fanchonnette?...

FANCHONNETTE.

Non... car jamais le prince de Listenay n'aurait rien accepté de moi...

CANDIDE, vivement.

Le prince de Listenay?... C'est lui?

FANCHONNETTE.

C'est lui!... et je ne savais plus comment tenir mon serment, lorsque je découvris qu'il avait une vieille parente!... une tante, qu'il n'a jamais vue, et qui est arrivée dans cet hôtel!...

CANDIDE.

Et c'est près d'elle que vous avez passé la nuit!... Oh! pardon, Fanchonnette, pardon!... (Il tombe à genoux.)

FANCHONNETTE.

Oui... mais il faut que je te dise encore...

BOISJOLY, au dehors.

Superbe!

GASTON, de même.

Admirable!...

FANCHONNETTE.

C'est le prince!... il a laissé ses amis à table, pour aller à la rencontre de sa fiancée... Viens!... tu vas tout savoir... (Elle entraîne Candide et disparaît avec lui par la gauche.)

SCÈNE IV.

GASTON, HÉLÈNE, BOISJOLY, entrant par le fond.

BOISJOLY.

Un vrai palais de fée!... il n'y a que nous autres millionnaires pour nous loger ainsi...

GASTON.

Je crois rêver... et je crains vraiment que ce riche hôtel ne disparaisse comme un décor de l'Opéra.

BOISJOLY.

Richesse, hymen, tout vous arrive à souhait... Vous voilà le favori de l'aveugle Fortune...

GASTON.

Aveugle!... non, parbleu!... Elle a de fort bons yeux pour moi!...

CAVATINE.

O Fortune amie,
 Quelle calomnie!
 On dit, ici-bas,
 Que tu n'y vois pas...
 Mais, bonne et propice,
 Tu me rends justice,
 Aussi, je soutien
 Que tu vois fort bien!

Tu vois que j'aime la richesse,
 Mais, pour obtenir, en ce jour,
 La jeune et divine maîtresse
 Qu'on refusait à mon amour.
 Tu vois qu'au sein de l'opulence,

Je mettrai l'orgueil à l'écart ;
 Et que de mon or l'indigence,
 Aura sa bonne et large part.

O fortune amie,
 Je te remercie !
 On dit, ici-bas,
 Que tu n'y vois pas...
 Mais, en bienfaitrice,
 Tu me rends justice,
 Aussi, je soutien
 Que tu vois fort bien !

BOISJOLY et HÉLÈNE.

O fortune amie,
 Quelle calomnie !
 On dit, ici-bas,
 Que tu n'y vois pas...
 Mais, en bienfaitrice,
 Tu lui rends justice ;
 Aussi, je soutien
 Que tu vois fort bien !

SCÈNE V.

LES MÊMES, CANDIDE, introduisant DON JOSÉ.

CANDIDE.

Par ici, par ici, Monseigneur ! voici les personnes que vous cherchez.

DON JOSÉ, avec une nuance d'ironie.

Je me suis rendu à votre invitation, colonel... mais je crains fort de n'avoir pas l'honneur d'être présenté à votre respectable tante.

GASTON.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

DON JOSÉ.

Parce que la veuve Mendoza n'est pas encore arrivée dans cet hôtel...

BOISJOLY.

Allons donc... après sa lettre...

GASTON.

Et l'excellent déjeuner qu'elle nous a fait servir!

DON JOSÉ.

Les voisins de cette maison m'ont affirmé qu'aucune chaise de poste n'y était entrée depuis hier!

CANDIDE.

Je le crois bien... madame Mendoza est installée ici depuis huit jours...

TOUS.

Depuis huit jours!...

GASTON, vivement.

Ah! tout s'explique alors... la lettre, le brevet, venus si à propos...

DON JOSÉ.

Et tu as vu la douairière?

CANDIDE.

Comme je vous vois... je l'ai rencontrée dans ses jardins, où j'étais venu trouver un de mes parents, entré à son service!..

GASTON.

Et tu lui as parlé?..

CANDIDE.

C'est-à-dire, elle m'a parlé... car je n'aurais jamais osé l'aborder... tandis qu'elle se promenait, péniblement appuyée sur sa canne à pomme d'or!.. la canne surtout m'inspirait un respect!..

DON JOSÉ.

Et que t'a-t-elle dit ?

CANDIDE.

Voilà!.. elle venait de recevoir une lettre d'un de ses amis qu'elle avait fait prévenir de son retour : Monsieur l'abbé Dubois!

DON JOSÉ, regardant Boisjoly.

L'abbé Dubois!

BOISJOLY.

Le confident du Régent!

CANDIDE.

Et, comme la vénérable dame a la vue très basse, à ce qu'il paraît, elle m'a prié de lui lire ce message...

DON JOSÉ.

Et que disait-il ?

CANDIDE, cherchant.

Attendez donc... ah!... Monsieur l'abbé s'excusait de ne pouvoir se rendre à l'invitation de madame Mendoza, ... à cause d'un grand événement... une conspiration contre M. le Régent... qui venait d'être découverte...

DON JOSÉ et BOISJOLY, à part.

O ciel !

CANDIDE.

Il avait, disait-il, des ordres à donner... des arrestations à faire...

BOISJOLY, à part.

Je vas me trouver mal !

DON JOSÉ, à demi-voix.

Silence !... taisez-vous donc !..

CANDIDE.

Des étrangers... des Espagnols surtout... que l'on recherchait de tous côtés...

GASTON, s'approchant de don José,

Comme vous êtes pâle, don José !...

DON JOSÉ.

Écoutez donc, Monsieur... des compatriotes, des amis peut-être !...

HÉLÈNE.

Et mon oncle... il est tout blême !..

BOISJOLY.

Du tout... du tout, Mademoiselle, j'ai ma couleur ordinaire !

HÉLÈNE.

Mais vous êtes tout tremblant...

BOISJOLY.

Je tremble... je tremble... je suis nerveux !.. très nerveux, depuis quelque temps... voilà tout... j'ai besoin de prendre l'air... l'air pur des montagnes !.. et je vais accompagner don José dans un long voyage qu'il va faire !

LA FANCHONNETTE,

DON JOSÉ.

Un voyage diplomatique !..

GASTON, gaîment.

Par exemple !.. je m'y oppose... et mon mariage qui ne peut se faire sans vous !..

HÉLÈNE.

Non, mon oncle, non, vous ne partirez pas...

BOISJOLY.

Je partirai, Mademoiselle... il le faut... la santé, la vie de votre oncle... (Touchant son cou.) Je me sens déjà là quelque chose...

CANDIDE.

Qui vous étrangle ?...

BOISJOLY.

C'est cela... c'est cela même...

GASTON.

Bah ! nous vous soignerons, nous vous guérirons... et j'espère bien que don José, qui a tant d'envie de connaître ma vieille tante, sera de la noce...

DON JOSÉ, très agité.

Impossible... colonel, impossible !... une affaire urgente... pressée...

CANDIDE.

C'est ça, il faut de l'air aussi à Monseigneur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN MAJORDOME.

LE MAJORDOME.

Madame Antonio Mendoza, ma maîtresse, fait prévenir sa future nièce que sa toilette de nocce et ses diamants sont disposés dans l'appartement voisin...

HÉLÈNE, avec joie.

Ma toilette!.. mes diamants!..

GASTON.

Bonne tante! elle pense à tout!...

LE MAJORDOME.

Elle prie Monsieur le prince de Listenay de l'attendre seul dans ce salon, où elle va se rendre!... on y signera plus tard le contrat!...

BOISJOLY.

Impossible... il faut que je parte...

GASTON, à Hélène.

Allez vous parer des présents de ma bonne tante, chère Hélène, et revenez bien belle, bien brillante pour que je lui présente ma charmante future.

(Il la reconduit à la porte à droite, où ont paru deux femmes de chambre.)

DON JOSÉ, à part, à Boisjoly.

Rassurez-vous... l'original seul de mon billet pouvait vous compromettre... il est anéanti.

BOISJOLY, de même.

En êtes-vous bien sûr au moins?..

DON JOSÉ, de même.

Très sûr... je prends votre voiture qui vous attend à la porte de cet hôtel... ventre à terre jusqu'au premier relai... et je suis à l'abri...

BOISJOLY, vivement, de même.

Mais du tout! ma voiture renferme des valeurs considérables... deux cent mille livres en or que j'apportais pour les épingles du contrat!

DON JOSÉ, bas.

Ça ne me gênera pas...

BOISJOLY, bas.

Mais ça me gênera... moi!

DON JOSÉ, bas.

Vous... je vous ferai faire marquis!.. marquis espagnol!.

BOISJOLY, de même.

Deux cent mille livres un marquisat! c'est cher!..

DON JOSÉ, de même.

Et j'y joindrai deux cordons par-dessus le marché!..

(Il s'esquive par le fond.)

BOISJOLY, vivement.

Non, non, pas de cordons, ça porte malheur...

(Il sort par la droite, Candide et le majordome s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE VII.

GASTON, puis M^{me} MENDOZA, VALETS.

(Une musique douce et mélodieuse commence et continue pendant ce qui suit.)

GASTON.

Elle va venir!... je vais la voir, enfin, cette noble femme, qui fut l'ange protecteur de ma destinée! Ah! jamais amant attendant sa maîtresse ne fut plus ému, plus troublé que moi!

(Les portes du fond s'ouvrent à deux battants, et l'on voit entrer M^{me} Mendoza, appuyée sur deux grands laquais, et suivie de deux autres.)

GASTON.

C'est elle!

(M^{me} Mendoza est très vieille et très voûtée. — Sa mise est d'une grande recherche, et porte le cachet de l'élégance d'une femme comme il faut, très âgée. — De beaux cheveux blancs encadrent son visage, presque entièrement caché sous ses coiffes de dentelles noires et blanches. — Les laquais la conduisent à un grand fauteuil, où elle s'affaisse en s'asseyant. — Les valets se retirent. — La musique cesse à l'orchestre.)

GASTON, la regardant avec intérêt.

Pauvre chère tante! comme elle est vieille!

M^{me} MENDOZA.

Êtes-vous là, mon beau neveu?...

GASTON, s'approchant.

Oui, chère tante, auprès de vous!... et si heureux de vous connaître enfin!...

M^{me} MENDOZA.

Approchez-vous de moi... (A Gaston, qui se place à côté d'elle.) Là... là... (L'écartant de la main.) Un peu plus loin... je suis encore coquette.. je ne veux pas que vous me voyiez de trop près...

GASTON.

Pourtant, bonne tante, je brûle d'envisager vos traits, qui doivent respirer la grâce et la bonté.

M^{me} MENDOZA, souriant.

Oh! croyez-moi, tout cela n'est pas fort séduisant... J'ai la figure de mon âge, mon enfant!

GASTON.

Bah! maintenant que nous vous tenons... nous vous ferons vivre jusqu'à cent ans!

M^{me} MENDOZA.

Eh! eh! vous ne me faites pas bonne mesure... J'en ai quatre-vingt-dix-sept... et, comme le temps me pressait un peu... j'ai voulu venir moi-même vous apporter ma bénédiction (Lui donnant un portefeuille) et ce qu'il y a là dedans.

GASTON.

Quoi donc?

M^{me} MENDOZA.

Votre fortune bien claire et bien nette en bons de caisse des fermiers généraux!

GASTON, avec transport.

Ah! ma chère tante, vous me voyez ému, touché jus-

qu'aux larmes, de tant de bonté, de générosité. (Lui prenant la main malgré elle.)

DUO.

Ciel! qu'ai-je vu!

M^{me} MENDOZA.

Quoi donc ?

GASTON.

Cette main blanche et belle !...

M^{me} MENDOZA, la retirant vivement.

Vous trouvez !... On la disait telle
Autrefois ; mais, mon cher enfant,
On n'en parle plus à présent !

GASTON.

Sous votre coiffe de dentelle,
Ah ! ma tante, il m'a semblé voir
Briller un œil du plus beau noir !...

M^{me} MENDOZA.

Quand je jouais de la prunelle,
Peut-être jetait-il des feux ;
Mais, à présent, s'il étincelle,
Ce n'est que de vous voir heureux !...

GASTON.

Et ce petit pied que j'admire,
Et dont l'amour suivait les pas...

M^{me} MENDOZA, cachant vivement son pied sous sa robe.

Mon neveu, vous me faites rire,
En vantant mes anciens appas...

Gaston veut lui prendre la main. — Elle se lève et marche lentement, appuyée sur sa canne.)

LA FANCHONNETTE,

GASTON, la suivant pas à pas.

O ma bonne tante ,
 O femme excellente ,
 Il faut près de vous ,
 Tomber à genoux !
 Combien votre vue
 Rend mon âme émue !
 Puis-je de mon cœur
 Modérer l'ardeur ?

M^{me} MENDOZA.

Près de votre tante ,
 Faible et chancelante ,
 Beau neveu , tout doux !
 Et modérez-vous !
 Déjà votre vue
 La rend tout émue.
 Ménagez son cœur
 Trop plein de bonheur

GASTON.

Je veux, dans ma reconnaissance,
 Au moins une fois sur mon cœur,
 Vous tenir...

M^{me} MENDOZA.

Non, non, par prudence
 Apaisez votre tendre ardeur...

GASTON.

Un baiser est doux et facile...
 Ah ! dans mes bras laissez-moi vous presser !...

M^{me} MENDOZA, riant et march

Mon beau neveu, je suis fragile ;
 Et vous pourriez bien me casser !

GASTON.

O ma bonne tante,
 O femme excellente,
 Il faut, près de vous,
 Tomber à genoux !
 Combien votre vue
 Rend mon âme émue !
 Puis-je de mon cœur
 Modérer l'ardeur ?

M^{me} MENDOZA

Près de votre tante,
 Faible et chancelante,
 Beau neveu, tout doux !
 Et modérez-vous !
 Dejà votre vue
 La rend tout émue.
 Ménagez son cœur
 Trop plein de bonheur.

(A la fin du duo, M^{me} Mendoza va se rasseoir. Boisjoly entre avec
 Hélène, par la droite.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BOISJOLY, HÉLÈNE, en toilette de mariée.

GASTON, courant au-devant d'eux et leur montrant
 madame Mendoza.

C'est elle ! c'est mon excellente tante !

BOISJOLY, saluant la douairière.

Madame... j'ai bien l'honneur...

GASTON.

Venez, venez, Hélène, remerciez celle à qui nous devons notre bonheur...

HÉLÈNE, s'inclinant.

Ah! Madame!

M^{me} MENDOZA, à Hélène et à Gaston.

Mes enfants, vous voilà heureux!... ma tâche est accomplie!... et nous allons bientôt nous séparer!

GASTON.

Que dites-vous?

M^{me} MENDOZA.

Un long voyage me reste encore à faire... Et je vais partir aujourd'hui même...

GASTON, vivement.

Non, chère tante, non, nous saurons bien vous retenir!...

M^{me} MENDOZA.

Impossible, mon beau neveu... mais de loin, je veillerai sur votre bonheur... et un jour, là-haut, je prierai Dieu pour vous...

GASTON.

Ma bonne tante!...

(On entend la ritournelle du chœur suivant.)

BOISJOLY.

Quel est ce bruit?... (Regardant au dehors.) Ce sont les dames de la halle qui viennent fêter les mariés!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CANDIDE, accourant, suivi DES POISSARDES
et des AMIS DE GASTON qui rentrent en foule.

FINAL.

CANDIDE, à Gaston et à Hélène.

Toutes les dames de la halle
Viennent vous offrir leurs bouquets.

UNE DAME DE LA HALLE.

Belle fleur de la capitale,
Toutes les dames de la halle
Vous offrent leurs bouquets
Tout frais !

CHOEUR DES DAMES DE LA HALLE.

Acceptez-les, avec nos vœux !
Unissez-vous, soyez heureux !

(Pendant ce chœur, le VIEILLARD et deux valets ont reparu à la porte de gauche, M^{me} Mendoza s'est levée, et, appuyée sur le bras du vieillard, elle disparaît par la gauche, au milieu de la foule, sans être aperçue de Gaston. La musique continue à l'orchestre.)

GASTON, recevant les bouquets.

Merci, merci, Mesdames... voilà des bouquets qui nous porteront bonheur!... (Se retournant.) Eh bien!... ma tante... ma chère tante... où est-elle? qu'est-elle devenue?...

SCÈNE X.

LES MÊMES, FANCHONNETTE, paraissant tout à coup par le fond, suivie du VIEILLARD.

FANCHONNETTE.

Partie, Monsieur Gaston !...

TOUS.

Partiel... (Roulement d'une voiture au dehors.)

FANCHONNETTE.

Ecoutez... écoutez!... voilà sa voiture qui s'éloigne...

GASTON, avec douleur.

Me quitter ainsi!...

BOISJOLY.

Une fée, ça disparaît si vite!...

FANCHONNETTE, à Gaston.

Mais des amis vous restent, qui ne vous abandonneront jamais !

CANDIDE, avec exaltation.

Oui, oui, de vrais amis, Monsieur Gaston!...

GASTON, à Candide.

Va, je le sais... (Montrant Fanchonnette). Car c'est elle qui fait mon bonheur!... mon mariage!... aussi je me chargerai de sa dot!...

FANCHONNETTE, à part.

S'il savait qu'il me doit la sienne!...

GASTON, au Vieillard qui se frotte les mains.

Eh bien ! père Bonheur, vous voilà donc tout à fait muet?...

FANCHONNETTE, montrant Hélène.

C'est que le bonheur vous a dit son dernier mot, Monseigneur!...

REPRISE DU CHANT.

Colonel, soyez bon époux...

Fanchonnette est là... garde à vous!

(Amenant les amants sur l'avant-scène et en demi-confiance.)

— Motif de la chanson du final du 1^{er} acte.)

Fortune, amour, en ménage,

Vous comblent de leurs faveurs.

N'allez pas, époux volage,

Dépenser ces biens ailleurs,

Ou bien la Fanchonnette

Vous chançonnera

Larirette...

Ah ! ah ! la Fanchonnette

Vous chançonnera

Larira !

TOUS.

Ah ! ah ! la Fanchonnette, etc.

GASTON, tenant la main d'Hélène.

Toujours, ô Fanchonnette,

Mon cœur l'aimera !

HÉLÈNE.

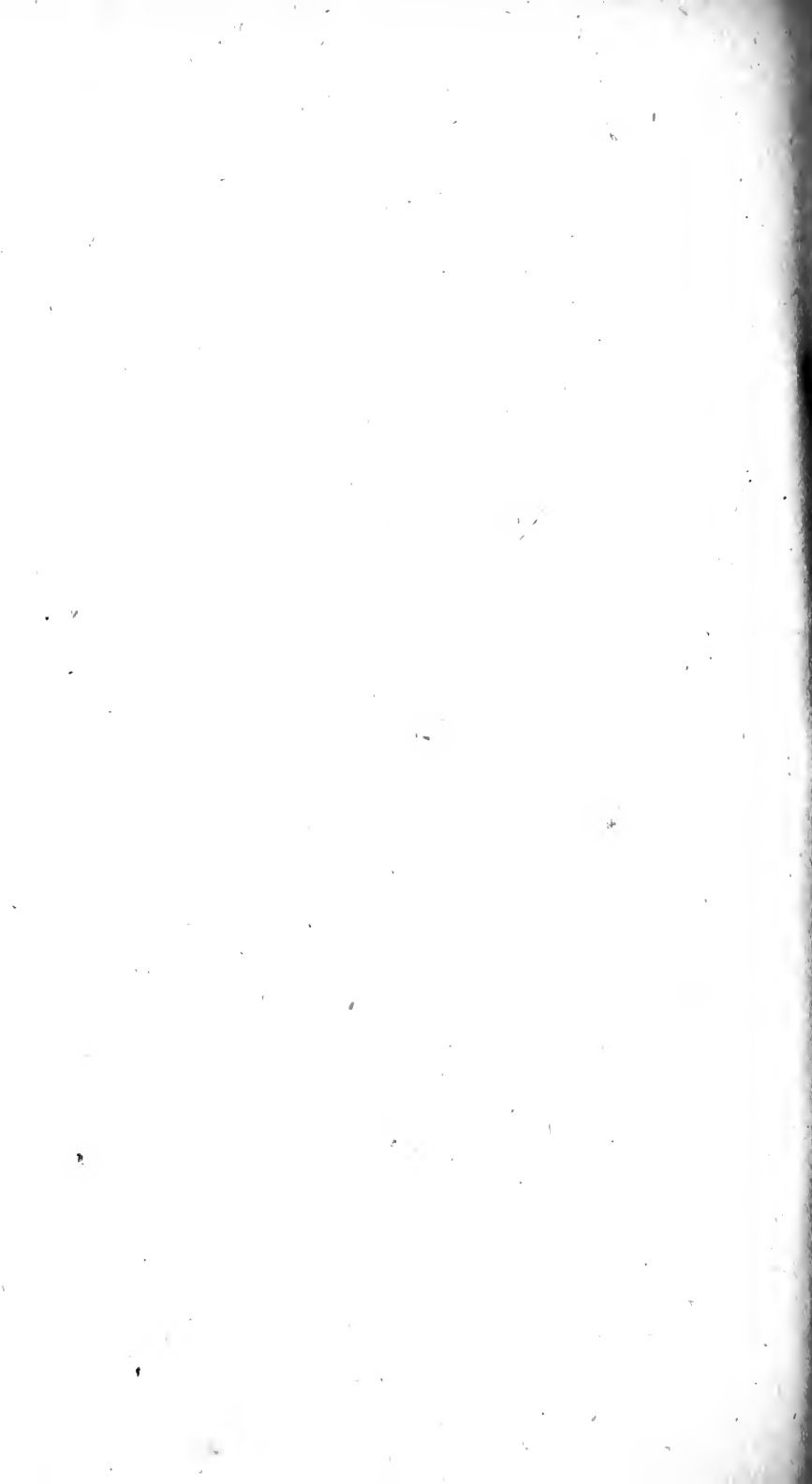
Toujours mon cœur l'aimera !

TOUS.

Toujours son cœur l'aimera !

FIN.





QUENTIN DURWARD

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. GORMON ET MICHEL GARRE

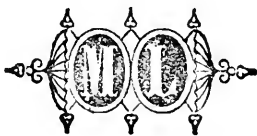
MUSIQUE DE

M. A. GÉVAERT

MISE EN SCÈNE DE M. MOCKER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'OPÉRA
COMIQUE, le 25 mars 1858.

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1858

— Droits de reproduction et de traduction réservés. —

Distribution de la Pièce.

LOUIS XI.....	MM. COUDERC.
LE COMTE DE CREVECŒUR.....	FAURE.
QUENTIN DURWARD.....	JOURDAN.
LESLY-LE BALAFRÉ.....	BARRIELLE.
TRISTAN L'ERMITE.....	BECKERS.
PAVILLON, bourgeois de Liège.....	PRILLEUX.
LE MAUGRABIN.....	CABEL.
LANDRY.....	PALIANTI.
DAMIEN.....	COUTAN.
ISABELLE DE CROYE.....	M ^{mes} BOULARD.
LA COMTESSE HAMELINE, sa tante..	RÉVILLY.
RISPAH.....	BÉLIA.
MAUGRABINS, PAYSANS, ARCHERS ÉCOSSAIS, PAGES, SEIGNEURS, CHE- LIERS, DAMES, BOURGEOIS DE LIÈGE, ETC.	

NOTA. — La mise en scène exacte de cet ouvrage est transcrite et publiée par M. L. PALIANTI.

QUENTIN DURWARD

ACTE PREMIER

L'entrée du village du Plessis. — Au fond, une route bordée d'ormeaux qui serpente le long d'une colline. — A gauche, une auberge. — A droite, un pavillon de chasse à demi caché sous le feuillage; dans le lointain, le vieux château du Plessis dont on aperçoit les tourelles derrière les arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

RISPAH, BOHÉMIENS et BOHÉMIENNES, campés sous les arbres. Le jour commence.

INTRODUCTION.

CHOEUR, à demi voix.

Alerte! alerte!

Éveillons-nous!

Sur l'herbe verte

Dormir est doux;

Mais l'oiseau chante

Et le jour luit,

Pliions la tente,

Partons sans bruit.

RISPAH.

Du château du Plessis-lès-Tours

La porte va s'ouvrir, et voici bientôt l'heure

Où Jean qui rit et Jean qui pleure,

Avec maître Tristan, rôdent aux alentours.

LE CHOEUR.

Alerte! alerte!

Éveillons-nous!

Sur l'herbe verte

Dormir est doux;

QUENTIN DURWARD.

Mais l'oiseau chante
Et le jour luit,
Plions la tente,
Partons sans bruit.

RISPAH.

Chut! écoutez!... je crois entendre
Un bruit de pas.

LE CHOEUR.

Ne bougeons pas!

RISPAH, regardant dans la coulisse.

Un homme seul!.. On peut l'attendre!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MAUGRABIN.

LE CHOEUR.

C'est Hayraddin
Le Maugrabin.

(On s'empresse autour de lui.)

Parmi nous, compagnon, quel bon vent te ramène?

LE MAUGRABIN.

De vieux vin étranger ma calebasse est pleine!

LE CHOEUR.

D'où viens-tu?.. qu'as-tu fait?
Réponds-nous.

LE MAUGRABIN.

Qui le sait?

LE CHOEUR.

Conte-nous ton histoire.

LE MAUGRABIN, leur tendant sa gourde.

Occupez-vous de boire,
Et ne demandez rien.

LE CHOEUR.

Fort bien! très-bien!

(Buvant.)

La calebasse
Circule et passe
De main en main,
Son doux breuvage
Vaut bien, je gage,
L'eau du chemin.

LE MAUGRABIN, bas, à Rispah.
 Sain et sauf du voyage
 Me voilà revenu.

RISPAH.

Fort bien! et ton message?

LE MAUGRABIN.

A l'endroit convenu
 La lettre sera mise ;
 Et nous pouvons compter sur la somme promise!

ENSEMBLE.

Tout va bien!
 Ne disons rien!

LE CHOEUR.

La calebasse
 Circule et passe
 De main en main,
 Son doux breuvage
 Vaut bien, je gage,
 L'eau du chemin!

LE MAUGRABIN.

Le dimanche est un jour de trêve,
 Fêtons le soleil qui se lève,
 Et pour nous mettre en train,
 Allons, Rispah, vite, un refrain!

RISPAH.

CHANSON.

Messire Tristan
 Est un bon ermite,
 En tout il imite
 Son maître Satan!

Son chapelet est une corde
 Et son missel un coutelas ;
 Il commande à toute une horde
 De démons qui suivent ses pas !

« Qu'on appréhende
 « Et que l'on pende
 « Sans pitié, ni merci,
 « A l'arbre que voici,

QUENTIN DURWARD.

« La troupe immonde
 « Et vagabonde
 « De tous les mécréants qui rôdent près d'ici! »
 (Les Bohémiens se pressent avec effroi autour de Rispah.)

Ah! ah! ah! ah! ah!
 Enfants de Bohême,
 Aimons qui nous aime!
 Messire Tristan
 Est un bon ermite,
 En tout il imite
 Son maître Satan!

LE CHOEUR.

Messire Tristan
 Est un bon ermite,
 En tout il imite
 Son maître Satan!

LE MAUGRABIN, regardant au fond.

Le voici!..

Hors d'ici!

TOUS, s'enfuyant.

Le voici!..

Hors d'ici!

(Tristan paraît au fond; les Bohémiens se dispersent de tous les côtés. Tristan reste seul.)

SCÈNE III.

TRISTAN, LANDRY.

TRISTAN, après avoir frappé à la porte du pavillon, à Landry qui sort.

Quoi de nouveau?

LANDRY.

Pas grand'chose.

TRISTAN.

Les deux dames?

LANDRY.

Cachées.

TRISTAN.

Sortent-elles?

LANDRY.

Non.

Parlent-elles ?

TRISTAN.

Peu.

LANDRY.

Que font-elles ?

TRISTAN.

Rien.

LANDRY.

La vieille ?

TRISTAN.

Dort.

LANDRY.

Et la jeune ?

TRISTAN.

Chante.

LANDRY.

TRISTAN.

Bien ! (Désignant l'auberge.) Et là, dans cette auberge, as-tu vu quelque voyageur ?

LANDRY.

Oui.

TRISTAN.

Combien ?

LANDRY.

Un.

TRISTAN.

Français ?

LANDRY.

Liégeois.

TRISTAN.

Arrivé ?

LANDRY.

Hier.

TRISTAN.

Va-t'en. (Landry va pour sortir.) Ah !

LANDRY, s'arrêtant.

Quoi ?

TRISTAN.

A déjeuner !

LANDRY.

Où?

TRISTAN.

Là.

LANDRY.

Pour vous ?

TRISTAN.

Non.

LANDRY.

Pour qui ?

TRISTAN.

Maître Pierre.

LANDRY.

Il vient ?

TRISTAN.

Il me suit.

LANDRY.

Seul ?

TRISTAN.

Seul !

LANDRY.

Bien ! (il rentre dans le pavillon.)

TRISTAN, seul.

Cet homme est bavard ! Il questionne... veut savoir... mauvais agent ! (Après un temps.) Un Liégeois au village du Plessis-lès-Tours ! N'est-ce qu'un oiseau de passage, ou s'est-il arrêté avec intention ? Il peut être bon de s'en enquérir. (Il va pour entrer dans l'auberge, une fenêtre s'ouvre bruyamment au premier étage.)

SCÈNE IV.

PAVILLON, à la fenêtre, TRISTAN.

PAVILLON.

Il fait, pardieu, grand jour, et, qui plus est, la matinée est superbe !

TRISTAN, à part.

Notre homme sans doute.

PAVILLON.

L'ami, n'est-ce pas le château du roi Louis XI dont j'aperçois les tourelles par-dessus ce bouquet d'arbres ?

TRISTAN.

C'est possible!

PAVILLON.

Je m'en croyais plus loin, car la nuit était déjà noire quand je suis arrivé. Combien faut-il de temps pour s'y rendre, sans s'essouffler?

TRISTAN.

C'est selon!

PAVILLON.

Mettons une petite heure, j'aime à prendre mes aises. (Reentrant et criant.) Holà! quelqu'un! l'aubergiste! bougez donc, mordieu, quand j'appelle!

TRISTAN, seul.

La voix haute, une tête d'imbécile... ce doit être quelque marchand...

PAVILLON, sur le seuil de l'auberge.

Et que tout soit prêt pour mon retour. Je n'aime à attendre ni mes repas, ni mon argent, quand on m'en doit.

TRISTAN, à part.

C'est bien cela.

PAVILLON, à Tristan.

Merci du renseignement, mon brave homme.

TRISTAN.

A votre service, noble étranger.

PAVILLON, s'arrêtant.

Qui vous a dit..?

TRISTAN.

Comment ne pas reconnaître un habitant de la bonne ville de Liège, à cette face réjouie et intelligente!

PAVILLON.

C'est vrai, et je n'ai nulle raison de le cacher. Je suis citoyen de Liège, syndic de la corporation des cordiers.

TRISTAN.

Ah bah! vous seriez..?

PAVILLON.

Marchand de cordes. Et vous?

TRISTAN.

Oh! moi... je n'en vends pas; mais j'en emploie beaucoup.

PAVILLON.

Si vous voulez m'honorer de votre confiance, ma maison est avantagement connue : Célestin Pavillon, rue des Trois-Pendus... ainsi nommée à cause du grand nombre de marchands de cordes qui l'habitent... c'est une plaisanterie liégeoise...

TRISTAN.

Je comprends ; mais ce n'est pas, je suppose, pour chercher des pratiques que vous avez quitté votre paisible comptoir.

PAVILLON.

Paisible... pas trop, pour l'instant, grâce aux agitations politiques.

TRISTAN.

En effet, j'ai entendu dire qu'il se préparait de grands événements dans votre belle ville.

PAVILLON.

Ah ! ah !... Si le duc de Bourgogne n'y prend garde, c'est une bague au doigt qui pourrait bien lui échapper et passer à un autre... qui n'est pas loin d'ici.

TRISTAN.

Vraiment !

PAVILLON.

Or, vous comprenez, quand on est une des plus fortes têtes de la ville, la popularité vous entraîne ; si bien qu'un beau jour, malgré soi, sans qu'on l'ait cherché, les destinées du monde, la paix ou la guerre viennent se débattre autour du comptoir d'un simple marchand.

TRISTAN.

De la rue des Trois-Pendus ?

PAVILLON.

Comme vous dites. Mais, pardon, j'oublie ma promenade ; par ainsi, bonsoir.

TRISTAN.

Où allez-vous donc, par là ?

PAVILLON, avec importance.

Au château, où mes affaires m'appellent, mon cher.

TRISTAN.

Vous lui tournez le dos.

PAVILLON.

Ah ! vraiment ?.. Je croyais...

TRISTAN.

Je vais moi-même de ce côté... à la rencontre d'un ami; je vous montrerai la route.

PAVILLON.

Bien obligé, vraiment! (A part.) Aurait-il la prétention de me faire jaser? S'il m'arrache une parole, il sera fin.

TRISTAN, à part.

S'il ne vide son sac jusqu'au fond, je ne suis qu'une bête. (Haut.) Venez-vous?

PAVILLON.

Je vous suis. (A part, en suivant Tristan.) Cet homme a une figure patibulaire qui ne me revient pas. (Ils s'éloignent en causant. — Quentin paraît sur le sommet de la colline, son havre-sac sur le dos et son épieu de chasse à la main.)

SCÈNE V.

QUENTIN, seul.

RÉCITATIF.

Ah! le beau jour!.. la douce matinée!

Pays de France, ô terre fortunée,

Salut!

(Il se découvre et s'avance gaiement en scène.)

Me voici, grâce à Dieu,

Au terme du voyage!

Reposons-nous un peu

Sous cet épais feuillage.

Du vieux donjon royal, j'aperçois les remparts

Et voici le village

Dont les blanches maisons attireraient mes regards!

Libre et bien portant dès que le jour brille,

En vrai montagnard, j'aime à voyager

D'un pied léger.

Dans la charmille

L'oiseau babille

Sur mon chemin;

Plus d'une fille

Jeune et gentille

Me tend la main.

QUENTIN DURWARD.

Libre et bien portant dès que le jour brille,
En vrai montagnard, j'aime à voyager
D'un pied léger.

Parfois aussi, quelque danger
Vient à propos éprouver mon courage :

C'est une femme qu'on outrage,

C'est un vieillard à protéger!

Allons, allons, brave Écossais

Il faut montrer ce que tu sais!

De ce bâton

Levé sur vous,

Traître ou félon,

Craignez les coups!

Malheur à celui qu'il étrille!...

Libre et bien portant dès que le jour brille,

En vrai Montagnard, j'aime à voyager

D'un pied léger.

A l'espérance,

Ouvrant ton cœur,

Avance! avance!

Gai voyageur!

Allons, prenons quelque repos... cette place est bonne... mettons-nous à notre aise, et faisons notre premier repas avec les restes de mon dîner d'hier... Ah! diable! ma pannetière est vide... tantôt j'ai tout donné à un pauvre enfant qui me tendait la main... ne le regrettons pas... et, en attendant que le ciel me vienne en aide, rêvons à quelque bon festin... (Il se couche sur le banc et se dispose à dormir, lorsque le son d'un luth se fait entendre dans le pavillon. — Quentin écoute, et bientôt une voix de femme chante le couplet suivant.)

LA VOIX.

Vole, oiselet, vole au ciel bleu,

Vole, chante et rends grâce à Dieu

Qui t'a donné la liberté,

Les fleurs des champs et la gaité!

Ah! ah! ah! ah! ah!

QUENTIN.

Chant mystérieux,

Berce mon sommeil d'un rêve joyeux!

(La voix se tait. — Quentin s'endort. — Le roi et Tristan paraissent au fond.)

SCÈNE VI.

LE ROI, TRISTAN, QUENTIN, endormi.

LE ROI, s'appuyant sur Tristan.

Ainsi donc, compère, si l'on en croit ta nouvelle connaissance, ces bons Liégeois n'attendent plus qu'un signal?..

TRISTAN.

Oui, sire.

LE ROI.

Et c'est du donjon du Plessis-lès-Tours qu'ils voudraient le voir partir ?

TRISTAN.

Le bonhomme me l'a dit en propres termes.

LE ROI.

Pâques-Dieu !.. un joli ambassadeur, qui va semant sur la route les secrets de sa mission !

TRISTAN.

Je ne lui en ai pas laissé un seul

LE ROI.

Il mériterait qu'on les lui fit rentrer dans le gosier !

TRISTAN.

J'ai sur moi tout ce qu'il faut pour ça.

LE ROI.

Non ! pas de violences. Je les ai en horreur... quand elles sont inutiles. — Tu dis qu'il sollicite une audience ?

TRISTAN.

Il a remis sa demande au garde-clefs de la grande poterne.

LE ROI.

Bien !.. As-tu revu le Bohémien ?

TRISTAN.

Pas encore ; mais s'il n'est de retour, il ne tardera pas... et je trouverai sa réponse à l'endroit convenu.

LE ROI.

Veille à ce que je l'aie promptement. — Maintenant, compère, pensons aux femmes qui sont là, et voyons ce que nous ferons de ces deux folles. Je ne puis les garder plus longtemps dans ce pavillon de chasse et près de cette auberge : les mauvaises langues du pays seraient capables de s'égayer à mes dépens.

Entrons ! (il se dirige vers le pavillon et s'arrête en voyant Quentin endormi.) Qu'est cela, Tristan ? un homme endormi à leur porte !

TRISTAN.

Quelque voyageur fatigué.

LE ROI.

Attends donc .. ce costume... c'est un Écossais ! et un fort joli garçon, sur ma foi !

TRISTAN, à Quēntin.

Eh ! l'ami !

TERZETTO.

TRISTAN.

Holà ! holà ! debout !

QUENTIN.

Hein ?... plaît-il ?... qui m'éveille ?

TRISTAN.

Debout, l'ami !... Je vous conseille
D'aller dormir ailleurs !...

QUENTIN.

L'endroit est à mon goût,
Et j'y reste... Passez votre chemin...

TRISTAN.

Beau sire,
Vous vous ferez froter l'épaule !...

QUENTIN, se levant.

Qu'oses-tu dire ?...

ENSEMBLE.

QUENTIN.

Chien discourtois,
Je vais t'apprendre,
Sans plus attendre,
Les égards que tu me dois !

TRISTAN.

Qui que tu sois,
Sans plus attendre,
Je vais t'apprendre
A mieux respecter mes lois !

LE ROI, bas à Tristan, en souriant.

Baisse la voix,
Et sois plus tendre !

On peut attendre; —
Sois indulgent cette fois!

QUENTIN.

C'est à vous de vider la place!
Et malheur à qui me menace!
Je suis homme, si je le veux,
A vous tenir tête à tous deux.

LE ROI, riant.

Pâques-Dieu!... je l'en crois capable!

TRISTAN, bas.

Laissez-moi l'envoyer au diable
En le faisant pendre ici près;
Mes hommes se tiennent tout prêts.

LE ROI.

Non, non, la paix d'abord, et nous verrons après.

QUENTIN.

Que se disent-ils à voix basse?
Allons, allons, videz la place!...

TRISTAN.

Mort-Dieu!... c'est lui qui nous menace,
Laissez-moi punir son audace!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

QUENTIN, à Tristan.

Chien discourtois,
Je vais t'apprendre,
Sans plus attendre,
Les égards que tu me dois.

TRISTAN.

Qui que tu sois,
Sans plus attendre,
Je vais t'apprendre
A mieux respecter mes lois.

LE ROI, bas, à Tristan.

Baisse la voix
Et sois plus tendre,
On peut attendre;
Sois indulgent cette fois!

LE ROI, se plaçant entre eux.

Doucement, Messieurs, point de querelles, je vous prie.
(A Quentin.) Vous avez la tête chaude, jeune homme! Allons,

allons, laissez là votre épieu, et vous, compère, quittez cet air menaçant qui nous attirerait quelque méchante affaire. (A Quentin.) Vous portez un costume que je reconnais et qui vient de loin.

QUENTIN, avec dédain.

Le vôtre semble annoncer un bourgeois des environs, un marchand de grains peut-être, ou quelque trafiquant d'argent. (Tristan fait un mouvement, le roi le retient.) Quant à cet homme, il ressemble plutôt à un marchand de bœufs ou à un boucher.

LE ROI, souriant.

Vous ne vous trompez pas, l'ami, mon métier est en effet de trafiquer sur l'argent des autres... autant que je peux, et celui de mon compère ressemble assez à ce que vous dites... Vous plairait-il maintenant de me dire votre nom ?

QUENTIN.

Quand on m'interroge poliment, je répons de même : je me nomme Quentin Durward!..

LE ROI.

Est-ce un nom de gentilhomme ?

QUENTIN.

Depuis quinze générations !

LE ROI.

Écossais dans l'âme ! beaucoup de sang, beaucoup d'orgueil, et grande pénurie de ducats... du moins je le suppose.

QUENTIN.

Il n'y a nulle honte à avouer que l'on est pauvre quand on cherche à gagner sa vie noblement. J'ai quitté nos montagnes d'Écosse dans ce but, suivant l'usage de mes compatriotes.

LE ROI.

Ce sont de braves compagnons dont je fais grand cas !..

QUENTIN.

Comme eux j'ai été destiné dès mon enfance au métier des armes, et pour manier le sabre et lancer une flèche, je défierais les plus habiles. Pourtant j'ai reçu toute l'instruction qui convient à un homme de race et même plus : je sais lire, écrire, et compter.

LE ROI.

Par Notre-Dame d'Embrun ! tu es un vrai prodige... et nous

ne nous quitterons pas sans avoir fait plus ample connaissance. (A Tristan.) Entrez là, compère, dites que l'on me serve, et, au lieu d'un seul couvert, qu'on en mette deux. (Tristan entre dans le pavillon.)

SCÈNE VII.

LE ROI, QUENTIN.

LE ROI.

Vous ne refuserez pas, j'espère, de partager mon repas du matin ?

QUENTIN.

Ma foi, j'accepte volontiers votre courtoisie, d'autant que mon dîner d'hier a été bien léger et mon souper nul.

LE ROI.

Que ne cherchez-vous à entrer dans la garde écossaise ? Les archers, vos compatriotes, sont vêtus comme des comtes et font bombance comme des écoliers de la Bazoche.

QUENTIN.

Grand bien leur fasse !.. mais votre roi Louis n'est pas mon homme !

LE ROI, riant.

Ah ! ah ! vraiment !

QUENTIN.

Il se tient sans cesse enfermé dans son château fort, et gagne des villes par ambassades et non par de bonnes batailles... Si j'étais à sa place, moi, j'abattrais ces énormes murailles, j'appellerais près de moi mes pairs et mes paladins, je donnerais des tournois aux nobles, des fêtes aux dames, et je me souciera d'un ennemi comme d'une mouche.

LE ROI.

Tête-bleue !.. Il fera bien de vous demander conseil.

QUENTIN.

Et pourquoi pas ? (Landry apporte la table. Tristan le suit.)

LE ROI.

Landry, va quérir un pot de ton vieux beaune et dis à ta nièce de nous l'apporter... vieux vin et jeune fille font la gaieté d'un repas. (A Tristan.) Toi, songe au Bohémien. (Tristan s'éloigne par le fond.) Allons, maître Quentin, à table !

QUENTIN.

A table ! (Ils s'attablent.)

LE ROI, après avoir fait signe à Quentin de se servir.

Or çà, mon jeune Écossais, puisque le roi de France n'est pas votre homme, comme vous dites... que ne vous arrêtiez-vous en route sur les terres de Guillaume de Lamarek ?

QUENTIN.

Le sanglier des Ardennes ?

LE ROI.

Un batailleur, s'il en fut.

QUENTIN.

Dites un chef de pillards, un scélérat qui ôterait la vie à un homme pour sa casaque.

LE ROI.

Alors, que ne restiez-vous à Péronne avec le duc de Bourgogne ? Il vous aurait fourni mainte occasion de vous faire rompre les os.

QUENTIN, riant.

Ah ! c'était une agréable perspective ! mais j'estime peu un prince qui maltraite les femmes.

LE ROI.

En est-il vraiment capable ?

QUENTIN.

Tenez, en ce moment même, il n'est question dans le Nord que d'une belle jeune fille, la comtesse de Croye, dont il a saisi les domaines et qu'il tient traîtreusement prisonnière.

LE ROI.

Oui, j'ai entendu parler de cette histoire. Les terres de la comtesse ne sont-elles pas situées entre la Bourgogne et la Flandre ?

QUENTIN.

Juste ! En sorte que si elle épousait un seigneur ennemi de la Bourgogne...

LE ROI.

Il en résulterait beaucoup d'embarras pour le duc Charles.

QUENTIN.

Vous y êtes !

LE ROI.

Et c'est pour cela probablement qu'il voudrait la marier de force...

QUENTIN.

A l'un de ses favoris!

LE ROI.

C'est bien trouvé!

QUENTIN, se levant.

C'est infâme! Cela seul m'eût empêché d'entrer à son service, sans une circonstance qui m'a jeté tout à coup hors de Bourgogne.

LE ROI.

Quoi donc?

QUENTIN.

Un matin, comme je cheminai près de la frontière, j'aperçus des soldats bourguignons entraînant de force deux femmes dont ils avaient arrêté les montures.

LE ROI.

Ah! ah!... Tel maître, tels valets!

QUENTIN.

Ils étaient trois; d'un coup d'épieu j'étendis le premier à terre, le second fut bientôt rossé d'importance, et quand je cherchai le troisième, je vis le drôle qui courait chercher main-forte. Un quart d'heure après, j'étais en France!

LE ROI.

Et vos deux héroïnes?

QUENTIN.

Une fois libres, elles prirent le galop et disparurent.

LE ROI.

Sans vous remercier!

QUENTIN.

Oh! si!... L'une d'elles y avait pensé, la plus jeune.

LE ROI.

Naturellement!

QUENTIN.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Le manteau qui la couvre
A mes regards s'entr'ouvre :

QUENTIN DURWARD.

Comme un réseau mouvant
Ses longs cheveux flottaient au vent!

« Vous nous sauvez, dit-elle,

« Le ciel vous bénira. »

Hélas! qu'elle était belle!

Ma mémoire fidèle,

Jamais, non, jamais n'oublira

Ce doux regard, cette voix-là!

DEUXIÈME COUPLET.

Son front charmant s'éclaire,

Elle voit son rosaire

Tombé sur le chemin,

Sa blanche main touche ma main :

« Ce chapelet, dit-elle,

« De moi vous parlera. »

Hélas! qu'elle était belle!

Ma mémoire fidèle,

Jamais, non, jamais, n'oublira

Ce doux regard, cette voix-là!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACQUELINE.

TRIO.

JACQUELINE, entrant.

Voici le vin que Votre Seigneurie...

QUENTIN ET JACQUELINE.

O ciel!

LE ROI, se levant.

Quoi donc?... Qu'avez-vous, je vous prie?

(A Jacqueline.)

Ce beau garçon vous fait-il peur?

JACQUELINE, à part.

C'est lui!...

QUENTIN.

C'est elle!

LE ROI.

Quoi! vraiment! cette belle
Dont vous devintes le sauveur...

QUENTIN.

Je la revois, oui, c'est elle... ô bonheur !

ENSEMBLE.

QUENTIN.

Ah ! comme à sa vue
 Mon âme est émue
 D'un trouble soudain !
 Rencontre charmante !
 Mon cœur qu'elle enchante
 Bénit le destin.

JACQUELINE.

Ah ! comme à sa vue
 Mon âme est émue
 D'un trouble soudain !
 Mais soyons prudente,
 Que rien ne démente
 Mon humble destin.

LE ROI, à part, observant Quentin.

Ah ! comme à sa vue
 Son âme est émue
 D'un trouble soudain !
 La princesse errante
 Plait sans qu'il s'en vante
 Au beau paladin !

QUENTIN, à Jacqueline.

Est-ce bien vous ?...

LE ROI.

C'est... Jacqueline...

Que Landry... son parrain, de Flandre a fait venir.

(A Jacqueline.)

Dans tout cela, belle héroïne,
 Je ne vois pas de quoi rougir.

QUENTIN.

Le ciel permet qu'ici je vous retrouve !

LE ROI.

Il permet que son cœur vous prouve
 Qu'on se souvient de vos exploits.

(A Jacqueline.)

Eh bien !... avez-vous donc perdu la voix ?

JACQUELINE, s'approchant de Quentin.

Je ne suis ici

QUENTIN DURWARD.

Qu'une humble servante,
Une fille obscure et reconnaissante
Qui vous tend la main et vous dit : Merci!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

QUENTIN.

Ah! comme à sa vue, etc.

JACQUELINE, à part.

Ah! comme à sa vue, etc.

LE ROI, les observant.

Ah! comme à sa vue, etc.

LE ROI.

Allons, je veux, gai compagnon,
Fêter en votre honneur ce vieux vin bourguignon.

(Bas, à Jacqueline.)

Vous, belle fugitive, écoutez ma chanson,
Vous en pourrez tirer quelque utile leçon.

CHANSON.

PREMIER COUPLET.

Le Bourguignon,
Dit-on,
N'a pas un trop bon caractère :
Son vin clair et
Lui met
La tête un peu près du bonnet!
Il bat parfois sa ménagère,
Laissons-le faire!..

ENSEMBLE.

Laissons-le faire.

LE ROI.

Et répétons, le verre plein,
Vive son vin...
Vive son vin d'Auxerre!

DEUXIÈME COUPLET.

Le duc Charlot,
D'un mot,
Lorsqu'il se réveille en colère,
Prétend et croit
Qu'il doit
Faire à son gré le chaud, le froid,

Et qu'il est maître du tonnerre!

Laissons-le faire!..

ENSEMBLE.

Laissons-le faire!

LE ROI.

Et répétons, le verre plein,

Vive son vin...

Vive son vin d'Auxerre!

ENSEMBLE.

Oui, répétons, le verre plein,

Vive son vin...

Vive son vin d'Auxerre!

SCÈNE IX.

LE ROI, QUENTIN, TRISTAN.

LE ROI, bas, à Jacqueline.

Allez, de la prudence, et attendez mes ordres. (Jacqueline rentre dans le pavillon.)

LE ROI, à Tristan.

Eh bien ! ton Maugrabin ?

TRISTAN.

Il a tenu parole, voici la réponse qu'il a rapportée. (Il remet au roi un parchemin roulé.)

LE ROI.

C'est bien... donne. (Il lit.) Les astres avaient raison et les saints me protègent.

QUENTIN.

Allons, je n'abuserai pas de votre courtoisie, jusqu'à me rendre importun... Je viens d'apercevoir les gens du village et des hommes d'armes qui se rassemblent... il y a quelque fête sans doute.

LE ROI.

Oui, à l'occasion du mariage de Jeanne de France, la fille bien-aimée du roi.

QUENTIN.

Peut-être rencontrerai-je par là un de mes oncles qui sert dans la garde écossaise !

LE ROI.

Comment se nomme-t-il ?

QUENTIN.

Lesly le Balafré, à cause d'une large cicatrice qu'il porte au visage.

LE ROI.

Et qui atteste sa grande bravoure.

QUENTIN.

Le connaissez-vous ?

LE ROI.

Un peu... Et si, comme lui, vous vous décidez à chercher fortune dans ce pays, peut-être pourrai-je vous être utile.

QUENTIN.

J'accepte de grand cœur... Plus qu'un mot : quand on a un protecteur, il faut au moins connaître son nom.

LE ROI.

C'est juste. On m'appelle maître Pierre.

QUENTIN.

Au revoir donc, et que Dieu vous garde, maître Pierre.

LE ROI.

Au revoir, beau sire à la plume d'aigle.

QUENTIN.

Au revoir ! (Au fond et à part.) Oh ! le ciel a béni ma journée.
(Il sort.)

SCÈNE X.

LE ROI, TRISTAN.

LE ROI, montrant la dépêche.

Tristan ! voici de quoi faire damner notre bien-aimé cousin et toute sa bande ! Tiens, regarde ! Guillaume de Lamark nous jure alliance offensive et défensive contre l'ennemi commun, contre Charles le Téméraire !

TRISTAN.

Admirable, sire, admirable !

LE ROI.

Et, comme garantie, il m'offre, dès à présent, hommage et soumission de toutes ses terres, châteaux et domaines.

TRISTAN.

Quand il en aura.

LE ROI, baissant la voix et l'éloignant du pavillon.

Je me charge de lui en trouver ! et quand il sera comte de

Croye, si la Bourgogne y trouve à redire, le sanglier des Ardennes montrera ses défenses.

TRISTAN.

Une si jolie femme à un pareil rustre !

LE ROI.

Tu la voulais bien pour toi!... Viens, partons !

TRISTAN.

Sans voir les deux dames ?

LE ROI.

Je vais m'occuper d'elles.

TRISTAN.

Et le Liégeois, que ferons-nous de lui ?

LE ROI.

Nous allons y aviser en chemin. (Il prend le bras de Tristan et s'éloigne avec lui par le fond.)

SCÈNE XI.

RISPAH, LE MAUGRABIN.

(Ils entrent tous deux en courant, Rispah tenant à la main une bourse qu'elle fait sonner.)

COUPLETS.

RISPAH.

Sonne, sonne,

Ma mignonne,

Sonne, sonne,

Mon trésor,

Rien ne vaut le bruit de l'or,

Pour mettre le cœur en joie !

LE MAUGRABIN.

Acceptons ces vieux écus,

Angelots et carolus

Que le diable nous envoie !

De tout faisons notre proie,

Au risque d'être pendus !

RISPAH.

Sonne, sonne,

Ma mignonne,

Sonne, sonne,
 Mon trésor,
 Aux échos redis encor,
 Ta chanson qui nous égaie !

LE MAUGRABIN.

A mattre Tristan vendus,
 Tous nos respects lui sont dus
 Quand nous touchons sa monnaie;
 Eh qu'importe, s'il nous paie
 Le danger d'être pendus !

ENSEMBLE, en dansant et en se renvoyant la bourse.

Eh qu'importe ! s'il nous paie
 Le danger d'être pendus !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAVILLON, entrant pâle et défait.

PAVILLON.

Hein !... Qu'est-ce qui parle de pendus ? est-ce toi ? est-ce vous ?... Je défends désormais que l'on prononce ce mot-là en ma présence. Quelle horreur !... pendu !... pendu !...

LE MAUGRABIN.

Est-ce que vous l'auriez été par hasard ?

PAVILLON.

Hein ?... Comment ?...

RISPAH.

Mais, mon bon seigneur, vous paraissez tout pâle et tremblant ; avez-vous fait quelque mauvaise rencontre ?

PAVILLON.

J'en ai encore froid dans le dos ! Figurez-vous, mes braves gens...

LE MAUGRABIN, à part.

Braves gens ! c'est quelque étranger.

PAVILLON.

Que je m'en revenais tout tranquillement les mains derrière le dos et le nez au vent, comme un homme qui est content de lui... J'avais des raisons d'être content de moi, lorsque j'avisé un bouquet de bois tout frais, tout verdoyant ; des oiseaux y ga-

zouillaient en sautillant de branche en branche... Tout à coup! (Avec horreur.) qu'est-ce que je vois suspendu à un merisier en fleurs et balancé par la brise matinale?... un être humain en jaquette vert pomme comme la mienne!.. un pendu!.. un abominable pendu !

LE MAUGRABIN.

Ce n'est que ça ?

PAVILLON.

Je me détourne avec effroi!.. au lieu d'un, j'en vois deux..... puis trois... puis quatre! — en avant..... en arrière... à droite... à gauche... il y en avait toute une guirlande! — Où peut-on trouver dans ce pays tant de coquins à dépêcher ?

LE MAUGRABIN.

Le roi Louis a pour l'aider dans cette besogne de vrais démons : son grand prévôt, d'abord, messire Tristan...

RISPAH.

Et ses deux valets, Petit-André et Trois-Échelles, des gens sans cœur ni âme.

LE MAUGRABIN.

Qui vous expédient un homme aussi lestement qu'ils boivent un verre de vin.

RISPAH.

Dieu vous garde de faire connaissance avec eux !

PAVILLON.

Moi qui comptais sur la promenade pour me mettre en appétit... maudit bois!

LE MAUGRABIN.

Bien heureux encore d'en être sorti sur vos deux jambes!

PAVILLON.

Comment !

LE MAUGRABIN, boitant.

Tout le monde n'a pas votre chance.

RISPAH.

Hélas ! non.

PAVILLON, le regardant.

C'est vrai!.... pauvre homme, comment cela vous est-il arrivé ?

LE MAUGRABIN.

J'avais fait comme vous, je m'étais écarté du sentier battu... et crac !.. pris au piège, comme un loup..

PAVILLON.

Au piège ! il y a des pièges ?

RISPAH.

Des trappes armées de faux qui vous coupent une jambe comme une branche d'aubépine.

PAVILLON.

Ah ! ah !

LE MAUGRABIN.

Sans compter des fosses assez profondes pour nous y ensevelir tous les trois.

PAVILLON.

Diantre !

RISPAH.

C'est comme ça dans tout le pays.

LE MAUGRABIN.

Il n'y a pas dix toises de terrain où l'on puisse marcher en sûreté.

PAVILLON.

C'est gai !.. je n'oserai plus mettre un pied devant l'autre.

RISPAH, baissant la voix.

Eh bien !.. c'est encore pis dans l'intérieur du château.

PAVILLON.

Est-ce qu'il y aurait aussi des traquenards ?

LE MAUGRABIN.

C'en est plein !

RISPAH.

Et quand on y entre...

LE MAUGRABIN.

On n'est pas sûr d'en sortir !

PAVILLON.

Je vais faire seller mon cheval ! (Revenant et tirant sa bourse.)
Braves gens...

LE MAUGRABIN, à part.

Il y tient !

PAVILLON.

Vous m'avez rendu, sans vous en douter, un vrai service...

Je suis votre débiteur, et, comme négociant... j'aime à régler mes comptes... (A Rispah.) Voici pour vous acheter quelques babioles... (Au Maugrabin.) pour boire à ma santé.

LE MAUGRABIN.

Ah! mon bon Monsieur...

RISPAH.

Vous êtes bien généreux... (Au Maugrabin.) Quel honnête homme!

LE MAUGRABIN.

Il faut le voler. (Pavillon remet sa bourse dans sa poche; le Maugrabin la lui enlève aussitôt et la montre à Rispah; puis ils se sauvent tous deux, bras dessus, bras dessous.)

SCÈNE XIII.

PAVILLON, TRISTAN, PETIT-ANDRÉ, et TROIS-ÉCHELLES.

PAVILLON.

Des pendus! des pièges à chaque pas! Qu'est-ce que je suis venu faire dans cet affreux pays?... par bonheur il est temps encore de tourner les talons... Au diable les ambassades et les dignités!.. je retourne à ma boutique... (Se trouvant face à face avec Petit-André et Trois-Échelles.) Ces gens ont de mauvaises figures. (Tristan lui frappe sur l'épaule.) Ah! c'est encore vous!

TRISTAN.

Je viens de la part du roi, dont j'ai l'honneur d'être le grand prévôt!

PAVILLON.

Le grand prévôt! vous!

TRISTAN.

Et voici mes fidèles compagnons... Trois-Échelles et Petit-André!.. (Ils saluent.)

PAVILLON, à part.

Où suis-je tombé, mon Dieu?

TRISTAN.

Sa Majesté vous accorde l'audience que vous sollicitez!

PAVILLON.

Sa Majesté me comble... mais j'ai réfléchi...

TRISTAN.

Pas de réflexion... je suis chargé de vous faire conduire au château!

PAVILLON.

Au château !.. au château !..

TRISTAN.

Ces Messieurs vont vous servir d'escorte.

PAVILLON.

Non, non, ne vous dérangez pas... j'irai bien tout seul... je connais le chemin!

TRISTAN.

Vous pourriez vous égarer... tomber dans quelque piège!..

PAVILLON, à part.

Saints du ciel! quelles figures!.. j'en ai la gorge serrée!

TRISTAN.

En route, maître Pavillon!

PAVILLON.

Plus qu'un mot!

TRISTAN.

Pas un seul!

PAVILLON, à part.

Je suis mort!

TRISTAN, à part.

Et maintenant achevons ma mission.

SCÈNE XIV.

PAYSANS, PAYSANNES, puis RISPAAH et LE MAUGRABIN, puis les ARCHERS ÉCOSSAIS.

FINALE.

CHŒUR.

Après la messe,
Folle jeunesse,
Viens sur les prés
De fleurs parés ;
Le temps va vite,
Viens, et profite,
De tes beaux jours,
Hélas! si courts!

(Pendant le chœur, des marchands, des Bohémiens se mêlent aux groupes l'aubergiste et une servante préparent des tables.)

RISPAH.

I.

Que ce beau jour,
 Tout à l'amour,
 Dans le plaisir s'achève !
 Le roi Louis
 A nos ennuis
 Pour un instant fait trêve.

LE CHŒUR.

Dancez, jeunes amants,
 Dansez, jeunes donzelles,
 Le plaisir a des ailes
 Et l'amour n'a qu'un temps.

LE MAUGRABIN.

II.

L'écho des bois
 Mêlé sa voix
 Au doux bruit des musettes,
 Le bon Tristan
 Pour un instant
 Ferme ses oubliettes !

LE CHŒUR.

Dancez, jeunes amants,
 Dansez, jeunes donzelles,
 Le plaisir a des ailes
 Et l'amour n'a qu'un temps.

RISPAH.

III.

Le tambourin
 Du Maugrabin
 Dans l'air s'agite et sonne...

LE MAUGRABIN.

Jusqu'à ce soir,
 Ah! quel espoir !
 On ne pendra personne !

LE CHŒUR.

Dancez, jeunes amants, etc.

(Les archers écossais paraissent au fond et descendent en scène.)

QUENTIN DURWARD.

LES BOHÉMIENS, aux paysans.
 Venez, venez en confiance,
 Interrogez notre science
 Sur le présent, sur l'avenir.

RISPAH, à une jeune fille.
 On vous dira si l'on vous aime.

LE MAUGRABIN, à un paysan:
 Vous serez aimé pour vous-même !

RISPAH, à une vieille.
 Parlez, on va vous rajeunir.

REPRISE DU CHOEUR.

Après la messe,
 Folle jeunesse,
 Viens sur les prés
 De fleurs parés ;
 Le temps va vite,
 Viens, et profite
 De tes beaux jours,
 Hélas ! si courts !

LES ARCHERS.
 Mais lorsqu'on fête la bouteille,
 D'où vient que le brave Lesly
 Pour faire honneur à la plus vieille
 N'est pas ici ?

UN ARCHER.
 Justement, le voici !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LESLY, QUENTIN.

LESLY.
 Camarades, je vous présente
 Un jeune et noble montagnard,
 Le rejeton d'une race vaillante
 En un mot mon neveu, maître Quentin Durward.

LES ARCHERS.
 Qu'il soit le bienvenu ! Pour le mettre à son aise,
 Buons d'abord à sa santé !

LESLY, prenant un verre.
 Tu vois que la garde écossaise

Se façonnant à la française
Joint la valeur à la civilité!

TOUS.

A sa santé !

(Elevant leurs verres.)

Au souvenir de la patrie !
Aux verts coteaux, aux douces lois
De l'antique Calédoënie,
Buvons, amis, le vin gaulois !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TRISTAN, puis ISABELLE, HAMELINE, toutes deux
voilées, PAGES et DAMES DE LA COUR, au fond.

TRISTAN, sortant du pavillon.

Allons, vilains, silence, et faites place
Aux nobles hôtes du château !

(Il remonte et donne des ordres aux pages qui se tiennent au fond.)

LESLY, à voix basse, voyant entrer les deux dames.

Eh ! mais... ce pavillon de chasse
Renfermait du gibier de race
Et, par ma foi, c'est du nouveau !

LES PAYSANS, s'écartant avec respect.

Silence amis et faisons place
Aux nobles hôtes du château.

(Isabelle s'arrête à la vue de Quentin, et échange à voix basse quelques mots
avec Hameline.)

QUENTIN, l'observant et à part.

Ce voile !.. ce mystère !.. et Jacqueline !..

ISABELLE, s'approchant de lui et levant son voile.

Oubliez-la !

QUENTIN.

Grand Dieu !... c'est-elle... la voilà !

ISABELLE.

Oubliez-moi !

Qu'au nom de votre mère,
Ma timide prière
Pour vous soit une loi.

Oubliez-moi !

(Elle remonte au fond avec Hameline, le cortège se met en marche et dispa-
rait derrière les arbres.)

QUENTIN, à part, parlé.

L'oublier!.. moi!.. jamais!..

(Aux archers.)

Je me décide, et dès demain,
Amis, je veux être des vôtres!

LESLY.

Bien dit, mon fils, donne ta main,
Et puis répète avec les autres...

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Du vin! du vin!
Folle jeunesse,
Après la messe,
Viens sur les prés
De fleurs parés, etc.

(On boit, on danse au son de la cornemuse et du tambourin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une salle du château du Plessis-lès-Tours. — Au fond, trois portes s'ouvrant sur une galerie. — A gauche, une porte conduisant aux appartements du roi ; à droite, une fenêtre étroite et grillée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, entrant par le fond.

RÉCIT.

Enfin le roi nous tend une main généreuse !
Devant tous, au grand jour,
Il m'accueille à sa cour ;
Je me sens près de lui plus calme et plus heureuse,
Par son ordre ici je reprends
Et mon nom et mon rang !

AIR.

Le ciel même semble sourire
Au vœu secret de mon cœur ;
Le plaisir m'invite et m'attire,
Le sort apaise sa rigueur.
Je suis libre enfin, je respire !
Tout me promet joie et bonheur.

Je n'ai plus à craindre
L'odieux hymen,
Où l'on veut contraindre
Mon cœur et ma main !

Plus de vaines larmes,
Plus de mauvais jours,
Les sombres alarmes
Ont fui pour toujours !
Humble et fugitive,
Hier encor captive,
Saluons ces lieux
D'un regard joyeux !

SCÈNE II.

ISABELLE, HAMELINE, RISPAH.

HAMELINE, entrant suivie par Rispah.

C'est une indignité ! un manque d'égards sans exemple !

ISABELLE.

A qui en avez-vous, ma tante ?

HAMELINE.

C'est une jolie cour, que celle du roi de France, et on y exerce dignement l'hospitalité ! Après nous avoir tenues cachées dans une espèce de grange sous des noms plébéiens, comme des marchandises prohibées, voilà qu'on nous donne une prison pour résidence !

ISABELLE.

Plus bas, ma tante, de grâce !

HAMELINE.

Pas une seule dame pour composer notre suite, pas un serviteur, pas même un page qui se tienne à nos ordres !

RISPAH.

En me plaçant à votre service, messire Tristan m'a bien recommandé de ne rien négliger pour vous satisfaire et mériter votre confiance.

HAMELINE, avec dignité.

C'est bien !

ISABELLE.

Ma bonne tante, nous avons trouvé ici ce que nous cherchions avant tout, une retraite honorable et sûre. Un jour de plus à la cour de Bourgogne, et je serais maintenant, sans aucun doute, l'épouse de Campo-Basso, le plus méprisable et le plus vil de tous les hommes !

RISPAH.

Le ciel préserve d'un pareil malheur une si belle personne !

HAMELINE.

Ah ! par mon âme, les choses se fussent passées autrement si notre parent, le noble et généreux Crèveœur, n'avait été retenu en guerre à l'autre bout des Flandres ! Il eut provoqué Campo-Basso, il lui eût fait mordre la poussière !

ISABELLE.

A Dieu ne plaise ! Je ne voudrais pas que la vie d'un seul homme fût sacrifiée pour moi.

HAMELINE.

Et comment, je vous prie, tête folle, distinguerait-on une dame de haute naissance d'une vile laitière, si ce n'est qu'on rompt des lances pour l'une et de simples bâtons de coudrier pour l'autre ? Lisez les fastes de notre maison, vous y verrez ce que les femmes ont coûté à la chevalerie. Moi-même, j'étais à peine à la fleur du printemps, lorsque la fameuse passe d'armes d'Afflighem fut donnée en mon honneur ! Elle dura trois jours ! On y compta : une épine du dos démise, deux clavicules fracturées, trois jambes et quatre bras cassés, sans parler d'un si grand nombre de contusions, que les hérauts d'armes ne purent en dresser la liste.

ISABELLE.

Quelle perte pour la postérité !

HAMELINE.

Si vous aviez seulement moitié autant de cœur que vos ancêtres, vous feriez publier un tournoi dont votre main serait le prix, comme celle de votre bisaïeule, la belle Cunégonde, d'heureuse mémoire ; vous vous assureriez ainsi la meilleure lance d'Europe.

ISABELLE.

Mais non, peut-être, le meilleur mari ; car j'ai ouï dire à ma nourrice que cette aïeule, de si heureuse mémoire, était souvent grondée, et quelquefois battue.

HAMELINE.

Et pourquoi non ? Pourquoi ces bras victorieux accoutumés à distribuer de bons horions, en rase campagne, déposeraient-ils toute énergie en rentrant chez eux ? J'aimerais mieux être battue deux fois par jour que d'être la femme d'un poltron qui n'oserait lever la main ni sur un homme, ni sur sa femme !

ISABELLE.

Je vous souhaiterais beaucoup de bonheur dans une telle union, chère tante, mais, je l'avoue, sans envier votre sort. (Une marche jouée sur la cornemuse se fait entendre au fond.)

HAMELINE.

Quel est ce bruit ?

RISPAH.

« C'est la marche des gardes écossaises qui viennent prendre place dans la galerie.

ISABELLE.

L'heure de la cérémonie approche.

RISPAH.

Et le roi ne tardera pas à paraître.

HAMELINE.

Ces archers écossais sont de fort beaux hommes. L'un d'eux était de planton, je crois, auprès de notre appartement, et il m'a saluée avec une grâce tout à fait chevaleresque. Mais, Dieu me pardonne, c'est lui qui vient là.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LESLY, puis QUENTIN.

LESLY, au fond.

Suivez-moi, mon beau neveu. (Entrant.) Encore cette noble étrangère ! (Il la salue.)

HAMELINE, à part.

Quelle mâle prestance !

ISABELLE, apercevant Quentin.

Ah !

QUENTIN, à part.

C'est elle !

RISPAH, les observant.

Il y a un secret entre eux.

LESLY.

Approchez, maître Quentin, et saluons ces illustres dames.

HAMELINE.

Eh ! mais, si je ne me trompe, ce jeune homme nous a déjà donné des preuves de sa courtoisie et de son courage !

LESLY.

Les Durward sont connus pour de rudes champions à la main pesante et au cœur fidèle. Et quant à la noblesse de notre race...

QUENTIN.

Pardon, mon oncle, ces dames ont mieux à faire, sans doute, que d'écouter notre histoire.

HAMELINE.

contraire, je serais charmée de l'apprendre.

LESLY.

COUPLETS.

I.

Un Durward, solide luron
 Qui mesurait sept pieds de taille,
 Un jour, après une bataille,
 Pour ses exploits fut fait baron.
 Il eut château, fief et domaine,
 Et quand il chevauchait en plaine,
 Chacun lui faisait grand salut!..
 Cela remonte au roi Canut.

ISABELLE, souriant.

Chacun lui faisait grand salut!
 Ah! c'était le beau temps,
 Pour les héros, pour les amants!

QUINTETTE.

Ah! c'était le beau temps,
 Pour les héros, pour les amants!

LESLY.

II.

Durward aimait fort les teudrons :
 Brave et galant vont bien ensemble ;
 Dans un carrousel il rassemble
 Tout le sexe des environs.
 Puis, il combat pour la plus belle!
 Vingt ans il lui resta fidèle,
 Vingt petits barons il en eut!..
 Cela remonte au roi Canut.

HAMELINE, avec enthousiasme.

Vingt petits barons il en eut!..
 Ah! c'était le bon temps,
 Pour les héros, pour les amants!

QUINTETTE.

Ah! c'était le bon temps,
 Pour les héros, pour les amants!

HAMELINE.

Une noblesse qui date de quatre siècles!

ISABELLE, souriant.

Elle a dû se trouver un peu surprise en montant la garde au château du roi de France.

LESLY.

La fortune a ses caprices! Mais la splendeur de notre maison doit renaître, si l'on en croit le célèbre Souplejau, cordonnier à Glen-houla-Kin. Il a prédit à ma sœur que tous ses enfants mourraient un jour...

HAMELINE.

Est-ce croyable?

LESLY.

Et que le plus jeune de la nichée, qui se trouve être précisément celui-ci, épouserait une riche héritière, ensorcelée par sa tournure et sa vaillance.

QUENTIN.

Mon oncle, de grâce...

HAMELINE.

Et ne vous a-t-il rien annoncé sur votre propre destinée?

LESLY.

Si! — des coups donnés, reçus et rendus à profusion, au nom de l'honneur, de la justice et de la beauté.

HAMELINE.

Ah! c'est de la chevalerie toute pure!

ISABELLE.

Et c'est, je pense, pour suivre un si noble exemple que votre parent est entré dans la garde écossaise?

LESLY.

A vrai dire, le jeune homme faisait bien d'abord quelques difficultés.

QUENTIN.

J'étais peu séduit, je l'avoue, par l'idée de passer les jours d'été et les nuits d'hiver sur ces hautes murailles, comme un épervier qui reste au perchoir, et qu'on ne mène jamais à la chasse. Mais un désir ardent de pénétrer dans ce château a remplacé tout à coup l'aversion qu'il m'inspirait, et maintenant je bénis la résolution qui m'en a ouvert l'entrée.

RISPAH, accourant du fond.

Voici la cour qui se rassemble dans la galerie.

LESLEY, à Quentin.

Attention, beau neveu, restez ici, sur le passage du roi, il aime à voir les figures nouvelles; soignez la tenue, tenez bien votre pertuisane, et pas de distraction.

QUENTIN, baissant la voix.

Oui, mon oncle, soyez tranquille.

LESLEY.

Le diable soit des têtes de vingt ans! Le premier minois venu les met à l'envers! (Passant près d'Hameline.) L'autre est, par ma foi, très-bien, et il m'a semblé qu'elle me regardait avec bienveillance! (Il salue Hameline, et, tout en lui parlant bas, il gague avec elle le fond du théâtre. — Musique.)

ISABELLE, s'approchant rapidement de Quentin.

Vous ici, Monsieur, dans ce château!

QUENTIN.

M'en éloigner, c'eût été perdre la seule chance qui me restait de vous revoir... et je n'ai pu m'y résigner.

ISABELLE.

Même après la prière que je vous avais adressée!

QUENTIN.

Pardonnez-moi!.. (Isabelle lui tend la main, Quentin la saisit et la porte à ses lèvres.)

RISPAH, qui les observait au fond et à part.

Ils s'aiment! (Isabelle s'éloigne vivement, et va rejoindre sa tante, qui entre avec la cour. — Les archers se rangent près de la porte du roi. — Quentin se place auprès de Lesley.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COUR, puis LE ROI, puis TRISTAN.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Longs jours, heureuse destinée
Aux époux que Dieu va bénir!
Fêtons le royal hyménée
Qui pour toujours doit les unir!

UN PAGE, entrant.

Le roi! (Tout le monde se découvre. — Le roi paraît.)

QUENTIN DURWARD.

QUENTIN, à part.

Ciel! (Le roi le regarde et passe.)

LESLY.

Qu'as-tu donc?

QUENTIN, à part.

C'est lui!... c'est maître Pierre!

LE ROI.

Dieu vous garde, Messieurs; que la même prière
Au pied des saints autels nous rassemble aujourd'hui.

Les fiancés nous attendent...

QUENTIN, à part.

C'est lui!

CHŒUR.

Longs jours, heureuse destinée

Aux époux que Dieu va bénir!

(Le chœur est interrompu par une fantare qui se fait entendre au dehors;
tout le monde s'arrête et écoute.)

LE ROI, à Tristan, qui paraît au fond.

Tristan, quel hôte encor viens-tu m'annoncer? Parle!

TRISTAN.

Sire, un envoyé du duc Charle,

Vous demande audience.

LE ROI.

Il a mal pris son temps.

Son nom?

TRISTAN.

Crève-cœur!

ISABELLE, à part

Dieu!

LE ROI.

Qu'il vienne, je l'attends!

(Tristan sort.)

ENSEMBLE.

QUENTIN, à part.

Quel funeste présage,
Comme un sombre nuage
A sur ce beau visage
Répandu la pâleur!

ISABELLE.

Quel funeste présage,

Comme un sombre nuage
 Précurseur de l'orage,
 Vient troubler mon bonheur!

LE ROI.

Quel que soit son message,
 Je crois prudent et sage
 De faire bon visage
 Au noble ambassadeur.

HAMELINE.

Je crois que ce message
 Est d'un heureux présage :
 Sa présence est le gage
 D'un avenir meilleur!

LE CHOEUR.

Quelque soit ce message
 De funeste présage,
 Nous ferons bon visage
 Au noble ambassadeur!

La fanfare se fait entendre de nouveau. — Le comte de Crèvecœur paraît au fond, suivi d'un page richement vêtu, qui porte ses lettres de créance et qui, mettant un genou en terre, les présente au roi.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CRÈVECOEUR.

LE ROI.

Approchez, seigneur comte, il n'était pas besoin
 De lettres de crédit pour vous ouvrir la porte
 Du château du Plessis-lès-Tours! Dieu m'est témoin
 Que j'ai plaisir à voir les gens de votre sorte!

(Bas, en se retournant vers Lesly et les archers.)

La pertuisane au poing, et ne me quittez pas!

(Haut, après s'être assis sur un fauteuil que l'on a approché.)

Parlez!

ISABELLE, à part.

Que va-t-il dire, hélas!

CRÈVECOEUR.

Sire, le puissant duc de Bourgogne, mon maître,
 M'a donné mission de vous faire connaître
 Les abus et méfaits commis par vos soldats
 Aux frontières des deux États.

Je vous somme, en son nom, de châtier un traître,
 Un fourbe audacieux, dans la honte affermi,
 Qui brave tout pouvoir et se dit votre ami :
 Guillaume de Lamarck enfin, que chacun nomme

Le sanglier, et non le gentilhomme !

Je vous demande aussi

De chasser loin d'ici

Maint citoyen de Flandre

Non moins sot qu'intrigant,

Qui promet de vous vendre

Liège, Maline ou Gand !

Enfin, au nom des lois divines et humaines,
 Sire, je vous requiers de rendre à ses domaines,
 A son suzerain maître et tuteur naturel,

La comtesse Isabelle !

QUENTIN ET ISABELLE.

O ciel !

CRÈVECOEUR.

Que l'honneur, seigneur roi, dicte votre réponse !

(Moment de silence, tous les yeux sont tournés vers le roi, qui semble hésiter à répondre. — En ce moment le son des orgues se fait entendre dans la chapelle.)

LE ROI, se levant et se découvrant dévotement.

Cet hymne pieux nous annonce

Qu'au temple du Seigneur nous sommes attendus

(A Crèveœur.)

De ma fille en ce jour Dieu bénit l'hyménée,

Nos moments lui sont dus.

CRÈVECOEUR.

Sire!.. daignez...

LE ROI, à sa cour.

Allons, l'heure est sonnée !

Messieurs, rejoignons les époux !

CRÈVECOEUR.

Sire!..

LE ROI, l'interrompant.

Jusqu'à demain, demeurez parmi nous,

Signons la trêve, et qu'un joyeux signal

Réveille les échos du vieux donjon royal !

ISABELLE, à part.

Ô funeste ambassade !

QUENTIN, à part.

O message fatal!

REPRISE DU CHŒUR D'ENTRÉE.

(Pendant que les orgues retentissent dans la chapelle.)

Longs jours, heureuse destinée

Aux époux que Dieu va bénir!

Fêtons le royal hyménée

Qui pour toujours doit les unir!

(Le roi fait un salut amical à Crève-cœur, qui réprime un mouvement de colère.

— Isabelle passe devant lui en le saluant sans lever les yeux. — Tout le monde sort, les draperies se referment.)

SCÈNE VI.

CRÈVECŒUR, seul.

Par tous les saints de la Bourgogne, vit-on jamais pareille hypocrisie! Le vieux renard! S'il remet à demain la réponse qu'il pouvait me faire sur l'heure, c'est qu'il compte endormir ma vigilance et me payer de belles paroles. Mais notre rudesse bourguignonne lui en ôtera le loisir. Pourtant ne brusquons rien. Il sera toujours temps d'apprendre au roi Louis qui nous sommes, et à sa noblesse de quelle trempe est notre épée. (S'asseyant, et après un temps.) Les pressentiments de Charles ne l'avaient pas trompé! En fuyant la cour de Péronne, c'est auprès du roi de France que la belle comtesse de Croye avait cherché un refuge. Mais pourquoi là plutôt qu'ailleurs? Y est-elle venue de son plein gré ou n'a-t-elle cédé qu'aux sollicitations de l'astucieux monarque? C'est ce qu'il faut que je sache: les intérêts d'une froide politique ne m'ont pas seuls guidé! Nos souvenirs de jeunesse, le souhait de mon cœur, tout m'attirait ici, tout m'appelait vers elle!

ROMANCE.

I.

Elle était là... je l'ai revue

Plus belle encore qu'autrefois,

Mais d'un trouble étrange, à ma voix,

Toute son âme s'est émue.

Ah! sois sans crainte, noble enfant!

De moi ne redoute aucun piège!

C'est un ami qui te protège!

C'est un ami qui te défend!

II.

Je touche à cette heure suprême
 Où mon cœur enfin doit parler !
 Il est temps de lui révéler
 L'espoir que je cache à Dieu même !
 Ah ! sois sans crainte, noble enfant !
 De moi ne redoute aucun piège !
 C'est un ami qui te protège !
 C'est un ami qui te défend !

SCÈNE VII.

CRÈVECOEUR, PAVILLON.

PAVILLON, arrivant par le fond, et à part.

Impossible de pénétrer dans la chapelle. (Apercevant Crève-cœur.)
 Ah ! ce seigneur pourra peut-être... (A Crève-cœur.) Pardon ! vous
 êtes sans doute de la maison de Sa Majesté ? quelque officier de
 sa garde ? et à coup sûr la première figure d'honnête homme
 que j'aie rencontré ici ! Faites, je vous prie, que je parle à l'ins-
 tant même à Sa Majesté. Je viens d'apprendre qu'un certain
 ambassadeur de Bourgogne était arrivé, et qu'il avait eu au-
 dience ; c'est un passe-droit que je ne puis tolérer... sans ra-
 baisser mon caractère.

CRÈVECOEUR.

Et qui êtes-vous donc, pour vous montrer si susceptible et
 pour parler si haut ?

PAVILLON.

Liégeois de naissance, cordier de mon état, envoyé extraordi-
 naire et secret à la cour de France!..

CRÈVECOEUR, à part.

Un de mes gens à pendre.

PAVILLON.

Voilà ce que je suis, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire.

CRÈVECOEUR.

Fort bien, Monsieur, fort bien!... je commence à com-
 prendre... un envoyé...

PAVILLON.

Extraordinaire !

CRÈVECOEUR.

Et secret !

PAVILLON.

J'ajouterai furieux!.. indigné!.. affamé!.. voilà tantôt vingt-quatre heures que je suis à jeun... et que j'attends une réponse qui n'arrive jamais.

CRÈVECOEUR, à part.

Ah! ah! lui aussi!

PAVILLON.

Voyons, Monsieur, mettez-vous à ma place! vous voilà envoyé extraordinaire... comme moi... on vous laisse tout seul... dans un coin... sans plus s'occuper de vous que d'un... comme moi, exactement!

CRÈVECOEUR, avec colère.

Eh! Monsieur!

PAVILLON.

Bon! cela vous indigné! cela vous fait bondir!... j'en étais sûr...

CRÈVECOEUR.

Plus qu'un mot... c'est un conseil que je désire vous donner : un conseil d'ami.

PAVILLON.

Ah! que je suis donc charmé de vous avoir rencontré!

CRÈVECOEUR.

Vous apportez de Liège, au roi Louis, des nouvelles secrètes?

PAVILLON, baissant la voix.

Je désire que cela n'aille pas plus loin... tout est prêt!

CRÈVECOEUR.

A merveille!

PAVILLON.

Un mot du roi, et, en dépit de la Bourgogne, nous aurons bientôt reconquis tous nos privilèges.

CRÈVECOEUR.

Eh bien! une fois hors d'ici, prenez garde à certaine bannière aux armes du Hainaut.

PAVILLON.

Celle, peut-être, de ce damné Bourguignon?

CRÈVECOEUR.

Précisément, car si ceux qui la portent vous rencontraient,

tout envoyé extraordinaire que vous soyez, ils vous pendraient sans rémission.

PAVILLON.

Vous croyez qu'ils auraient cette audace ?

CRÈVECŒUR.

Ils l'auraient !

PAVILLON.

Sur les terres du roi de France !

CRÈVECŒUR.

Aussi vrai que je m'appelle Philippe de Crèveœur !

PAVILLON.

Ah ! (Crèveœur sort par le fond. — Tristan est entré sur la dernière réplique.)

SCÈNE VIII.

PAVILLON, TRISTAN, puis RISPAH.

TRISTAN, à part.

Mon Liégeois aura fait des siennes.

PAVILLON, à part.

Où en serais-je... si j'avais parlé ?

TRISTAN, à part, s'approchant.

Je crois prudent de le mettre à l'ombre pour quelque temps. (Haut.) Vous vous êtes donc risqué hors de votre appartement ?

PAVILLON.

Oui... ce bruit de cloches... ces chants religieux... le désir de voir le roi...

TRISTAN.

Il vous attend.

PAVILLON.

En vérité ?

TRISTAN.

Une entrevue mystérieuse, à l'abri des regards et des oreilles indiscretes.

PAVILLON.

Oui... oui... je comprends... (A part.) Enfin, je vais être reçu par ce grand monarque.

TRISTAN.

Venez.

PAVILLON.

Un très-bon diable en somme, je le parierais.

TRISTAN.

Passez devant.

PAVILLON, passant.

Et toutes ces histoires que l'on raconte, pures sonnettes...

TRISTAN.

Marchez donc!... par là!

PAVILLON, près de la muraille.

Mais je ne vois pas de porte.

TRISTAN.

Allez toujours. (Il le pousse brusquement contre une porte secrète, qui s'ouvre et se referme aussitôt.) S'il sort de là sans permission, il aura de l'esprit. Maintenant, prévenons le roi.

RISPAH, accourant.

Chut!

TRISTAN, bas.

Ah! c'est toi, petite! Eh bien?

RISPAH.

Le jeune archer aime la jeune dame, et la jeune dame, qui le laisse faire, vient d'écrire au comte un billet que j'ai remis en cachette.

TRISTAN.

Que lui disait-elle?

RISPAH.

Je n'en sais rien, mais il a répondu : J'y serai!

TRISTAN.

Où?

RISPAH.

Je l'ignore; mais elle vient de ce côté.

TRISTAN.

Hors d'ici, damnée!

RISPAH.

A vos ordres, saint homme! (Ils disparaissent, l'un à droite, l'autre à gauche, au moment où Isabelle entre par le fond.)

SCÈNE IX.

ISABELLE, CRÈVECŒUR.

ISABELLE, très-agitée.

Il va venir !.. Je l'ai vu.

(Crève-cœur entre.)

Le voici !

(Tous deux se regardent un instant, puis Isabelle s'approche timidement et lui tend la main.)

A mes désirs vous vous rendez !.. merci !

Mais quel triste message

Avez-vous accepté !

Vous venez me ravir mon cœur, ma liberté !..

Non !.. vous n'aurez pas ce courage !

Mon père était jadis

Le compagnon du vôtre,

Jeunes, vaillants, hardis

Et nobles l'un et l'autre ;

Sans souci de la mort,

Ils ont, en frère d'armes,

Bravé mêmes alarmes,

Partagé même sort !

Que cette amitié chère

Revive en notre cœur !

Pour moi, soyez un frère,

Je serai votre sœur !

CRÈVECŒUR.

Comme ils étaient amis

Aimons-nous l'un et l'autre,

Dans la tombe endormis

Leurs cœurs parlent au nôtre !

Malgré les coups du sort

Qui font couler vos larmes,

Apaisez vos alarmes,

Mon bras est assez fort !

Que cette amitié chère

Revive en notre cœur !

Pour vous, je suis un frère,

Et vous êtes ma sœur !

ISABELLE.

A votre voix je sens l'espoir renaître!

CRÈVECOEUR.

A l'instant même, à la cour de mon maître

Suivez-nous donc, le duc vous rend

Après de lui vos biens et votre rang!

ISABELLE.

O surprise! ô bonheur!

O nouvelle espérance!

A vous et ma reconnaissance

Et la tendresse d'une sœur!

CRÈVECOEUR, avec passion.

Tu peux me donner plus encore!..

Connais le secret de mon cœur,

Chère Isabelle, je t'adore!..

Sois mon épouse et non ma sœur.

ISABELLE, à part.

O ciel!..

CRÈVECOEUR.

Accepte et mon cœur et ma foi;

Parle, suis-je digne de toi?

Ah! réponds... réponds-moi!..

ISABELLE, à part.

Jour fatal!..

CRÈVECOEUR.

Tu te tais!.. je comprends!.. un rival!

(Il porte la main à son épée.)

ISABELLE, effrayée.

Arrêtez!

CRÈVECOEUR.

Oui, j'ai tort! allons, c'est bien! adieu!

ISABELLE, le retenant.

Comte!..

CRÈVECOEUR.

Parlez!

ISABELLE.

Mon cœur n'appartiendra qu'à Dieu!

A lui seul j'ai recours!

Dans l'ombre et le mystère,

Au fond d'un monastère,

QUENTIN DURWARD.

Je finirai mes jours!
 Mes tristes jours!
 CRÈVECOEUR, avec dépit.
 Inutiles détours!
 Inutile mystère!
 Pourquoi vouloir me taire
 Vos nouvelles amours!
 Oui, vos amours!

ENSEMBLE.

CRÈVECOEUR, à part.

Je jure Dieu qu'aujourd'hui même
 Je connaîtrai celui qu'elle aime,
 Pour me venger de leurs amours!

ISABELLE, à part.

Il m'aime, hélas! c'est moi qu'il aime!
 Ah! c'en est fait!.. de Dieu lui-même
 Je n'attends plus aucun secours!

(Crève-cœur s'éloigne. — Isabelle tombe sur un siège, et pleure. — Le roi soulève la draperie de droite, et paraît avec Tristan.)

SCÈNE X.

ISABELLE, LE ROI, TRISTAN.

LE ROI, bas à Tristan.

Un mariage avec Crève-cœur, ou un couvent! nous ne nous attendions pas à cela, compère!

TRISTAN.

Et nous voilà bien loin de Guillaume de Lamarck.

LE ROI.

Laisse faire! Un chasseur adroit ramène toujours le gibier là où le piège est tendu. La tante vient-elle?

TRISTAN, regardant au fond.

La voici.

LE ROI.

Laisse-nous, et préviens l'Écossais. (Tristan s'éloigne et salue Hameline, qui entre.)

SCÈNE XI.

ISABELLE, LE ROI, HAMELINE.

LE ROI, s'approchant d'Isabelle.

Séchez vos larmes, belle affligée.

ISABELLE, se levant, et troublée.

Le roi !

LE ROI, à Hameline.

Et vous, noble dame, approchez. (Elle s'avance avec force salutations.) Assez, assez de révérences.

HAMELINE.

Votre Majesté m'a fait la grâce... l'insigne honneur...

LE ROI.

Point de phrases banales : nous les tenons pour peu de chose en toute circonstance, et pour nuisibles quand le temps est précieux. (S'asseyant sur le fauteuil en s'adressant à Isabelle, avec une douceur affectée.) Venez là, chère enfant, près de moi... (Lui prenant la main.) et ne pleurez plus, vous dis-je ; je vous ai promis aide et protection, et, quoi qu'il adienne, je tiendrai ma parole.

ISABELLE, s'inclinant.

Ah ! sire !..

HAMELINE.

Tant de magnanimité!.. de grandeur d'âme!..

LE ROI.

Ouvrez-moi votre âme tout entière. Est-ce bien sérieusement que vous pensez à renoncer au monde ?

ISABELLE, troublée.

Moi, sire ?..

LE ROI, montrant la draperie.

J'étais là !

ISABELLE, baissant les yeux.

N'est-ce pas le plus sûr moyen de me soustraire à des persécutions dont je n'ai que trop souffert déjà ?

HAMELINE.

Entrer dans un couvent ! sire, détournez-la de cette nouvelle folie qui serait l'extinction de notre race... ou qui m'obligerait moi-même...

ISABELLE.

Ma tante!..

HAMELINE.

Je ne veux pas que notre nom périsse par les femmes !

LE ROI, à Isabelle.

Eh bien !.. Crève-cœur vous aime, il demande votre main. Que ne la lui donnez-vous ?

ISABELLE.

Sire, la main ne peut s'engager quand le cœur veut rester libre.

HAMELINE.

Elle perd la tête, sire ; refuser le comte, le brave des braves, et un homme superbe !

LE ROI.

Enfin, si telle est sa volonté, si le voile est l'objet de ses désirs, nul ne doit s'y opposer.

ISABELLE.

Permettez-moi donc, sire, de me retirer à l'abbaye de Quimperlé !

LE ROI.

Impossible ! les ducs de Bretagne relèvent de la couronne de France, mais leur foi est douteuse ; je n'oserais vous confier à elle.

ISABELLE.

En Angleterre, alors ?

LE ROI.

Chez Édouard ? notre ennemi personnel et l'allié de la Bourgogne ?.. Ce serait vous livrer...

ISABELLE.

Hélas ! suis-je donc condamnée à ne trouver d'abri nulle part !

LE ROI, lui prenant la main.

Je vous en ai ménagé un, auprès de notre parent et ami, le digne évêque de Liège.

HAMELINE, se récriant.

Aller à Liège !.. traverser les terres occupées par le Sanglier des Ardennes et ses affreux soldats ! des bandits qui dépouillent les voyageurs et qui enlèvent les femmes !..

LE ROI.

Pas toutes, Madame, pas toutes, rassurez-vous. D'ailleurs, on peut les éviter à l'aide d'un guide adroit qui recevrait mes ordres.

HAMELINE.

Deux femmes seules... sans une lance pour les protéger.

LE ROI.

Jugez mieux le roi de France, Madame. Une escorte nom-

breuse aurait le danger d'éveiller les soupçons. Mais pour ma couronne ! — je ne voudrais pas vous laisser partir seules... Un Liégeois, un envoyé secret, que je tiens en haute estime, voyagerait en votre compagnie.

HAMELINE.

Un Liégeois, sire ! est-il noble au moins ?

LE ROI.

Soyez sans inquiétude à cet égard... (A Isabelle.) Enfin, je choisirais pour veiller à votre sûreté personnelle un homme dont la bravoure vous est déjà connue ; — un archer de ma garde. (Quentin paraît au fond.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, QUENTIN.

LE ROI, à Quentin.

Approche.

ISABELLE, à part.

O ciel !

LE ROI.

Regarde ces deux dames. (Quentin aperçoit Isabelle et réprime un mouvement.) J'ai besoin d'un homme courageux et fidèle pour les conduire en lieu sûr. La tâche n'est pas sans danger. Si quelque ennemi se présente sur la route, il faudra le combattre, et s'il est le plus fort, il faudra mourir. Réfléchis, je n'aime pas les résolutions brusques. Si tu te sens capable d'accomplir cette mission, fais-le-moi connaître ; sois discret, et tu as un ami ; va ! (Quentin se retire.) Maintenant, comtesse de Croye, vous voilà maîtresse de votre destinée. Paraissez à la fête qui commence, portez-y un visage souriant et une âme heureuse ; mais qu'à minuit votre décision soit prise ; Crèvecœur ou le couvent, Liège ou Péronne. (Tristan paraît et s'approche du roi.)

TRISTAN, au roi.

Sire, tout est prêt ! (Les rideaux du foud s'ouvrent, la galerie paraît magnifiquement éclairée, et toute la cour en habits de cérémonie vient au-devant du roi ; derrière lui, comme une garde d'honneur, se range une compagnie d'archers, Lesly en tête.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LESLY, TOUTE LA COUR, ARCHERS.

FINALE.

CHŒUR.

Heureuse journée,
 Heureux hyménée
 Béni par les cieux !
 La fête commence,
 Et dans l'air s'élançe
 Un signal joyeux !
 Chevaliers fidèles,
 Gentes damoiselles,
 Dames aux doux yeux,
 Qu'à votre sourire
 S'éclaire et s'inspire
 Tout cœur soucieux !

HAMELINE, à Isabelle.

Plus de honteuse fuite,
 Par le plaisir séduite,
 Suivez ses douces lois,
 Et ne songeons qu'aux fêtes, aux tournois !

LE CHŒUR.

Heureuse journée,
 Heureux hyménée
 Béni par les cieux !
 La fête commence,
 Et dans l'air s'élançe
 Un signal joyeux ! etc.

(Pendant cette reprise du chœur, la princesse Jeanne entre avec Louis d'Orléans, et suivie par les dames d'honneur qui se placent auprès d'elle, sur des sièges réservés. — Au fond, se tiennent les fous de la cour.)

LE ROI, frappant gaiement sur l'épaule de Quentin.

Allons, pour ma Jeanne chérie

Et pour ma cour,

Dis-nous, Quentin, de ta patrie

Les lais d'amours !

QUENTIN, s'incline respectueusement, s'avance, jette un regard sur Isabelle, et chante.

BALLADE.

I.

A travers la nuit
 Orageuse et sombre,
 Pâle comme une ombre,
 La reine s'enfuit!
 Un page fidèle
 Qui dormait près d'elle
 Se réveille au bruit.
 Il cache ses larmes,
 Prépare ses armes,
 S'échappe et la suit.
 « Beau page, dit la reine,
 « Pourquoi suis-tu mes pas?
 « — C'est, répond-il tout bas,
 « C'est l'amour qui me mène :
 « Ne me chassez pas! »

CHŒUR.

En cette vie
 Qui n'a qu'un jour,
 Tout est folie,
 Même l'amour!

LE ROI.

Fous!.. laissez-le... son page m'intéresse.

‡ (A Quentin.)

Que devient-il?.. ainsi que sa princesse?

QUENTIN.

II.

Au détour du val
 Paraît dans la brune,
 Tout couvert d'écume,
 Un homme à cheval!
 Il brandit sa lance,
 Blasphème et s'élançe
 Et frappe en vainqueur...
 Le page succombe,
 Il soupire et tombe
 La mort dans le cœur!

(Isabelle fait un mouvement. — Le roi observe Quentin pendant qu'il achève.)

« Pauvre enfant, dit la dame,
 « Je cause ton trépas!

QUENTIN DURWARD.

« — Adieu, dit-il tout bas,
 « Je vous donne mon âme,
 « Ne me plaignez pas !.. »

CHŒUR.

En cette vie
 Qui n'a qu'un jour,
 Tout est folie,
 Même l'amour!

(Crève-cœur paraît au fond, couvert de son armure, suivi de ses chevaliers et de son page, qui porte son casque.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CRÈVECŒUR.

LE ROI, l'apercevant, et écartant les fous.
 Laissez-nous!.. Seigneur comte on vous regrettait.

CRÈVECŒUR.

Sire!

Écoutez-moi, l'instant est solennel.

LE ROI.

Vous plaît-il d'abord de nous dire
 Pourquoi cet attirail de guerre?

CRÈVECŒUR.

Par le ciel!..

On le saura bientôt!

ISABELLE ET QUENTIN.

A peine je respire!

CRÈVECŒUR.

Donc, sans retard, j'attends que Votre Majesté
 Fasse connaître enfin sa volonté

Au noble maître qui m'envoie ;
 J'attends que la comtesse Isabelle de Croye
 Se décide sur l'heure à quitter cette cour!

LE ROI, à Isabelle.

C'est à vous de lui faire réponse,
 Noble dame, entre nous, que votre voix prononce :
 Libre à vous de quitter cet ennuyeux séjour!

ENSEMBLE.

LE ROI.

Sur vous je n'ai rien à prétendre.

ISABELLE.

O Dieu! quel parti dois-je prendre?

QUENTIN.

Dieu! quel parti va-t-elle prendre?

HAMELINE.

Ma nièce, il est temps de nous rendre.

CRÈVECŒUR.

Prononcez, je suis las d'attendre.

LE CHŒUR, à Isabelle.

Parlez, nous saurons vous défendre.

ISABELLE, se jetant aux pieds du roi.

J'embrasse vos genoux!

Sire, défendez-nous!

(Mouvement général; joie de Quentin; colère de Crèvecœur.)

LE ROI, à Crèvecœur, en montrant Isabelle qui le supplie.
Vous l'entendez?

CRÈVECŒUR, prenant son casque, et le plaçant sur sa tête.

Au nom de très-puissant seigneur,
Charles, duc de Bourgogne, et prince de Hollande,
Comte de Luxembourg, de Gueldre et de Zélande,
Moi, comte de Cordès, Philippe Crèvecœur.

A vous, roi de France

Louis de Valois;

Attendu vos refus de réparer l'offense

Dont nous vous portons plainte une dernière fois,

Férons, dès à présent, refus de reconnaître

Toute alliance et suzeraineté,

Vous défiions comme homme, et vous déclarons traître,

Et pour gage, à vos pieds, notre gant est jeté!

(Plus prompt que tous les autres chevaliers, Quentin s'élançe et ramasse le
gant.)

CRÈVECŒUR, à part.

C'est lui qu'elle aime!

TOUTE LA COUR.

A nous, soldats de France!

De ce hardi vassal, punissons l'insolence!

ENSEMBLE.

TOUTE LA COUR.

Montjoie et Saint-Denis

Pour châtier le traître,

QUENTIN DURWARD.

Autour de notre maître,
 Nous voici réunis,
 Montjoie et Saint-Denis!

CRÈVECŒUR ET LES BOURGUIGNONS.

En guerre, ô roi Louis!
 Au nom de notre maître
 Nous te déclarons traître,
 Nos cœurs sont désunis.
 En guerre, ô roi Louis!

LESLY, au roi.

Au nom de Notre-Dame,
 Déployons l'oriflamme!

CRÈVECŒUR.

Bourgogne et Saint-André!
 Notre glaive est tiré!

TOUS.

Qu'en leur sang
 A l'instant
 Nos épées
 Soient trempées.
 Immolons
 Ces félons;
 Plus de trêve,
 Que le glaive
 Frappe ici
 Sans merci!

LE ROI, les arrêtant du geste, et s'adressant aux chevaliers bourguignons.
 Bas les armes, Messieurs!

(A toute la cour.)

Et vous, faites silence!

S'il nous faut d'un vassal châtier l'insolence,
 Et si l'épée, enfin, du fourreau doit sortir,
 C'est bien!... nous combattons!...

(A Crèvecœur.)

Adieu! tu peux partir!

REPRISE GÉNÉRALE.

TOUTE LA COUR.

Montjoie et Saint-Denis!
 Pour châtier le traître,

Autour de notre maître
Nous voici réunis,
Montjoie et Saint-Denis!

LES BOURGUIGNONS.

En guerre, ô roi Louis!
Au nom de notre maître,
Nous te déclarons traître ;
Nos cœurs sont désunis,
En guerre, ô roi Louis!

(Grèvecœur sort par le fond avec ses chevaliers. — Isabelle se précipite
aux pieds du roi. — Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une chaumière à moitié ruinée à l'entrée du faubourg de Liège. — Une porte au fond, une autre plus petite à l'avant-scène, à gauche. — A droite, une fenêtre; au milieu, une cave dans laquelle on descend par une trappe ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIEN, SOLDATS BOURGUIGNONS.

CHŒUR DES SOLDATS.

Avant de marcher aux combats,
Buvons, soldats,
Au duc, notre maître;
Demain, peut-être,
Nous ne boirons pas!
Devant Liège,
Qu'on assiège,
Aujourd'hui le verre en main,
Et l'épée au poing demain.
Buvons, soldats,
Au duc, notre maître;
Demain, peut-être,
Nous ne boirons pas!

(Des soldats descendent dans la cave pour chercher du vin; d'autres s'étendent à terre sur la paille, d'autres se mettent à jouer aux dés.)

CRÈVECŒUR, entrant.

Qu'ils sont heureux!
Que ne puis-je, comme eux,
Chercher dans l'ivresse,
L'oubli du tourment qui m'opresse!

AIR.

Amour, amour, ne trouble plus mon âme;
Et loin de moi ton charme mensonger!
A tout jamais éteins-toi, triste flamme!
Voici l'instant du danger!

Des froids dédains, des refus d'une femme,
La gloire enfin va me venger!

(Il saisit un verre et fait signe à Damien de verser.)

Verse le vin,
Par qui l'on oublie
Danger, chagrin,
Peines de la vie!

CHOEUR.

Verse le vin, etc.

CRÈVECOEUR.

Dieu des combats,
Je me relève!
Soutiens mon bras
Armé du glaive!

Que près d'elle demain je revienne vainqueur,
Et peut-être... mais, non!... non, chassons de mon cœur
Un vain rêve!

Verse le vin,
Par qui l'on oublie
Danger, chagrin,
Peines de la vie!

CHOEUR.

Verse, le vin, etc.

(Roulement de tambour au dehors.)

Avant de marcher aux combats,
Buvons, soldats,
Au duc, notre maître ;
Demain, peut-être,
Nous ne boirons pas !

(Nouveau roulement de tambours, les soldats sortent par le fond.)

CRÈVECOEUR.

Va, Damien, que chacun prépare ses armes et se tienne prêt à marcher. Le roi de France et les barons sont arrivés hier, au coucher du soleil, et puisqu'il faut combattre avec eux sous le même étendard, montrons au moins ce dont nous sommes capables! Eh bien! qu'attends-tu?

DAMIEN.

Monseigneur, un archer écossais demande à vous parler.

CRÈVECŒUR.

Qu'il entre.

SCÈNE II.

CRÈVECŒUR, LESLY.

LESLY.

Seigneur comte, ma compagnie a rejoint la vôtre à l'entrée du faubourg de Liège, et comme vous commandez l'avant-garde, je viens prendre vos ordres.

CRÈVECŒUR.

C'est bien.

LESLY.

Je n'avais pas prévu, je l'avoue, qu'un archer du roi de France...

CRÈVECŒUR.

Rien ne doit plus nous étonner depuis qu'on a pu voir votre prince venir au-devant du nôtre et lui tendre la main, alors que nous avons la lance en arrêt pour le recevoir.

LESLY.

Oui, depuis quelque temps, il s'est passé des choses bien étranges et bien imprévues, la révolte des Liégeois, le meurtre de Louis de Bourbon...

CRÈVECŒUR.

La captivité de votre roi à Péronne...

LESLY.

Notre alliance contre l'ennemi commun, Guillaume de Larmarck...

CRÈVECŒUR.

Voilà des événements auxquels on ne pouvait guères s'attendre.

LESLY.

Ajoutez à cela la fuite mystérieuse de cette belle dame qui faillit brouiller nos maîtres, au Plessis-lès-Tours.

CRÈVECŒUR.

Que voulez-vous dire?.. La comtesse Isabelle?..

LESLY.

Disparue... envolée en compagnie de sa noble tante, la nuit même où vous quittiez le château du roi.

CRÈVECŒUR.

En vérité ?

LESLY.

Et le plus plaisant, c'est que mon neveu Quentin... celui-là même qui releva si hardiment votre gage de bataille devant toute la cour...

CRÈVECŒUR.

Eh bien ?...

LESLY.

Disparu aussi, comme par enchantement, sans qu'il ait été possible depuis d'avoir de ses nouvelles.

CRÈVECŒUR.

Plus de doute ! Ils auront fui ensemble !

LESLY.

Le drôle est assez joli garçon pour avoir tourné la tête de votre belle comtesse.

CRÈVECŒUR.

Vous oubliez à qui vous parlez, sire archer, et que la comtesse Isabelle est ma parente.

LESLY.

Vous oubliez aussi, seigneur comte, que mon neveu et moi nous descendons des Durward et que leur lignée remonte au roi Canut.

CRÈVECŒUR.

Je m'aperçois au moins que les Durward ont une étrange confiance dans leur mérite personnel, sire archer.

LESLY.

Confiance très-bien placée à ce que disent nos dames et nos ennemis, seigneur comte.

CRÈVECŒUR.

Il suffit ! J'enverrai bientôt, je l'espère, votre beau neveu rejoindre vos nobles ancêtres.

LESLY.

A moins que je ne me présente à sa place pour vous renvoyer vous-même auprès de vos illustres aïeux.

CRÈVECŒUR, portant la main à son épée.

Vous osez !

LESLY.

J'attends vos ordres, Monseigneur. (Bruit en dehors.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAVILLON, LE MAUGRABIN, RISPAH, amenés et tenus par des soldats bourguignons, DAMIEN.

PAVILLON, au fond, en se débattant.

Vous vous trompez, Messieurs, il y a erreur, je demande à m'expliquer.

CRÈVECŒUR.

Qu'est-ce donc ?

DAMIEN.

Des gens fuyaient à travers la campagne, ceux-ci vers la Meuse, celui-là vers la ville, nous les avons arrêtés tous.

LESLY.

Des Liégeois, des rebelles, sans doute ?

PAVILLON, s'avançant.

Au contraire !... Les Bourguignons n'ont jamais eu de partisan plus dévoué que moi.

CRÈVECŒUR.

Ce n'est pas ce que vous disiez au château du Plessis-lès-Tours, monsieur l'envoyé extraordinaire.

PAVILLON, à part.

Ciel !

CRÈVECŒUR.

Ou vous avez bien changé d'opinion.

PAVILLON.

Complètement, Monseigneur, complètement... et j'espère apprendre bientôt au roi Louis et à ces coquins de Français...

CRÈVECŒUR.

Les Français sont nos alliés.

PAVILLON.

Ah ! pardon... j'ignorais... j'arrive...

LESLY.

Et le roi Louis XI est maintenant le meilleur ami de la Bourgogne.

PAVILLON.

Un grand roi, Messieurs, un très-grand roi... un peu en dessous... mais à cela près...

CRÈVECOEUR, brusquement.

Répondez... pourquoi cette fuite ?

LESLY.

Où alliez-vous ?

CRÈVECOEUR.

D'où veniez-vous ?

LE MAUGRABIN, s'avançant rapidement avec Rispah.
Nous allons vous dire la vérité, Monseigneur...

PAVILLON.

Ne les croyez pas... Ils veulent vous tromper...

RISPAH.

Ne l'écoutez pas... Il veut vous abuser...

QUINTETTE.

RISPAH, LE MAUGRABIN, PAVILLON.

Il ment, il ment,
Effrontément!
N'allez pas croire
A son histoire !
C'est un menteur,
Un imposteur,
Et sans l'entendre
Il faut le pendre.
Il ment, il ment,
Effrontément!

CRÈVECOEUR.

Parlez! Et malheur à qui ment!

(Aux Bohémiens.)

A vous, d'abord... et promptement.

RISPAH.

Tout à l'heure, à travers la plaine...

LE MAUGRABIN.

Nous chevauchions tranquillement.

PAVILLON.

Il ment!

RISPAH.

Quand, soudain, une voix hautaine...

LE MAUGRABIN.

Nous apostrophe en bon flamand!

PAVILLON.

Il ment!

QUENTIN DURWARD.

RISPAH.

A bas Charles et Louis de France ! »

LE MAUGRABIN, montrant Pavillon.

Nous criait-il en s'enflammant.

PAVILLON.

Il ment !

RISPAH.

Et pour nous prêter assistance...

LE MAUGRABIN.

On accourut au bon moment.

ENSEMBLE.

LESLY ET CRÈVECŒUR.

Celui qui ment,

J'en fais serment,

Aura son châtement !

LE MAUGRABIN ET RISPAH.

C'est lui qui ment,

Effrontément !

J'en fais serment

Il ment !

PAVILLON.

Il ment, il ment,

Effrontément !

J'en fais serment,

Il ment !

LESLY, à Pavillon.

A votre tour... et promptement !

PAVILLON.

Deux dames de haute naissance,

Qui voyagent secrètement...

RISPAH.

Il ment !

PAVILLON.

Avec un jeune archer de France,

Me suivaient au pays flamand.

LE MAUGRABIN.

Il ment !

PAVILLON, montrant le Maugrabin.

Quand, tout à coup, ce misérable

Pousse dans l'air un sifflement...

RISPAH.

Il ment!

PAVILLON.

Et toute une horde du diable
Fond sur nous au même moment!

LE MAUGRABIN ET LESLY.

Il ment!

CRÈVECOEUR.

Quelque embuscade assurément!

PAVILLON.

Tous deux prennent la fuite,
Loin de ce lieu fatal,
Et je sens mon cheval
Qui m'emporte à leur suite.
C'est alors qu'à mes cris,
Pour châtier le traître,
Je vis enfin paraître
Les gens qui nous ont pris.

CRÈVECOEUR.

Je sais tout!

LESLY.

J'ai compris.

ENSEMBLE.

LESLY ET CRÈVECOEUR.

Fatal moment!
Cruel tourment!
Que faut-il croire
De cette histoire?
Hélas! mon cœur,
A ce malheur
Devait s'attendre;
Pour ^{la}
le défendre,

Ne perdons pas un moment,
Et malheur à celui qui ment.

PAVILLON, RISPAH, LE MAUGRABIN.

Il ment, il ment,
Eufrontément!
N'allez pas croire
A son histoire:
C'est un menteur,

Un imposteur,
Et sans l'entendre
Il faut le pendre.
Il ment, il ment,
Effrontément!
Il ment!

CRÈVECŒUR.

Ces deux dames...

LESLY.

Ce jeune archer...

CRÈVECŒUR, à Damien.

Ma lance, mon cheval, dix hommes d'escorte et que les autres se portent en avant. Vous, Lesly, rejoignez votre compagnie, gardez la route, et veillez sur ces coquins-là.

RISPAH, pleurant.

Ah! ah!.. Ayez pitié d'une pauvre femme.

CRÈVECŒUR.

Faites passage à cette pleureuse et que je ne la revoie plus.
(RispaH se sauve.)

CRÈVECŒUR, à Pavillon.

Quant à vous, si vous ne m'avez pas dit vrai...

LESLY.

S'il est arrivé malheur à mon neveu...

CRÈVECŒUR.

Ou aux dames qu'il escortait...

LESLY.

Je me charge de vous clouer à la muraille comme un hibou.

CRÈVECŒUR.

Partons ! (il sort avec Lesly et les soldats.)

SCÈNE IV.

PAVILLON, LE MAUGRABIN.

LE MAUGRABIN.

Vous voilà sûr de votre affaire ! car, à l'heure qu'il est, les deux dames sont aux mains du Sanglier des Ardennes, et, quant à l'Écossais... ou je connais mal les marcassins de Guillaume, ou il a vu sa dernière bataille !

PAVILLON.

Ah ! maudite ambassade !.. maudit voyage !.. J'aurais dû me douter de quelque trahison !..

LE MAUGRABIN, ouvrant la petite porte de gauche.

La campagne... un petit bois... pendant qu'ils gardent la route de Liège, si nous tentions une sortie de ce côté ?..

PAVILLON.

Écoute, j'ai à Liège des coffres pleins d'or, dans ma maison, rue des Trois-Pendus, si tu m'aides à y rentrer... je fais ta fortune...

LE MAUGRABIN.

Oui ?.. Eh bien !.. tope !.. jouons des jambes. (Ils vont pour sortir avec précaution par la petite porte, mais Le Maugrabin s'arrête sur le seuil.)
Chut !

PAVILLON, effrayé.

Hein ?

LE MAUGRABIN, refermant la porte.

Là-bas...

PAVILLON.

Quoi donc ?

LE MAUGRABIN.

C'est lui !...

PAVILLON.

Encore un ennemi !

LE MAUGRABIN.

Sauve qui peut !

PAVILLON.

Que devenir ?

RISPAH, en dehors et chantant.

Messire Tristan
Est un bon ermite,
En tout il imite
Son maître Satan !

LE MAUGRABIN, courant à la fenêtre et regardant au dehors.

La Meuse... une barque... et Rispah !.. c'est le salut !.. Venez-vous ?..

PAVILLON, regardant à la fenêtre.

Vingt pieds au moins... un gouffre... et la rivière...

LE MAUGRABIN, montant sur la fenêtre.

Si le cœur vous en dit...

PAVILLON.

Jamais.

LE MAUGRABIN.

En ce cas, bonsoir... Je vais piller votre maison. (il saute.)

PAVILLON.

Hein!... Comment!... scélérat!.. bandit!.. (On frappe à la porte de droite, Pavillon s'arrête interdit et tremblant.) C'est fait de moi!.. Ah!.. (Il soulève la trappe de la cave et descend deux ou trois marches.) Je suis destiné à être muré on enterré vif! (il ferme la trappe sur lui.)

SCÈNE V.

QUENTIN, ISABELLE.

(La porte s'ouvre violemment. Quentin entre, soutenant Isabelle et tenant à la main son épée brisée. Il regarde d'abord autour de lui avec inquiétude, puis il fait asseoir Isabelle, qui semble évanouie; il se met à genoux devant elle, lui prend les mains et la regarde avec tendresse.)

DUO.

QUENTIN.

Apaisez toute crainte, et revenez à vous!

Nos ennemis, malgré leur nombre,

Sont lâchement rentrés dans l'ombre!

Le ciel nous a permis d'échapper à leurs coups!

ISABELLE, rouvrant les yeux.

Ah! quel rêve enchante mon âme!

Où suis-je?.. Qui me parle?.. Est-ce vous?..

QUENTIN.

Noble dame!..

ISABELLE.

Quentin!..

QUENTIN.

Ne tremblez plus!.. je suis à vos genoux!

ISABELLE.

Quelle profonde ivresse

Pénètre tous mes sens!..

C'est sa main que je presse,

Il est là!.. je l'entends!..

O trouble plein de charmes,

Délices inconnus,

Je sens couler mes larmes

Et je ne souffre plus!

QUENTIN.

Quelle profonde ivresse

Pénètre tous mes sens!
C'est sa main que je presse,
Je la vois!.. je l'entends!..
O trouble plein de charmes,
Délices inconnus,
Je vois couler ses larmes
Et je ne tremble plus!

ISABELLE.

Mais qu'ai-je vu!.. votre sang a coulé!

(Elle se penche vers Quentin, et essuie son front blessé avec son voile.)

QUENTIN.

Je succombais par le nombre accablé.

(Se levant.)

Mais j'avais ce rosaire
Qui défait la mort,
Son charme tutélaire
A doublé mon effort!

ISABELLE, troublée.

Ce rosaire!..

QUENTIN.

Doux trésor!

Précieux gage en qui je me confie

ISABELLE.

Béni soit Dieu qui protège sa vie

C'est lui qui me sauve encor!

ENSEMBLE.

QUENTIN.

Quelle profonde ivresse
Pénètre tous mes sens!..
C'est sa main que je presse,
Je la vois!.. je l'entends!..
O trouble plein de charmes,
Délices inconnus,
Je vois couler ses larmes
Et je ne tremble plus!

ISABELLE.

Quelle profonde ivresse
Pénètre tous mes sens!..
C'est sa main que je presse,
Il est là!.. je l'entends!..
O trouble plein de charmes,

Délices inconnus,
Je sens couler mes larmes
Et je ne souffre plus !

ISABELLE, dans un élan pieux et passionné.
Mon Dieu ! je vous rends grâce !

QUENTIN, de même.

Mon Dieu ! je vous bénis !

ISABELLE.

Le danger fuit et passe !

QUENTIN.

Tous nos maux sont finis !

ENSEMBLE.

Mon Dieu ! je vous rends grâce !

Mon Dieu ! je vous bénis !

(La porte du fond s'ouvre, Crève-cœur paraît.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CRÈVECŒUR, SOLDATS, au fond.

ISABELLE, avec effroi.

O ciel !.. Crève-cœur !

QUENTIN.

Et je suis sans armes !

CRÈVECŒUR.

Vous avez mal choisi votre retraite, Madame, ce n'est pas moi que vous attendiez.

QUENTIN.

Seigneur comte !..

CRÈVECŒUR, brusquement.

Silence, Monsieur ! vous êtes mon prisonnier.

ISABELLE.

Ah ! le ciel m'abandonne.

QUENTIN.

Monseigneur, je suis archer de la garde écossaise du roi de France, et gentilhomme : deux raisons pour que je sois libre, aussi bien que cette dame, confiée à ma garde par le roi, mon maître et le vôtre.

CRÈVECŒUR.

Votre maître n'est pas le mien. Crève-cœur ne sera jamais le

vassal d'un roi qui, le gant jeté, négocie au lieu de combattre. Retirez-vous, et point de résistance!.. Soldats, veillez sur lui!

QUENTIN, avec colère.

Comte de Crève-cœur!..

ISABELLE.

Quentin, je vous en supplie... Messire, je vous l'ordonne!.. obéissez!.. (Quentin la regarde avec douleur et sort.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, CRÈVECOEUR.

CRÈVECOEUR.

Voilà, belle cousine, un accueil un peu brusque, pour votre retour au pays natal ; mais les princesses errantes doivent s'attendre à de pareilles aventures.

ISABELLE, blessée.

Monsieur!.. (Se contenant.) Avant tout, veuillez m'apprendre si je dois me regarder aussi comme prisonnière.

CRÈVECOEUR.

Oui, certes, et l'usage que vous avez fait de vos ailes ne justifie que trop les ordres que j'ai reçus.

ISABELLE.

Mon départ du Plessis-lès-Tours n'a pas été une fuite volontaire. J'ai quitté la cour d'après l'ordre du roi, avec une suite choisie par lui et sous la protection d'un officier de sa garde.

CRÈVECOEUR.

Un noble champion, vraiment!

ISABELLE.

J'espère, seigneur comte, que sa personne sera respectée.

CRÈVECOEUR.

Vous lui portez un intérêt...

ISABELLE.

Qu'il a su mériter en s'acquittant de son devoir avec autant de courage que de délicatesse.

CRÈVECOEUR, raillant.

Oui! nous savons là-dessus ce qu'il faut croire!

ISABELLE, indignée.

Que voulez-vous dire?..

I.

Accomplissez votre tâche cruelle,
 Soumettez-vous en serviteur fidèle
 Aux volontés d'un maître que je hais!
 Soyez pour lui le bourreau d'une femme,
 Livrez sans honte et mon cœur et mon âme
 Au désespoir, au malheur pour jamais!
 Que la haine et l'envie
 Suivent partout mes pas!
 Prenez, prenez ma vie,
 Mais ne m'outragez pas!

II.

Séparez-moi du seul ami que j'aime,
 Et, plus cruel que la mort elle-même,
 Punissez-le d'avoir sauvé mes jours!
 Chargez de fer le bras qui me protège,
 Que vos soldats le tiennent pris au piège
 Et contre lui vous prêtent leur secours!
 Pour m'avoir bien servie
 Faites qu'il meure, hélas!
 Prenez, prenez sa vie,
 Mais ne l'outragez pas!

CRÈVECŒUR.

Isabelle!.. pardon!.. j'ai cédé à un mouvement que je regrette et dont vous n'aurez plus à souffrir. Mais vous ne pouvez rester ici plus longtemps. Ce faubourg est au pouvoir de nos troupes; le couvent des Ursulines est à peu de distance, c'est là que je dois vous faire conduire.

ISABELLE.

Hâtez-vous donc!.. Et puissé-je ne plus quitter ce saint asile.

CRÈVECŒUR, à Damien qui paraît au fond.

Damien!.. va conduire Madame, et préviens monseigneur le duc. (A Isabelle.) C'est lui qui décidera de votre sort.

ISABELLE.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander : d'infâmes ravisseurs m'ont séparée de ma tante, la comtesse Hameline : puis-je espérer que vous tenterez un effort pour sa délivrance?

CRÈVECOEUR.

Je vous le promets! (Elle s'incline, et va pour s'éloigner.) Isabelle!.. ah!.. si vous le vouliez encore !..

ISABELLE, froidement.

Partons! (Elle sort, accompagnée par Damien. — Le comte se jette tout pensif sur un siège. — Pavillon soulève la trappe avec précaution.)

SCÈNE VIII.

CRÈVECOEUR, PAVILLON, SOLDATS, au foud.

PAVILLON.

Je n'entends plus rien!.. le moment est venu, je crois, de m'esquiver bravement! (il s'arrête à la vue du comte.) Oh !

CRÈVECOEUR, se levant.

D'où sortez-vous?

PAVILLON.

De la cave, Monseigneur, de la cave...

CRÈVECOEUR, le saisissant par le bras.

Dites-moi, vous avez voyagé avec la comtesse de Croye ?

PAVILLON, effrayé.

Oui... non... oui... oui... Monseigneur.

CRÈVECOEUR.

Un Écossais lui servait d'escorte?

PAVILLON.

Oui... oui, Monseigneur.

CRÈVECOEUR.

Quelle a été la conduite de ce jeune homme pendant la route?

PAVILLON.

Pleine de courtoisie et de respect envers les dames. Au moment où nous fûmes attaqués, je l'ai vu s'élaner seul contre les bandits.

CRÈVECOEUR.

Ainsi donc il n'a été pour elle qu'un défenseur, et ce n'est pas volontairement qu'elle l'a suivi?

PAVILLON.

Oh non! Monseigneur, cette chère dame ne parlait que de gagner Liège au plus vite, et de s'y retirer dans un monastère.

CRÈVECOEUR, à part.

S'il était vrai, pourtant!.. si son cœur, libre encore, pouvait m'appartenir un jour. Allons, Crève-cœur, il faut le mériter, et ce n'est pas par la violence que tu dois y parvenir! (A un soldat.) Allez, qu'on délivre le prisonnier, qu'on lui rende ses armes, et qu'il parte!

PAVILLON, à part.

Le roi Louis et le duc Charles réunis!... c'est la force! donc je me range de ce parti-là!... Quels coquins que ces Liégeois!

CRÈVECOEUR.

Vous connaissez la ville?

PAVILLON.

Parfaitement.

CRÈVECOEUR.

Mes troupes doivent faire une reconnaissance : vous marcherez à leur tête...

PAVILLON, effrayé.

Moi! Monseigneur...

CRÈVECOEUR.

Vous hésitez?..

PAVILLON.

Non... non!... au contraire! (A part.) Ah! si l'on me rattrape à faire de la politique...

CRÈVECOEUR.

Allons, soldats! en route!.. (Crève-cœur fait signe aux soldats de partir. — Ils sortent en faisant marcher Pavillon devant eux. — Quentin paraît au fond.)

SCÈNE IX.

QUENTIN, CRÈVECOEUR.

DUO.

CRÈVECOEUR.

Vous êtes libre!.. Eh bien! pourquoi ne pas partir?

QUENTIN.

Ici mon devoir me rappelle!

Je ne dois pas partir sans elle!..

CRÈVECOEUR, à part, portant la main à son épée.

Certes il eût mieux fait de ne pas revenir!

QUENTIN, descendant la scène.

Vous avez mal agi !

(Mouvement de Crève-cœur.)

Vous avez, seigneur comte,

Je vous le dis en face, outrepassé vos droits !

De cette trahison je vous demande compte :

Que le Dieu qui m'entend soit juge entre nous trois !

CRÈVECOEUR.

Ce front, sire écuyer, est pur de toute honte !

Je connais mon devoir et je connais mes droits :

Nul de mes actions ne peut demander compte,

Que mon maître ou mon Dieu, le souverain des rois !

QUENTIN.

Oubliez-vous qu'un jour,

Devant toute la cour,

Devant le roi lui-même,

J'ai relevé ce gant !

(Il le jette aux pieds du comte.)

Oubliez-vous enfin...

Que j'adore Isabelle, et qu'Isabelle m'aime !

CRÈVECOEUR, avec éclat.

Il suffit, messire Quentin.

(Tirant son épée.)

C'est ton arrêt de mort que tu dictes toi-même !

ENSEMBLE.

Sans quitter la place,

Sans sortir d'ici,

Luttons face à face,

Frappons sans merci !

Pour nous voici l'heure

Du suprême adieu,

Qu'il tue où qu'il meure

C'est la loi de Dieu !

(Lesly paraît au fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LESLY.

TRIO.

LESLY.

Arrêtez !

QUENTIN.

Laissez-nous !

LESLY.

Non, non, mon beau neveu,
Et vous, comte, il n'est pas l'heure d'un pareil jeu !

CRÈVECŒUR.

Que veux-tu ?

LESLY.

Pour finir entre eux toute querelle
Votre maître et le nôtre ont juré, devant Dieu,
De donner pour époux à la noble Isabelle

Le hardi chevalier,

Vainqueur du Sanglier,

Qui devant eux pourra paraître

Chargé des dépouilles du traître !

QUENTIN ET CRÈVECŒUR.

Quoi!.. c'est le prix qu'on réserve au vainqueur !

LESLY.

Qu'une même espérance

Enflamme notre cœur !

Bourguignons et soldats de France,

Luttons d'audace et de valeur !

QUENTIN.

Vous aussi !..

LESLY.

Pourquoi non ? Je serai digne d'elle,
Si c'est au plus vaillant qu'appartient la plus belle !

ENSEMBLE.

Amis!.. mort au rebelle

Qu'on désigne à nos coups !

En combattant pour elle

Nous combattons pour nous !

C'est la même espérance

Qui doit nous rallier !

Vivent Bourgogne et France,

Et mort au Sanglier !

LESLY.

Entendez-vous ce tumulte guerrier ?

(On entend au loin un bruit de guerre.)

CRÈVECOEUR.

Marchons du même pas sous la même bannière,
Et courons attaquer le monstre en sa tanière.

QUENTIN.

Heureux qui de nous trois frappera le premier!

ENSEMBLE.

(En se tenant la main, et l'épée haute.)

Amis, mort au rebelle

Qu'on désigne à nos coups!

En combattant pour elle

Nous combattons pour nous!

C'est la même espérance

Qui doit nous rallier,

Vivent Bourgogne et France,

Et mort au Sanglier!

Mort au rebelle!

Pour Isabelle,

Hardis soldats,

Nous, combattons jusqu'au trépas!

(Ils sortent par le fond. — Changement.)

DEUXIÈME TABLEAU

Une place de Liège. — Au fond, une grande et large rue en escalier.

—

SCÈNE XI.

SOLDATS FRANÇAIS ET BOURGUIGNONS, arrivant de tous côtés, puis LE ROI, HAMELINE et ISABELLE, puis CRÈVECOEUR, QUENTIN LESLY, TRISTAN, CHEVALIERS et SEIGNEURS, PAGES et HÉRAUTS portant des bannières, BOURGEOIS DE LIÈGE, FEMMES et ENFANTS, rangés en amphithéâtre sur l'escalier du fond, sur les remparts et jusque sur les maisons. — Tableau.

CHOEUR.

Trompettes guerrières,

Emplissez les airs de vôtres chants joyeux,

Royales bannières,
 Déployez au vent vos plis glorieux!
 Montjoie et Saint-Denis!
 Liége nous doit sa délivrance.
 Malheur aux ennemis
 De la Bourgogne et de la France!

(Crèvecœur, Quentin et Lesly paraissent au fond, l'épée à la main et suivis d'un écuyer qui porte en trophée les armes de Guillaume de Lamarck.)

CRÈVECOEUR

Sire, Guillaume est mort!

LESLY.

Il a trouvé son maître!

CRÈVECOEUR.

Je dépose à vos pieds les dépouilles du traître.

LE CHŒUR.

Le Sanglier!... Guillaume est mort!

LE ROI, se découvrant.

Par Notre-Dame!

Il méritait son sort;

Que Dieu garde son âme!

LE CHŒUR.

Gloire!.. gloire! au vainqueur!

LE ROI.

Comte de Crèvecœur,

Que la noble comtesse

Fasse honneur à notre promesse.

(Montrant Isabelle.)

Sa main est à vous!

ISABELLE.

Ciel!

CRÈVECOEUR.

Non, sire, mieux que moi
 n'autre a mérité son amour et sa foi.

Le vainqueur de Guillaume,

Celui qui m'a remis

Son épée et son heaume,

Celui qui l'a frappé, pour gagner un tel prix...

(Montrant Quentin.)

Le voici!

ISABELLE.

Lui!

LE ROI.

Quentin!

(Se tournant vers Isabelle.)

Parlez donc, comtesse,

Vous voilà maîtresse

De votre destin!

ISABELLE.

Sire, j'obéirai... j'appartiens au vainqueur.

(Quentin se jette à ses pieds, elle lui tend la main.)

A vous ma main, Quentin, à vous mon cœur!

REPRISE DU CHŒUR.

Trompettes guerrières,

Emplissez les airs de vos chants joyeux!

Royales bannières,

Déployez au vent vos plis glorieux, etc., etc.

(Charles le Téméraire paraît au fond suivi de ses chevaliers, portant les bannières de Bourgogne. — Louis XI s'avance à sa rencontre.)

FIN.



